

Robert Menpiot

AU DELA DU TEMPS

NATHANAEL

(Association sans but lucratif, loi 1901)

Route de Vinas
34700 LODEVE

www.nathanael.fr

PRÉFACE	1
INTRODUCTION	3
CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES	6
MATIÈRE ET VIE	23
PASTEUR ET LA GÉNÉRATION SPONTANÉE.....	23
ENTRE LA MATIÈRE ET LA VIE	29
DE LA MATIÈRE À LA VIE.....	41
LES ESPÈCES VIVANTES DANS LE TEMPS....	52
LA VIE MANIFESTÉE.....	52
DANS LES PROFONDEURS DU TEMPS	54
UN ARBRE IMAGINAIRE	64
L'APPARITION DES ESPÈCES AU COURS DU TEMPS	73
CHACUN SELON SON ESPÈCE	78
RÉALITE VISIBLE ET RÉALITE INVISIBLE.....	78
À PROPOS DE LA NOTION D'ESPÈCE.....	82
QUE FAUT-IL PENSER DES MUTATIONS ?.....	86

PEUT-IL Y AVOIR ADAPTATION ET SÉLECTION ?	90
LA BIOGÉOGRAPHIE FOURNIT-ELLE APPUI AU TRANSFORMISME ?	94
UNE CURIEUSE DÉMONSTRATION TRANSFORMISTE ...	96
LA FOI N'ENTRE PAS DANS LES CONTESTATIONS	98
LA FILIATION DE L'HOMME.....	101
LA CRÉATION DE L'HOMME.....	101
LA CONTESTATION.....	105
LES FOSSILES HUMAINS.....	107
HOMMES ET PRIMATES.....	115
UN REGARD SUR LES RACES HUMAINES.....	116
CORPS ET ESPRIT	120
LE VRAI, LE FAUX, L'INSAISSABLE.....	123
LA SCIENCE A SUBJUGUÉ NOTRE ÉPOQUE	123
LA SCIENCE EST HUMAINE	127
LES ERREURS COLLECTIVES	129
LA SCIENCE PARTISANE	132
ON NE PEUT REJETER TOUTE MÉTAPHYSIQUE.....	133
LA SCIENCE ET LE BIEN	137

LES MESURES DU TEMPS	141
ÉPILOGUE	148
MATIÈRE INERTE - VIE ACTUELLE – VIE ÉTERNELLE	150
LA NATURE N'EST PAS ILLOGIQUE	155
LA LIBERTÉ D'ESPRIT EST CHOSE RARE	158
ENCORE QUELQUES APPRÉCIATIONS	160
LE TRANSFORMISME ET LES BASES DE LA RÉDEMPTION	163
ECRASÉE SOUS LE POIDS DE SON INIQUITÉ	168

PRÉFACE

Le Pasteur Robert MENPIOT, né en 1905, est maintenant retraité comme « Ancien chef du Service de la répression des fraudes et du contrôle de la qualité en Algérie ».

C'est au cours de sa carrière en Algérie qu'il est arrivé à la Foi. S'étant intéressé à certaines recherches philosophiques sur l'origine et la destinée de l'homme, de même qu'à la confrontation des thèses déistes et des thèses matérialistes, il a découvert la vanité de ces dernières. Il s'est donc attaché à la certitude de l'existence de DIEU, La Bible, qu'il connaissait fort peu, devait nécessairement l'attirer ; et il eut l'occasion d'entendre parler de ce livre avec foi ; il se mit alors en peine de le lire.

Certes, c'était bien différent de ses ouvrages de philosophie ; mais il eut le bonheur d'être fortement aidé dans l'étude de la Bible. Une à une, ses conceptions, qui lui paraissaient réaliser un ensemble satisfaisant autour d'un DIEU sur la personne duquel il était ignorant, tombèrent comme un château de cartes. La Bible l'amenait à tout reconsidérer ! Mais il était étonné de ce que, en comparaison de tous les autres enseignements, celui de la Bible restait si peu répandu. Il avait parcouru bien des choses en ce monde, mais jamais la doctrine biblique ne lui avait été présentée ; jamais il n'avait trouvé, sur son chemin, de lieux où cette doctrine fut exposée selon la foi qui lui convient. Cette rareté des enseignements bibliques dans notre pays de France lui fit même un instant craindre de s'être engagé sur une mauvaise piste ! Allait-il se trouver parmi quelques isolés qui ne pensent comme personne et se mettent au ban de la Société ?

Toutefois, il persévéra, et, en une année, ses idées avaient effectué la plus sensationnelle révolution que puissent faire les idées d'un homme en si peu de temps,. Le monde qu'il avait construit dans son esprit, ses espérances, ses hautes destinées dues au génie dont l'homme continuerait à

faire preuve, tout cela s'effondrait en un chaos ; et, devant lui, un tout autre tableau se présentait : celui d'une humanité malheureuse, tournant le dos au bonheur que DIEU lui destinait.

Par la suite, il fit lui-même l'expérience de la conversion et comprit que sa vie avait fait un demi-tour et repartait vers un destin jusque-là ignoré, mais glorieux. Il eut ensuite, peu à peu, l'occasion de témoigner de sa Foi et de participer à la prédication de la Parole de DIEU. Il se sentit poussé, engagé dans un service toujours plus effectif ; et les responsabilités d'une assemblée évangélique lui vinrent, alors qu'il était toujours en fonctions. Sa pensée actuelle est celle d'une profonde conviction que la Parole de DIEU doit être reçue et crue à l'exclusion de toute réserve, de tout raisonnement. L'esprit de DIEU doit se substituer à l'esprit de l'homme.

Roger COPIN

INTRODUCTION

Loin de montrer une élévation de la pensée de l'homme au cours des siècles, l'histoire des idées que l'on enseigne offre plutôt le spectacle de leur dispersion vers les plus chimériques et scabreuses aventures. Plus que les âges qui les ont précédés, les temps modernes emploient les ressources de l'intelligence à dresser d'impressionnantes contradictions contre les vérités bibliques, ouvertement mises en procès. La pensée de l'homme veut s'évader en anciens chemins qui la guidaient, pour chevaucher en toutes directions dans le séduisant domaine de l'inconnu et du nouveau. Elle a pris son envol et se libère de toute discipline, de toute sagesse, de toute crainte de Dieu, de tout recours à Dieu, de toute attention aux réalités immuables. Selon le sentiment qui occupe notre époque, l'homme n'a rien à devoir à quelque intelligence transcendante, dont d'ailleurs la réalité est déniée, si bien qu'il s'attribue la pleine possession du déroulement de son existence, voulant disposer de l'absolu pouvoir de conception en toutes choses. C'est pourquoi, dans les domaines de la morale, des lettres, des arts et des sciences, apparaissent les initiatives les plus invraisemblables et hardies, conçues en dehors de tout souci du bien, du beau ou du vrai.

Devant cette situation que bien des auteurs chrétiens ont caractérisée (nous en citerons) on ne peut que s'émouvoir encore, car nous savons que le message de la Bible est là, impérieux, pressant, inébranlable. Il affirme : « Tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé ». (Mat 5/18). Les doutes et les assauts coalisés n'ébranleront rien du massif des vérités révélées par Dieu dans la Bible ; ni celles qui nous instruisent des origines de l'humanité, ni celles qui annoncent la venue du Royaume de Dieu à travers des jugements. La Bible nous transporte au

delà du temps présent. Elle seule peut le faire avec autorité, et tout ce qu'on lui substitue induit en erreur. Pour le présent, il importe de croire en toutes les vérités révélées, et d'abord en Celui qui a prononcé sur cette terre, dans l'absolu, cette proclamation : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi ». (Jean 14/6).

Aussi faut-il que chacun de ceux qui possèdent la foi, la préserve des entreprises de désagrégation auxquelles elle se heurte. L'homme de foi devra traverser des épreuves et rencontrer bien des difficultés, en ce temps d'agressivité ; qu'il se rappelle que la foi est puissante pour déplacer des montagnes ; ce que Jésus a dit en ces termes : « Je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : transporte-toi d'ici là et elle se transporterait ; rien ne vous serait impossible ». (Mat 17/20). Pourquoi la foi tremblerait-elle devant les négateurs ou tous systèmes de négation, parce qu'ils sont porteurs de l'autorité de la science enseignée ? Déployez, chers lecteurs, la puissance de la foi, et ne redoutez aucune de ces « forteresses » qui s'élèvent contre la connaissance de Dieu. Honorez Dieu par une foi tranquille et ferme, vous qui la fondez sur le roc de Sa Parole.

C'est à vous aider devant l'une de ces monstrueuses difficultés que tend ce modeste livre. Parmi les dogmes accrédités dans l'enseignement vient, en bonne place, le transformisme, théorie selon laquelle la vie, sortie de la matière inerte, se serait développée pour engendrer, par des transformations successives, toutes les espèces végétales et animales, sans autre intervention que celle de certains facteurs extérieurs. Après des centaines de millions d'années, mais à seulement quelques millions d'années en arrière, l'homme serait apparu, occupant le sommet de l'arbre généalogique figurant l'évolution passée, ainsi que l'interdépendance des espèces animales depuis les protozoaires initiaux. Par conséquent, l'homme serait purement et simplement sorti de l'animalité, alors que sa faculté de penser se serait progressivement éveillée au cours de l'évolution qui conduit de l'animal à l'homo sapiens.

Le conflit du transformisme et du « fixisme » (thème de la fixité des espèces) n'est certes pas nouveau, non plus que celui qui oppose le transformisme à la foi, et les défenseurs de la Révélation de Dieu, gardée dans son intégrité, n'ont pas fait défaut. Aujourd'hui cependant, cette doctrine, mise en honneur au Musée de l'Homme, fait corps avec l'enseignement des sciences biologiques et s'insinue partout, apparaissant dans les cours, mémoires ou articles les plus divers, lorsqu'un retour aux origines vient à l'esprit. Elle possède donc un grand prestige dans la culture moderne, étant considérée comme vérité scientifique incontestable, attirant à elle par bien des côtés, notamment en raison des espoirs qu'elle nourrit pour l'homme, dans la ligne d'une continuation de l'évolution.

L'unanimité n'est pourtant pas faite à son sujet et, comme nous le verrons, tout récemment encore, des hommes de science la dénonçaient comme erreur. Leurs exposés et leurs arguments nous seront de première utilité. Attachés à la foi en Jésus-Christ, recevant la Bible comme Parole de Dieu, croyant à sa totale inspiration, nous ne pouvons accepter le transformisme qui, par ses conséquences directes est devenu l'instrument du matérialisme pour renverser les glorieuses réalités du créationnisme. Nous montrerons donc qu'il est essentiel que tout croyant se dégage de l'emprise de ce faux dogme scientifique, comme on l'a appelé, qu'il libère son cœur de toutes craintes et s'abandonne à la joie de croire. Cela est possible, voire même facile. Renversons résolument, chacun pour son propre compte, l'autel de ce baal, afin de bâtir ensuite sur le rocher l'autel du Dieu Créateur, avec le zèle de Gédéon.

De par la nécessité de s'instruire, les jeunes croyants ressentent la difficulté bien plus que leurs devanciers devant ce système qui prétend expliquer scientifiquement les origines et les développements de la vie sur la terre et qui figure à leurs programmes, des petites aux grandes classes. Que ce livre, écrit particulièrement à leur intention, leur permette de libérer leur cœur et d'y rétablir les certitudes de la Parole de Dieu.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Une question est posée à la conscience des croyants : quelle sera leur attitude face à la conception transformiste de l'apparition et du développement de la vie sur la terre, alors que cette conception participe puissamment à la formation d'une mentalité nouvelle en désaccord avec la pensée chrétienne ? Ouvrez un livre de classe intéressant les sciences naturelles, même tout à fait élémentaire, un atlas, une encyclopédie, un traité ou tout autre ouvrage de biologie ou de géologie, une revue présentant un article sur la vie, à coup sûr, vous rencontrerez le thème du développement progressif de la vie par un vaste échelonnement de transformations des espèces végétales et animales en espèces nouvelles plus complexes ou mieux adaptées à leur milieu. Vous y rencontrerez aussi quelque ingénieuse présentation de l'arbre généalogique figurant cette progression de la vie et cette différenciation des espèces à partir de souches communes ; et, en son sommet, l'arbre portera l'homme.

Ainsi, de plus en plus, l'enseignement du transformisme se répand et pénètre tous les autres, la faveur dont il jouit se comprenant fort bien par la constatation de ses affinités avec la pensée matérialiste. Il a fait naître une tournure d'esprit particulière qui oriente la culture et les idées de l'heure. Certes, chaque époque connut plus ou moins la domination d'une tendance, mais c'est à l'échelle de la nôtre et de ses puissants moyens d'information que le transformisme a établi ses implantations sur les esprits et les connaissances. Or, qu'est-il ? Une authentique découverte ? Une vérité démontrée et incontestable ? Une doctrine métaphysique ? Présenté par ses défenseurs comme une acquisition de la science fondée sur les preuves les plus satisfaisantes, jugé capable d'apporter les meilleures explications à des faits précédemment incompris, il prend également place dans les préoccupations philosophiques, y étant souvent associé à des compromis entre deux positions opposées : le créationnisme

et l'exclusion de toute intervention créatrice dans l'apparition et le développement de la vie sur la terre.

Or, ce n'est ni sur le terrain de la science, ni sur celui de la philosophie que nous combattons le transformisme, mais seulement parce que nous le voyons inconciliable avec la Révélation que Dieu nous a donnée par Ses serviteurs les prophètes, par Son propre Fils, et que la Bible nous fait connaître. En conséquence, l'enseignement transformiste fait obstacle à la foi, en s'opposant à la vérité révélée, à laquelle il prétend se substituer sur des points importants, sous le manteau du savoir. L'on pourrait nous enjoindre de laisser la science sur son terrain et nous, de rester sur le nôtre ; or la frontière qui sépare ces domaines ne peut être respectée ni d'un côté ni de l'autre ; elle n'a d'ailleurs été interposée que par l'esprit de l'homme cédant au besoin de classification et de séparation. En réalité, la foi énonce des faits attestés par la Révélation ; ils sont éminemment positifs à nos yeux, et peu nous importe leur classification par ailleurs. De même, par les affirmations qu'elle vulgarise, la doctrine transformiste n'observe aucune neutralité à l'égard des réalités révélées ; elle les infirme sans aucun ménagement, parée qu'elle entend être du prestige de la science ; couverte également de son droit à figurer dans les programmes de l'enseignement. Le champ illimité des investigations de la recherche lui est ouvert, et elle n'accepte pas de limites à ses développements.

A notre tour, les considérations directement en rapport avec les Saintes Ecritures nous y contraignant, nous irons nous enquérir des bases sur lesquelles cette doctrine prétend reposer ainsi que des appréciations critiques dont ces bases font l'objet sous certaines plumes qualifiées ; et puis, nous réfléchirons, non pas pour remettre en question les fondements de la foi — que Dieu nous en garde — mais pour examiner le bien ou le mal fondé de l'argumentation évolutionniste en elle-même comme en ses conséquences, lesquelles, laissées le plus souvent dans l'ombre, importent beaucoup dans cet examen. Toutefois, nous n'avons rien à démontrer à l'encontre de cette argumentation, car la foi est elle-même la démonstration des choses qu'on ne voit pas,

ainsi que le dit l'Épître aux Hébreux, chapitre 11. Il nous suffira de montrer l'incapacité à détruire la foi des démonstrations utilisées pour étayer le vaste schéma transformiste. Personne ne parviendra jamais à contredire avec succès les éléments de la Révélation de Dieu, si nous les conservons dans l'expression que la Bible leur donne. Nous pouvons être assurés que toute tentative de contradiction, d'où qu'elle vienne, se brisera sur l'inébranlable Parole de Dieu. Certes, nous nous efforcerons de ne pas oublier la prudence enseignée, et de ne pas aller au-delà de ce qui est écrit ; sachant cependant qu'il n'y a aucune incompatibilité entre la prudence et la foi. Nous désirons, en effet, ne rien perdre ou abandonner de l'étendue, de la pénétration, de la force et de la sûreté des écrits sacrés, tout comme l'ont fait Jésus Lui-même et les apôtres en les utilisant. Que donc aucun croyant ne soit déconcerté et ne s'inquiète en présence des entreprises audacieuses qui visent à surclasser les réalités révélées par des affirmations contraires ; que son cœur soit en repos car seule est sûre la connaissance procédée de Dieu ; toute autre étant sujette à variation et même à pleine disparition.

L'on pourra nous dire : la foi est votre préjugé et vous lui soumettez tout, de telle sorte que vous perdez l'esprit critique et la possibilité de juger librement. Cette objection, loin de nous gêner, nous conduit à déclarer ceci : nous savons en Qui nous avons cru ; nous reconnaissons avec joie Jésus-Christ comme le Verbe incarné, Celui pour Qui et par Qui toutes choses ont été créées. De Lui nous parvient la connaissance absolument pure de l'unique vérité, si bien que tout système explicatif de la vie qui entre en désaccord avec cette vérité porte à coup sûr l'erreur en lui. Jésus, lorsqu'il enseignait sur cette terre, n'était-il pas resté le Verbe Créateur, et n'avait-il plus la connaissance universelle et parfaite de Ses œuvres ? Il l'avait, c'est bien certain, Lui qui pouvait déclarer : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fut, je suis ». (Jn 8/58). Or, Il n'a ni infirmé ni modifié la plus petite déclaration de la Genèse qu'il a citée, non plus que de tout l'ancien testament auquel il s'est largement référé. Par contre, c'est

positivement qu'Il a apporté à l'Écriture son entière caution, dans la souveraineté du Dieu Créateur, lorsqu'Il a déclaré : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ». (Luc 21/33)

Que nous faut-il de mieux pour notre pleine tranquillité : le Créateur Lui-même, venu en chair, confirme le récit de la création et tout ce qui s'y rapporte. C'est aussi pourquoi, si l'on s'en tient fermement et avant tout à la Révélation, jamais l'on ne pourra entraver l'essor des connaissances humaines ; mais au contraire, si quelqu'un y concourt à titre de chercheur, il s'épargnera d'inutiles errements, comme l'a affirmé Henri Devaux, en s'écartant de tout conflit avec la Bible.

Par contre comment ne pas voir les liens unissant les thèses transformistes aux idéologies et aux doctrines plus générales qui tendent à rassembler les masses humaines en dehors et contre le rassemblement que le Christ opère depuis des siècles en vue du Royaume de Dieu ? Or, ces doctrines, d'où proviennent-elles ? D'une pensée meurtrie poussée à réagir contre les abus de puissance et de richesse, contre la domination des classes possédant le pouvoir et les biens, et qui cherche un équilibre social nouveau de justice auquel des siècles d'oppression font aspirer. Cette pensée naissait déjà orientée contre la foi qu'elle ne distinguait pas des religions figurant au nombre de ses ennemis. Le procès fait à la société bourgeoise et religieuse atteignait Dieu Lui-même qu'il convenait d'ignorer totalement, et pour cela, de déclarer mort, comme Nietzsche n'a pas hésité à le faire. Dieu devenait responsable de tous les excès d'une société liée à la religion, sans qu'un regard ait été porté sur l'aspect social de l'enseignement évangélique, tout au moins de façon déterminante. C'est ainsi que, maintenant, le procès fait à Dieu l'est aussi à Sa Parole, à la vérité, et l'on a voulu renverser le principal fondement de toute foi par la négation formelle de la préexistence de l'esprit ; si bien que l'inversion de ce grand ordre : Esprit d'abord, matière ensuite, constitue la norme commune au Marxisme, au matérialisme et au transformisme, ainsi que M. Jules Caries, Directeur de recherche au C.N.R.S. le rappelle dans un ouvrage de

vulgarisation « le Transformisme » (Pr. Univ. De Fr., 1965) : « la matière doit expliquer l'esprit et non pas l'esprit la matière ».

Retenant des avis émis d'autre part, nous considérons le transformisme comme un dogme, un faux dogme a-t-il été dit, auquel pourtant s'attache la foi de ceux qui le regardent comme une réalité fondamentale selon des convictions plus ou moins aidées par une tendance philosophique. Qu'il attire à lui beaucoup d'esprits par de fortes séductions, qu'il soit générateur d'enthousiasme, qu'il offre à la pensée avide de solutions purement rationnelles les plus brillantes ressources, qu'il comble l'attente de ceux qui écartent à priori toute puissance immatérielle, nous n'en doutons nullement ; alors même qu'il entraîne la pensée bien au-delà de ce dont il peut positivement se prévaloir. Comme le dit le Docteur Maurice Vernet en ouvrant le premier chapitre de son livre « L'Evolution du monde vivant » (Pion, 1950) : « l'hypothèse transformiste est une des plus belles constructions de l'esprit humain ». Le besoin d'unité qu'éprouve l'esprit humain se trouve pleinement satisfait, observe encore cet auteur, et le développement des êtres vivants échappe ainsi à toute ingérence mystérieuse, chose qui rassure l'esprit scientifique le plus exigeant.

C'est bien de « construction de l'esprit » et d'hypothèse qu'il s'agit ; et cela est d'autant plus certain que des auteurs ont ressenti le besoin d'argumenter contre l'idée d'hypothèse appliquée au transformisme ; ce qui n'apparaît jamais nécessaire lorsqu'on se trouve en présence d'une acquisition de la science. L'hypothèse peut servir à l'acheminement vers la certitude. Mais quand celle-ci se manifeste, la démonstration ressort des faits. L'on ne saurait dire que les démonstrations données du transformisme soient restées assujetties aux règles de la science objective. Des vraisemblances, des probabilités, des suppositions, d'ingénieuses idées charpentent tout autant ces démonstrations que les faits d'observation. Or même quand il s'agit de faits, la méthode scientifique n'en exige-t-elle pas l'observation rigoureuse et répétée avant toute conclusion ? N'appelle-t-elle pas les preuves de la constance des

phénomènes étudiés ; n'a-t-elle pas largement recours à l'expérimentation ? N'emploie-t-elle pas la critique serrée des constatations afin de ne leur laisser qu'une exacte portée, hors des enthousiasmes qui risqueraient d'étendre celle-ci et de fausser les énonciations ? Il ne suffit pas d'affirmer pour être dans la vérité, ou de plaire pour construire la réalité. Il faut prouver par des faits certains, retenus dans leurs justes proportions, et n'extrapoler qu'entre de suffisants points d'appui. Il est vrai que les faits invoqués pour asseoir le transformisme échappent pour la plupart aux moyens d'expérimentation qui ne peuvent être étendus à de vastes périodes de temps ; que d'autre part, ils appartiennent à un très lointain passé où sont apparues les conditions dans lesquelles ils étaient susceptibles de se produire. De là vient précisément la grande fragilité des preuves avancées en faveur de la doctrine. Il faut aller jusqu'au fond de l'immensité des temps géologiques ; y suivre le subtil raisonnement d'un brillant exposé, et tout simplement se laisser persuader sous l'impression que cause toute savante autorité ; au besoin même partager l'enthousiasme que peut aisément susciter l'illusion d'une compréhension des mystères de la vie. Pour qui se sent libre à l'égard de Dieu, pour qui n'a pas soif de l'absolue vérité, rien n'empêche de puiser aux griseries de l'intelligence humaine ; pour l'homme qui craint Dieu et craint d'entrer dans le désaccord avec la Parole de Dieu, tout voyage au-delà du temps ne saurait être conduit que par l'esprit de fidélité aux choses révélées. On a pu inexactement parler d'un triomphe sur les objections opposées au transformisme ; cela reste impossible à cause du caractère subjectif des arguments utilisés pour appuyer cette doctrine. Bien plus, certains travaux récents, certaines conclusions actuelles fournissent, comme nous le verrons, un apport nouveau et solide à la contradiction.

Portant un regard vers l'histoire de la science, voyons comment s'est formée en phases successives la pensée d'une évolution de la vie traversant les espèces dont elle va parsemer les âges. Les noms et les écrits des grands naturalistes sont généralement utilisés comme jalons dans l'exposé historique de l'évolution. C'est à Lamarck (1744-

1829) que l'on s'accorde à attribuer les idées de base du transformisme, et l'ébauche de cette hypothèse. Il met en avant la notion d'adaptation des êtres vivants à leur milieu ; cette adaptation étant génératrice de modifications de formes et d'organes appelées à se transmettre par voie d'hérédité. Le milieu, c'est le climat, le mode de nourriture, le gîte, l'activité coutumière. Selon le besoin constant et l'habitude, se constituent les adaptations qui leur répondent : la fonction crée l'organe. Avec le changement d'habitudes interviennent des changements dans la forme et l'organisation des animaux. Si un organe cesse d'être utilisé, il dégénère jusqu'à disparaître à la longue. Ainsi, selon Lamarck, l'être vivant finit par se modeler à son milieu d'existence, et son organisation dépend de facteurs extérieurs. Pour ce naturaliste, l'origine de la vie devait être recherchée dans les probabilités d'une génération spontanée, c'est-à-dire d'un passage de la matière inerte à la matière vivante ; cette dernière s'organisant ensuite par évolution vers des formes de plus en plus complexes. Nous reviendrons sur l'aspect critique de ces hypothèses, tant par confrontation avec d'autres données de la science, que sur la base de la Parole de Dieu.

Le nom de Darwin (Charles Darwin : 1809-1882) accompagne le plus souvent la doctrine transformiste, qu'on appelle même « le Darwinisme ». Ce naturaliste anglais avance la notion de « sélection ». Il considère la lutte que se livrent les espèces vivantes pour la défense de leur existence, et qui aboutit à l'élimination du trop grand nombre.

Dans toute biographie de Charles Darwin, on cite le voyage qu'il fit sur le trois-mâts le « Beagle » parce que ce voyage orienta définitivement sa carrière et son œuvre. Parti de Plymouth en décembre 1831 avec une mission cartographique, une équipe scientifique à bord, le navire, en cinq années de navigation, devait permettre au jeune naturaliste d'explorer la forêt brésilienne, la Patagonie, la Terre de feu, les côtes du Chili, les Andes, l'archipel des Galapagos, à l'est de l'Equateur, Tahiti, la Nouvelle Zélande et l'Australie, les récifs de corail des îles Cocos (ou Keeling) ; et, cédant à son goût inné pour l'histoire naturelle, servi par le sens de la méthode, Charles Darwin accumulera un gros

volume d'échantillons géologiques ainsi que des fossiles qu'il expédiera régulièrement en Angleterre, se livrant en outre à une foule d'observations sur tous animaux, oiseaux, poissons, insectes, coquillages. C'est alors que sa pensée s'efforcera de découvrir, par l'hypothèse, des explications aux comparaisons qu'il relève entre les fossiles et les espèces vivantes, pour en venir à l'idée d'une grande communauté d'origine de tous les êtres, en s'éloignant ainsi résolument de la fixité des espèces enseignée par Cuvier. Dans son journal, régulièrement tenu, Darwin mentionne : « ces extraordinaires rapports entre les espèces disparues et vivantes d'un même continent jetteront, j'en ai la certitude, plus de lumière sur l'apparition et la disparition des êtres organisés sur notre terre que n'importe quel autre genre de faits. « Les différences d'aspects qu'offrent les tortues géantes d'une région à l'autre, pensait-il, devaient être le résultat de modifications subies par un ancêtre commun à toutes, sous l'influence de conditions de vie dissemblables.

Plus de vingt-deux ans après son retour en Angleterre, Darwin publie son premier grand ouvrage : « l'Origine des espèces », dont le titre complet était ainsi rédigé : « Abrégé d'un essai sur l'origine des espèces et des variétés, par la sélection naturelle ou la survivance des races favorisées dans la lutte pour la vie ». Qu'y expose-t-il ? D'abord que tous les organismes vivants peuvent se multiplier suivant une progression géométrique : « Si l'on relâche tant soit peu le contrôle, si l'on arrête la destruction, le nombre d'individus d'une espèce quelconque augmentera instantanément à une vitesse incroyable » ; que, cependant, l'accroissement numérique des espèces tend à se stabiliser par le fait de la lutte pour l'existence, qu'il convient de considérer comme un phénomène universel ; et, de cette lutte aux multiples aspects, résultera un équilibre quantitatif. Puis, vient l'affirmation que toutes les espèces vivantes sont affectées par des variations, et qu'alors, une sélection naturelle s'opère par l'élimination des êtres non favorisés en leurs variations et par la « survivance des plus aptes », c'est-à-dire de ceux qui subissent des variations les favorisant. L'auteur écrit : « quand de nombreuses variations jouent dans un sens déterminé, de

nouvelles espèces apparaissent». Pour lui, les espèces sont appelées à se diversifier et ne restent pas immuables ; c'est ainsi qu'elles parviendront à s'adapter aux conditions de vie d'un plus grand nombre de régions et à s'y implanter.

En 1871 parut le second ouvrage important de Darwin ; il s'intitulait « la descendance de l'homme et la sélection sexuelle ». L'auteur y note les ressemblances entre l'homme et les animaux, soit du point de vue anatomique, soit quant à la structure des tissus, à la nature du sang, au processus de la cicatrisation des blessures, aux échanges de certaines maladies et de certains parasites, au parallélisme des commencements de la vie..., etc. Il note également que chez l'homme, certains organes dépourvus d'utilité (poils, appendice, coccyx, etc..) seraient les vestiges d'organes ayant répondu à des besoins chez le lointain ancêtre animal, dont Darwin ne doute pas que l'homme provienne. A partir de cet ancêtre, l'évolution aurait conduit son œuvre de transformations en transformations, au cours desquelles seraient progressivement apparus : la marche en bipède avec l'adaptation des membres inférieurs et de la voûte plantaire, le libre usage des mains et des bras, des changements de forme et de capacité du crâne, en relation avec le comportement en station verticale et le développement de l'intelligence. Pour ce qui concerne particulièrement l'intelligence, Darwin se refuse à voir entre celle de l'homme et celle des animaux une différence de nature ; seul un écart de degré dans le développement les sépare, pense-t-il.

On peut dire d'ores et déjà qu'il y a quelque chose de déconcertant dans les thèses de Darwin, car il fait bien d'autres constatations que celles qui lui servent d'appuis, comme, par exemple, sa réelle contemplation des merveilles de la vie qui, pourtant, ne l'ébranle pas dans sa détermination d'attribuer uniquement à des causes fortuites le développement et le perfectionnement des êtres vivants jusqu'à de si étonnantes et admirables réussites. De même, sa propre constatation de la stérilité des hybrides, l'absence de preuves quant à la persistance des variations contractées et leur continuité dans la suite des générations ne l'inquiètent pas, Il poursuit l'idée qui l'a conquis et le dirige, opérant le

choix des faits et des interprétations susceptibles de servir cette idée. Celle-ci le pousse à des généralisations hâtives que démentiront des observations ultérieures, et actuellement, l'universalité du principe sélectif de la « lutte pour l'existence » ne peut plus être reconnue, car bien d'autres facteurs que cette concurrence vitale interviennent pour déterminer un équilibre entre les accroissements respectifs des espèces. Darwin à qui l'on se plaît à accorder de l'honnêteté intellectuelle — et nous voulons bien que ce soit à juste titre — a reconnu lui-même vers la fin de sa vie le tort d'une généralisation exclusive : « A mon sens, la plus grande erreur que j'ai commise a été de ne pas accorder une importance suffisante à l'action directe du milieu, comme la nourriture, le climat, etc., indépendamment de la sélection naturelle. Des modifications produites de cette manière, qui ont ni avantage ni désavantage pour l'organisme modifié, seront tout particulièrement favorisées, comme je puis le voir maintenant, d'après vos observations, par l'isolement dans une petite région où un petit nombre seulement d'individus vivraient, et cela dans les conditions presque uniformes ». (lettre de 1876 à Moritz Wagner)

C'est certainement encore à cette honnêteté que nous devons l'aveu d'une autre lettre, datée de 1861, conservée au British Museum «... mais je crois à la sélection naturelle, non parce que je peux prouver, en aucun cas particulier, que cela a changé une espèce en une autre, mais parce que cela groupe et explique bien (à ce qu'il me semble) un groupe de faits dans la classification, l'embryologie, la morphologie, les organes rudimentaires la succession et la distribution géologique ».

Comme le dit le Docteur Maurice Vernet (op. cit., p. 27) Darwin a « construit un Monde sur une idée » ! Son désir d'asseoir cette idée grossit à sa vue certaines observations valables, mais dont la portée se trouve dépassée. Le Docteur Vernet note encore : « c'est autour du nom de Ch. Darwin et de sa grandiose quoique fragile synthèse que semblent graviter la plupart des théories ou conceptions actuellement régnantes. S'il s'avérait que cette conception fut fautive du point de vue particulier de l'Evolution, c'est tout l'édifice du

transformisme qui s'effondrerait ». (op. cit., p. 27)

Il nous serait impossible de ne pas remarquer que, derrière l'idée qui hante l'esprit de Darwin se place une pensée négative quant à la foi. Lui-même dira, se reportant à ses années du Christ's college de Cambridge où il se préparait à la carrière de clergyman : « je ne réalisai à aucun moment combien il était illogique d'affirmer sa foi en ce qu'on ne peut comprendre et qui est en fait inintelligible ». Il nie l'état premier de l'homme tel que la Bible nous le révèle, et, comme sa théorie l'y oblige, il veut que l'humanité ait connu un état primitif et semi animal. Nous verrons quelle importance a cette position à l'égard du salut. Pour l'auteur de l'« origine des espèces », tout doit pouvoir se raisonner et la compréhension naturelle doit fournir son accord à toute proposition reconnue pour vraie : « On peut excuser l'homme d'éprouver quelque fierté de ce qu'il s'est élevé — quoique ce ne soit pas par ses propres efforts — au sommet véritable de l'échelle organique, et le fait qu'il s'y soit ainsi élevé, au lieu d'y avoir été placé primitivement, peut lui faire espérer une destinée encore plus haute dans un avenir éloigné. Mais nous n'avons à nous occuper ici ni d'espérances, ni de craintes ; seulement de vérité dans les limites où notre raison nous permet de la découvrir. J'ai accumulé les preuves aussi bien que j'ai pu. Or il me semble que nous devons reconnaître que l'homme, malgré toutes ses nobles qualités, la sympathie qu'il éprouve pour les plus grossiers de ses semblables, la bienveillance qu'il étend aux derniers êtres vivants, malgré l'intelligence qui lui a permis de pénétrer les mouvements et la constitution du système solaire — malgré toutes ces facultés d'un ordre si éminent — nous devons reconnaître, dis-je, que l'homme conserve encore dans son organisation corporelle le cachet indélébile de son origine inférieure ». (La descendance de l'homme - Ch. Darwin ; traduction Ed. Barbier)

Beaucoup d'hommes recherchent ainsi des causes matérielles accessibles à leur raison face aux problèmes de la nature et de la vie, tout simplement parce que leur cœur s'est fermé à la foi et à la connaissance de Dieu. Or, prétendre filtrer par l'analyse de l'esprit humain les grandes causes des œuvres dans lesquelles l'homme est lui-même Inclus, ne peut

aboutir qu'à la destruction de la vérité, car celle-ci ne saurait se laisser enfermer dans les limitations de l'homme et de son champ d'observation. Ainsi les observations toujours mineures de l'homme ne peuvent saisir que des fragments de la réalité que l'on dénature à vouloir les étendre hors du domaine restreint de leur portée. Les causes profondes de l'existence des choses et des êtres resteront toujours insaisissables par les voies d'une recherche rationnelle ; et plus la science progresse, plus les mystères de ces causes s'éloignent. Le fond de toute connaissance des réalités premières recule sans cesse et ouvre plus béante l'immensité de l'Inconnu et de l'inexplicable. Où se trouvent ces réalités ? Dans le domaine des choses invisibles dont l'accès ne s'ouvre que devant la foi et momentanément dans les strictes limites de la Révélation de Dieu par la Bible. « Je détruirai la sagesse des sages, j'anéantirai l'intelligence des intelligents. Où est le sage ? Où est-il l'homme cultivé ? Où est-il le raisonneur d'ici-bas ? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde ? (1^{er} épître de Paul aux Corinthiens : 1/19-20 - vers. Jérusalem). Ne croyons surtout pas que la citation précédente ne s'adapte qu'aux enseignements relatifs au salut ; elle a pleine généralité et embrasse les spéculations les plus diverses. Ou bien l'homme soumet sa pensée à Dieu avec humilité, comme l'a fait le physicien biologiste Henri Devaux, et il ne conduit pas sa recherche contre la Révélation mais avec elle ; ou bien il entend faire table rase de tout apport de source divine, et c'est alors qu'il grossira la confusion, et, même, s'il contribue à d'authentiques découvertes, il les fera servir au durcissement des cœurs, à l'épanouissement de l'orgueil, à l'amplification des projets ambitieux des hommes ; en définitive au malheur de la terre. Nous le voyons aujourd'hui de façon évidente : les grandes découvertes et les prodigieuses techniques de l'heure stimulent la fièvre de ce progrès irraisonné en lequel la société place toute son attente, et dont les perspectives sont clamées avec enthousiasme ; or, ce progrès est devenu un maître ; un monstrueux « Mamon » : « Nui ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon » (Evang. de Mat. 6/24). Hélas, hors de la foi, toute l'intelligence

de l'homme et les acquisitions qu'elle permettra n'aboutiront qu'à édifier un monde toujours plus lié aux biens matériels en continuels accroissement, et davantage engagé dans le mépris de Dieu et de Sa Parole : Dieu a frappé de folie la sagesse du monde !

Après Darwin, il convient de parler d'un professeur à l'Université d'Amsterdam nommé Hugo de Vries, né en 1848 à Harlem. Ce botaniste donna à ses travaux sur l'onagre, plante herbacée de la famille des onagrariées, des conclusions originales selon lesquelles des modifications pouvaient se manifester au cours de générations successives, et cela brusquement. Appelées « mutations », ces modifications soudaines font apparaître de nouvelles formes. La réalité ne saurait en être niée, mais, mieux connues aujourd'hui, elles ne justifient nullement les conclusions qu'on a voulu en tirer en faveur du transformisme. Les mutations restent rares, imprévisibles, et ne demeurent héréditaires que si, par l'isolement des produits qui en ont été le siège, on évite soigneusement leur croisement avec les types normaux de l'espèce ; mais, lorsque les croisements s'effectuent en milieu naturel, où les mutants rencontrent des sujets du type normal, les mutations disparaissent. Pour le Docteur Vernet, la mutation peut être considérée comme une variation pathologique, c'est-à-dire, « une variation survenue par une réaction d'une amplitude anormale de l'excitabilité sensitive organique, comme dans les faits de mutation expérimentale. De là, vient le caractère d'anomalie et parfois de monstruosité qu'elle revêt » (op. cit., p. 48). Cet auteur rappelle l'exemple démonstratif suivant : « Tout le monde a entendu parler de l'énorme fécondité des mouches. Une seule femelle est capable de donner naissance à plusieurs centaines de descendants. Or le développement de ces insectes est d'une rapidité telle (une douzaine de jours environ) qu'en un temps très court, on peut observer un nombre relativement très grand de générations. Si les mutations provoquées dans les expériences de Th. H. Morgan devaient entraîner la production d'espèces nouvelles, on ne manquerait pas de le noter ici. Or, on ne sort jamais de l'organisation fondamentale de l'espèce. (op. cit., p. 51)

D'autre part, les variations que sont les mutations n'affectent toujours que des caractères secondaires ; elles donnent naissance à des races ou des variétés et non à des espèces nouvelles. En voici quelques exemples : coloration des fleurs ou des feuilles, couleur des yeux, longueur des ailes, nageoires hypertrophiées, doigts supplémentaires, plumes frisées, bec croisé, coloration du pelage, etc. En définitive, les mutations n'apportent aucune contribution à la cause transformiste ; elles ne possèdent nullement l'efficacité de provoquer des transformations continues capables de faire évoluer des sujets, et de les faire sortir de leur espèce pour en constituer une nouvelle.

C'est au début du XX^{me} siècle que les travaux d'un moine d'Autriche-Hongrie, Grégor Mendel (1822-1884) furent connus. Ayant choisi le petit pois comme matériel d'expérience, il en avait sélectionné un certain nombre de variétés entre lesquelles les différences étaient caractérisées en la nuance ou la forme des grains, en leur état extérieur (grains lisses ou ridés), la forme des cosses, etc. Voulant étudier la transmission à la descendance de ces caractères particuliers, il avait procédé à des croisements, et par exemple fécondé la fleur du pois à graine ridée par le pollen prélevé sur la plante du pois à graine lisse. L'hybride obtenu donna des graines lisses apparemment toutes semblables, mais lors des récoltes des deux générations ultérieures, les deux caractères initiaux réapparurent. En multipliant ses essais, Mendel était arrivé à la conclusion que, dans chaque génération les deux caractères initiaux se conservent distincts et inaltérés dans un hybride et n'agissent pas l'un sur l'autre ; mais réapparaissent inchangés dans la descendance suivant une règle quantitative qu'on peut ainsi exprimer : en désignant par A et B les deux parents, à la première génération on obtient un hybride AB dans lequel domine le caractère de l'un des parents ; à la seconde génération on obtient le quart de sujets semblables à A, le quart de sujets semblables à B et deux quarts de l'hybride AB. Cet hybride pourra donner à son tour un quart de A et un quart de B, et, par ces fractions, s'opérera un retour aux types initiaux. Mendel appuyait ces résultats sur des statistiques traduisant de nombreuses et patientes

observations. La publication de son premier ouvrage intitulé « Essai sur l'hybridation des plantes » en 1865, soit six ans après la parution de « l'origine des espèces » de Ch. Darwin, fut très peu remarquée. Cependant cet ouvrage livrait au monde scientifique des sujets de réflexion peu compatibles avec les mécanismes supposés de l'évolution ; il paraissait pourtant n'intéresser personne. Etonné et déçu, le moine crut bon d'écrire à un savant de son temps, le botaniste Karl Von Naegeli, pensant le trouver attentif et prêt à une juste appréciation de ses travaux, mais rien n'y fit et il mourut sans que son oeuvre ait été tirée de l'ombre. Comme l'écrit Ruth Moore dans « les commencements de l'homme » (Arthaud, 1957) : « les travaux de Mendel semblaient aussi soigneusement enterrés que ses ossements. Ses papiers et ses notes scientifiques furent brûlés, car personne n'en soupçonnait l'importance ». En 1900, tant Hugo de Vries que Karl Correns et que le botaniste Erich Tschermack reconnurent pour exactes les constatations de Mendel celles-ci correspondant à leurs propres expériences. Les faits ainsi mis en lumière furent alors appelés « lois de Mendel » ; leur auteur entrant dans une célébrité posthume.

L'histoire de cet homme, dont les patientes et paisibles recherches auraient dû inciter le monde savant de son temps à la modération, nous semble illustrer les inégalités d'intérêt entre, d'une part, ce qui séduit l'esprit et qui plait, et, d'autre part, ce qui retient l'esprit dans une modeste mesure. Le vent puissant des grandes théories enflamme l'enthousiasme intellectuel. L'on voudrait que les intuitions du « génie humain » surpassent l'attentive observation des phénomènes et on les préfère pour les fortes satisfactions qu'on en attend ; mais ce n'est pas le souffle de Dieu qui les communique, et elles trompent. L'expérience d'une carrière de chercheur fait exprimer une pensée du même ordre à M. Jean Rostand de l'Académie française dans « Inquiétudes d'un biologiste » (Stock-1967) : « De plus en plus, je m'éloigne des grandes théories, je me méfie des vastes synthèses, pour m'attacher à l'étude des petits faits bien démontrables. Peut-être n'est-il pas d'un orgueil démesuré que de croire que j'aurai contribué à faire regarder les pattes des Amphibiens avec un peu plus

d'attention ».

Depuis la fin du XIX^{me} siècle, le transformisme allait connaître une carrière assez mouvementée qu'on ne parvient à suivre qu'au prix d'une étude délicate et peu aisée des théories, travaux et publications qui, soit le mirent en difficulté, soit contribuèrent à son extension. On serait en peine de faire le point d'une manière impartiale quant au degré d'acceptation de la puissante doctrine, car ses partisans affirment hautement sa valeur positive et sa victoire définitive, tandis que ses adversaires nous la montrent affaiblie et conservée par certains comme une attitude, plutôt que comme une certitude, comme, en somme, une discipline coordonnant les faits et justifiant la classification des êtres vivants. En fin d'un ouvrage publié en 1951 aux Editions Payot, sous le titre « Les théories de l'Evolution » Paul Ostaya achève ainsi sa conclusion : « En revanche, les grands changements de structure restent inexplicables, de même que la haute coordination des dispositifs qui doit être réalisée d'emblée ou très rapidement. La cessation de la sélection dans les très petites populations n'est pas une explication mais pose un nouveau problème. Le hasard ne paraît rien expliquer, à moins de supposer avec Empédocle des millions d'essais manqués, dont aucun indice ne nous est livré. Il semble qu'il soit encore trop tôt pour chercher à imaginer les causes principales de la grande évolution. Il faudrait d'abord en savoir bien davantage sur les mécanismes du développement, sur la nature des gènes et de leur action, sur le déterminisme de leurs mutations. Peut-être saurons-nous alors si l'évolution est entraînée dans des directions privilégiées, si on peut parler de « sélection des tendances », ce qui ne paraît pas a priori une absurdité. Sachons attendre les prochains progrès de l'Embryologie, de la Génétique, de la Cytologie et de la Biochimie. « Qui pourrait retirer des certitudes d'une telle conclusion, intéressante pour sa prudence ? Depuis 1951 a-t-on résolu toutes ces questions dans un sens favorable à l'évolution universelle de la vie ? Nous n'avons rien trouvé qui permette de l'affirmer ; par contre de récents travaux montrent plutôt les phénomènes de la vie et l'organisation des êtres comme redevables à l'intervention d'une puissance

immatérielle. Le créationnisme auquel s'oppose directement le transformisme maintient et fortifie ses positions. Pour les hommes de foi, la cause est entendue.

Avant de clore ce chapitre nous voulons laisser encore parler M. Jean Rostand (op. cit., p. 36) qui croit au transformisme, mais qui s'épanche en ces termes : « A force de raconter l'histoire de la vie comme si nous y avions assisté, nous finissons par trouver toutes naturelles ces fantastiques métamorphoses du monde vivant qu'implique l'hypothèse du transformisme. Quant à moi, je me tiens bien persuadé que ce féérique passé a réellement précédé la sage réalité d'aujourd'hui ; mais, ce disant, je ne méconnaissais pas l'énormité d'une pareille croyance. Est-il bien sûr, d'ailleurs, qu'on se rende exactement compte de ce qu'on dit lorsqu'on certifie, dans le passé, l'existence d'événements dont le moindre, si nous en étions aujourd'hui témoin, nous ferait douter de notre raison ? Croyons-nous réellement, dans la sincérité profonde de notre moi, que, si nous remontions assez haut dans notre ascendance, nous y rencontrerions des poissons et des vers — de ces bêtes qu'on mange ou qu'on écrase ? ».

MATIÈRE ET VIE

L'hypothèse transformiste s'applique essentiellement à décrire et à affirmer l'enchaînement des espèces s'engendrant progressivement les unes les autres, tout au long des millénaires, par le fait de transformations d'adaptation ou de sélection. Mais, quant à l'origine de la vie sur la terre, ses défenseurs se montrent plus ou moins divisés ou hésitants ; leurs doctrines, comme nous le verrons, devant s'accommoder de lacunes et d'inconnues. Faire évoluer les manifestations de la vie, lorsque celle-ci existe sous des formes d'organisations inférieures, en disposant des données de la géologie et de la paléontologie, est une chose ; mais expliquer rationnellement le tout premier commencement de la vie, en est une autre. Là, déjà, le matérialisme rencontre les embarras les plus graves, et son opiniâtreté à écarter toute intervention créatrice, l'oblige à s'efforcer d'ébaucher telle ou telle suite d'actions attribuées aux seules lois qui régissent la matière, ou même aux lois biologiques apparaissant soudain sans autre justification que la constatation de leur présence. Qu'une telle démonstration réussisse, et alors, l'impossible serait résolu. De pareilles tentatives n'aboutissent qu'à épaissir le mystère qu'elles se proposent d'éclaircir.

PASTEUR ET LA GÉNÉRATION SPONTANÉE

Notre planète, longtemps inapte à porter la vie, en resta privée un temps dont la profondeur nous échappe (en évaluation humaine), et la vie eut donc un commencement. La terre, univers nu, constitué exclusivement de matériaux inorganiques, allait entrer dans sa destinée avec un événement aux prodigieuses répercussions : l'apparition de la vie ! Pour amoindrir les redoutables difficultés qu'éprouve le rationalisme à forger les thèses explicatives d'un tel événement, force est d'affirmer que la vie eût, pour toute première manifestation, l'entrée en existence d'êtres unicellulaires. Peut-être même, a-t-on dit, l'accident que fut

l'apparition de la vie put n'avoir pas été généralisé et n'avoir eu pour siège qu'une seule cellule, celle-ci ayant été l'unique ancêtre de tous les êtres vivants, l'homme compris. Pourquoi alors refuserait-on à cette cellule le nom : d'Adam-protozoaire» qu'on a trouvé plaisant de lui accorder ? Le professeur Jean Servier (ultérieurement cité) préfère l'appeler : « notre mère l'amibe ». Toutefois la vie, pense-t-on également aurait pu s'amorcer de façon généralisée au sein des océans, où de nombreuses souches auraient persisté et été entraînées dans l'évolution. De toute manière, pour suivre ces hypothèses, il faut admettre comme vraie l'éclosion de la vie à partir de la matière inerte, soit comme un fait localisé dans le passé et lié à des conditions exceptionnelles aujourd'hui disparues, soit comme principe constant. A ce fait on a donné soit le nom d'hétérogénie, soit celui de biogénèse, actuellement employé. Que la matière engendre elle-même la vie, voilà chose qui nous rapproche d'une ancienne croyance que l'on appelait la «génération spontanée», et qui ne persista guère au-delà des travaux de Pasteur. Selon Aristote (384-322 av. notre ère) médecin et philosophe grec, considéré comme le premier des grands naturalistes, des êtres vivants, reptiles, poissons, vers, insectes, venaient à l'existence sans parents naissant de la matière sous l'action de ses forces internes, particulièrement d'une matière en décomposition. Les poètes latins, Lucrèce, Virgile, Ovide, font écho à l'opinion de leur époque (le siècle précédant notre ère) voulant que toutes sortes d'animaux puissent être engendrés dans la terre et plutôt là où la putréfaction agissait : corruptio unius generatio alterius (corruption de l'un génération de l'autre). Au seizième siècle, Ambroise Paré (1510-1590), le chirurgien du roi de France, exprimait sa tranquille certitude que des animaux étaient engendrés « de quelque substance humide des pierres, laquelle humidité putréfiée produit telles bêtes » Jean-Baptiste Van Helmont (1577-1644) célèbre médecin et chimiste belge, possédait des recettes pour obtenir sans parents des souris adultes et des scorpions. En moins d'un mois, le blé contenu dans un vase bouché avec une chemise sale se métamorphose en souris bien formées. Et l'auteur de cette précieuse recette d'expliquer : « un ferment venant de la

chemise, transformé par l'odeur des grains, change en souris le blé lui-même ». Pourtant, François Redi (1626-1698) naturaliste italien montre que les vers naissant sur des chairs en putréfaction proviennent d'œufs de mouches. C'est alors qu'à la génération spontanée fut opposée la sentence : *omne vivum e vivo* (tout vivant provient d'un autre vivant). Au siècle suivant, un autre naturaliste considéré comme un précurseur de Pasteur, l'abbé Spallanzani (1729-1799) affronte à son tour la croyance si profondément ancrée de la génération spontanée et produit les résultats concluants de ses expériences. « Que de fois nous prenons pour organisation spontanée ce qui n'est qu'un réveil de la vie latente » disait-il. Il semblait alors que l'hypothèse de « l'hétérogénie », nom déjà donné par Burdach à la génération spontanée, avait vécu mais voici qu'un regain d'autorité lui fut apporté par Félix Pouchet (1800-1876) professeur de zoologie à Rouen, qui venait affirmer de manière retentissante que la génération spontanée était encore un des moyens employés par la nature pour la reproduction des êtres. Pouchet appuyait ses certitudes sur des expériences d'où, à son gré, résultait la preuve que des infusoires naissaient spontanément dans un liquide fermentescible stérilisé, mis au contact d'un air pur de tout germe. En dépit des remarques sur les causes d'erreur possibles que lui firent des membres de l'Académie des Sciences (Claude Bernard, de Quatrefages, Payen), il persista à soutenir ses affirmations. Aussi fallut-il que, remuée par ce grand débat, l'Académie stimulât les recherches en attachant à leur issue l'un de ses prix.

Ainsi, ce fut dans une atmosphère d'attente passionnée que Pasteur (1822-1895) puisa la détermination et l'ardeur de ses multiples expériences. Il fut obligé d'accumuler les preuves en utilisant des solutions de sucre et d'albumine, du sang, du lait, etc., qu'il stérilisait par ébullition ; s'alignant jusque-là sur le mode opératoire de Pouchet. Toutefois, il mit en évidence les précautions à prendre pour obtenir une destruction complète des germes dont certains résistent davantage à l'action de la chaleur. En purifiant l'air dirigé sur les milieux stérilisés, tout en s'efforçant de ne pas modifier la composition de cet air afin de prévenir une objection déjà faite,

Pasteur démontra qu'aucune vie ne se manifestait au sein de ces liquides. L'air pouvait être simplement filtré à froid en passant sur un tampon d'ouate stérilisée ou d'amiante calcinée disposé dans un tube étroit. Lorsque quelque fragment du tampon était jeté dans le liquide qui était demeuré stérile en présence de l'air filtré, tout aussitôt, la fermentation s'amorçait par le fait des germes apportés par ce fragment. Une expérience décisive fut entreprise : 56 ballons contenant un liquide fermentescible furent ouverts en différents endroits choisis afin d'obtenir l'afflux d'un air plus ou moins pur. En majorité, les liquides de ces ballons demeurèrent stériles. Pasteur eut encore à soutenir d'autres débats. Ses contradicteurs furent notamment le doyen de la Faculté de Médecine de Londres nommé Bastian, lequel, d'ailleurs, n'insista pas après la réponse de Pasteur, puis le chimiste français Edmond Frémy et le botaniste Auguste Trecul qui prétendaient que les germes vivants, s'ils ne naissaient pas de la matière brute elle-même, pouvaient se former à partir de la matière organisée, et, par exemple, ils soutenaient que le ferment qui transforme le jus de raisin en vin prend naissance dans son milieu même, aux dépens du parenchyme. Pasteur entreprit des expériences qui démontrèrent que la fermentation du moût de raisin provient d'une cause extérieure aux grains. Enfin, appuyées par celles du physicien irlandais John Tyndall et du médecin allemand Rodolphe Virchow, les conclusions du savant français triomphèrent et furent agréées par l'Académie des Sciences ; voici l'une de ses conclusions : « la science ne doit s'inquiéter en quoi que ce soit des conséquences philosophiques de ses travaux. Si, par le développement de mes études expérimentales, j'arrivais à démontrer que la matière peut s'organiser d'elle-même en une cellule ou en un être vivant, je viendrais le proclamer en cette enceinte, avec la légitime fierté d'un inventeur qui a la conscience d'avoir fait une découverte capitale, et j'ajouterais si l'on m'y provoquait : tant pis pour ceux dont les doctrines ou les systèmes ne sont pas d'accord avec la vérité des faits naturels ! C'est avec la même fierté que je vous ai dit tout à l'heure, en mettant mes adversaires au défi de me contredire : dans l'état actuel de la science, la doctrine des générations

spontanées est une chimère. Et j'ajoute avec la même indépendance : tant pis pour ceux dont les idées philosophiques ou politiques sont gênées par mes études ! », Ainsi tomba le mythe de la génération spontanée, si bien que Ernest Haeckel (1834-1919) biologiste allemand, ardent défenseur du transformisme, avoua qu'il ne considérait plus la génération spontanée que comme un postulat qui lui était indispensable. Il savait, en effet, qu'en la rejetant, il n'y aurait plus qu'à avoir recours au miracle d'une création surnaturelle que, a priori, il jugeait impossible. Si la génération spontanée s'avère fautive dans les faits, la philosophie l'impose, décidait-il. Ce professeur, auteur de plusieurs ouvrages dont « les preuves du transformisme » fut l'un de ceux qui entendent placer la volonté d'une chose au-dessus de sa réalité, et qui élaborent une doctrine scientifique à partir d'une thèse à laquelle ils sont fortement attachés pour des raisons idéologiques.

Haeckel en vint même à se donner les êtres transitionnels dont il avait besoin pour apporter la cohérence désirée à l'enchaînement des espèces ; il admit, tout à fait hypothétiquement, l'existence d'êtres vivants simples qu'il appela « monères » et plaça à l'origine des deux règnes comme intermédiaires entre la matière et la vie. Haeckel précisait : «Ce sont de petits corpuscules vivants qui, à proprement parler, ne méritent pas le nom d'organismes. En effet, quand il s'agit d'êtres vivants, l'expression organisme suppose un corps animé composé d'organes, de parties dissemblables entre elles qui, à la manière des parties d'une machine artificielle, s'engrènent et agissent de concert pour produire l'activité de l'ensemble. Mais, durant ces dernières années nous avons reconnu dans les monères des organismes qui réellement ne sont pas composés d'organes ; ils sont constitués par une matière sans structure, simple, homogène. Durant la vie, le corps de ces monères est uniquement représenté par un petit grumeau mucilagineux, mobile et amorphe, constitué par une substance carbonée albuminoïde. Il nous est impossible d'imaginer des organismes plus simples et plus imparfaits ». (Histoire de la création naturelle, p. 134). A la même époque, un autre zélé défenseur

du transformisme, Thomas Henry Huxley, naturaliste anglais, crut avoir découvert la « monère » hypothétique d'Haeckel ; car, au cours de l'expédition du Challenger, on avait retiré d'un fond marin une matière visqueuse ressemblant à du protoplasme, formant un dépôt blanc floconneux dans les verres d'expérience. Voici, proclama-t-on, les êtres vivants simples intermédiaires entre la matière inerte et la vie ; voici la transition annoncée par Haeckel sous le nom de « monère » ; appelons-la d'un nom plus digne d'une telle découverte, et Huxley assigna à cette monère la savante désignation : Bathybius Haeckelis. La prétendue découverte fit grand bruit ; mais, quelque temps plus tard, force fut de reconnaître que le Bathybius était étranger à la vie, n'étant qu'un mucus contenant un précipité d'un sel de chaux venu, peut-être bien, des éponges comprimées par la sonde des navigateurs.

Comme il est évident que l'on découvre parmi les hommes, tantôt la force des préjugés hérités, dont il est si difficile d'affranchir une époque, — et la lutte imposée à Pasteur en atteste — ; tantôt la servitude d'esprit à laquelle conduisent les préjugés contractés. Cette servitude fait voir, à ceux qui la subissent, les choses qui n'existent pas, et les aveugle à l'égard des réalités. Pasteur a non seulement combattu contre des préjugés hérités, contre l'inertie de la pensée, mais aussi contre les préjugés contractés, comme le montre clairement la citation rapportée plus haut : « tant pis pour ceux dont les doctrines ou les systèmes ne sont pas d'accord avec la vérité des faits naturels ». Donc, Pasteur trouve en face de lui des adversaires qui, bien qu'ils appartiennent au monde scientifique, sont liés à des systèmes, à des idées philosophiques ou « politiques » au point de ne plus disposer de la liberté d'esprit pour accepter la leçon naturelle des choses ! La génération spontanée et son climat sont bien éloignés de la pensée scientifique d'aujourd'hui et des connaissances actuelles, mais rien n'est changé, au contraire, quant à l'emprise des préjugés contractés, dont la force n'a fait que croître, et nous avons de bonnes raisons d'user de circonspection à l'égard des affirmations données pour scientifiques, et d'écartier résolument tout ce qui contredit la Révélation de Dieu.

Comme le dit M. Jean Rostand (inquiétudes d'un biologiste) « les pouvoirs de la science nous créent plus de soucis qu'ils ne nous apportent de lumière ». En l'homme que passionne sa propre préférence, se renouvelle l'erreur tragique qui a engendré l'ère du péché et en reste le sceau : il entend que sa volonté domine ! Ce péché d'orgueil, clef de l'iniquité, l'Ecriture le caractérise ainsi : « Puisque ton cœur s'est exalté, que tu as dit : je suis un dieu, j'occupe une demeure divine au sein des mers, alors que tu n'es qu'un homme et non un dieu, et puisque tu t'es attribué un cœur pareil au cœur d'un dieu >> (Ez 28/2 - vers. hébraïque). Dieu seul peut appeler « les choses qui ne sont point comme si elles étaient » (Ro 4/17), mais l'homme n'a pas la vue de Dieu et ne dispose pas du pouvoir d'anticipation sur l'existence des choses ; il ne peut en discerner les causes premières ; il devrait donc humblement s'appliquer à constater les réalités avec une prudente objectivité, et y puiser la satisfaction des besoins de sa vie avec sagesse. Sa véritable force lui viendrait d'une marche avec Dieu, en gardant son rang de créature aimée de Son Créateur, et en se pénétrant de la sagesse révélée, ce qui procurerait à sa vie sur la terre son expression la plus haute.

ENTRE LA MATIÈRE ET LA VIE

Les travaux de Pasteur avaient donc détruit de fausses et tenaces croyances, sur la ruine desquelles ils établissaient expérimentalement une loi de caractère universel dans le monde sensible qui nous contient : la vie ne peut naître que de la vie. Assurément, ces travaux n'ont plus aujourd'hui qu'un intérêt historique, tant sont devenues familières les notions de la transmission de la vie et les méthodes d'élimination des germes : asepsie, antisepsie, stérilisation ; tant la science biologique a ouvert de connaissance sur les processus de la vie à tous les degrés. La loi mise en évidence par Pasteur demeure néanmoins, et notons que si elle est bien une loi, elle possède ce caractère de permanence qu'on ne saurait retirer à une loi naturelle sans la supprimer. Toutefois, les constatations de Pasteur pourraient être regardées comme n'ayant révélé qu'un aspect restreint de l'engendrement de la

vie, et n'étant déterminantes que dans les conditions où elles ont été obtenues. C'est la pensée de ceux qui entendent poursuivre leurs recherches en espérant accréditer l'idée d'une biogenèse, c'est - à - dire d'une émergence de la vie au sein de la matière inerte, émergence supposée possible dans certaines conditions qui font défaut aux expérimentateurs. Si l'on exclut la foi en une création opérée par Dieu, à coup sûr, la question de savoir comment la vie est apparue doit se poser. Qu'on la pose donc puisque la foi rebute tant d'hommes, et qu'on s'efforce d'expliquer ; alors on verra jusqu'à l'évidence à quel infranchissable obstacle on se heurte ! La raison s'évertue, erre et s'essouffle ! Elle semble dire : vous me donnez un impossible ouvrage.

Comment, pour satisfaire ses maîtres athées, la raison va-t-elle s'efforcer de combler le grand vide que laisse la foi évincée ? A ces efforts de la raison nous n'avons d'autre nom à donner que celui de « matérialisme », terme dont le sens philosophique remonte seulement au XVII^{me} siècle, mais qui traduit une tendance bien plus ancienne, celle notamment de « l'atomisme » de Democrite, de Leucippe et d'Epicure, philosophes grecs des V^{me} et IV^{me} siècles avant notre ère ; et l'on peut situer là le point de départ de l'idée matérialiste, même si ce mot n'appartient qu'à l'époque moderne. L'école philosophique de ces auteurs appuyait son enseignement sur trois points qui lui étaient bien particuliers :

- 1- l'existence du vide (Leucippe surtout s'y est attaché) ;
- 2- la matière n'est pas indéfiniment divisible mais constituée de particules (atomes : mot dont le sens est : qu'on ne peut couper) ;
- 3- le mouvement est l'agent constructeur de toutes choses.

A ces bases, est encore redevable la philosophie matérialiste dite « mécaniste », ainsi appelée en raison de ce qu'elle entend attribuer au mouvement (à une action mécanique) la justification de l'existence des choses et des êtres. Elle professe que, dans notre monde, tout s'édifie par le jeu des propriétés mécaniques et géométriques inhérentes à

la matière, sans intervention d'aucune intelligence supérieure, et sans qu'aucun but (ou finalité) ait été assigné aux choses et aux êtres par une haute pensée directrice, dont nul besoin n'apparaît. Mais, pour que la matière soit devenue ce que nous la connaissons, et pour que les vivants aient obtenu telles structures et telles formes que nous leur voyons, une direction a bien dû s'exercer ? Tout s'est construit au gré du hasard ; sa fantaisie seule porte la responsabilité des formes et des aspects qui tombent sous nos yeux ! Ainsi, le matérialisme mécaniste nous propose d'admettre qu'en dehors de la matière constituée de molécules et d'atomes, en dehors de ses propriétés et en dehors du mouvement, il ne faut rechercher aucune réalité ; il n'y a que le vide de Leucippe. L'esprit n'a pas d'existence propre, car il est regardé comme le produit de la matière. Les faits de conscience, l'activité pensante, les aspirations de l'âme, tout cela dépend exclusivement des phénomènes physiologiques qui engendrent ces activités apparemment immatérielles au même titre que les effets sensibles. Comme on l'a dit, pour illustrer pareille thèse, le cerveau fabrique la pensée. Il y a dans une telle position un rejet radical et systématique de Dieu, et chose étonnante, on en arrive à concéder à la matière et aux forces qui agissent sur elle l'infini dans le temps qui, les croyants le savent, constitue le privilège de la Personne de Dieu. Contesté à Dieu au nom de la raison, demandons-nous comment la raison se satisfait de la notion d'une matière incréée et éternelle, comme d'une vie physique sans origine et sans fin. Nous revenons au nœud des idées matérialistes : la matière prend la place de l'Esprit ; c'est elle qui préexiste de toute éternité ; c'est elle qui engendre la vie et l'esprit. C'est un renversement total des fondements de la foi ! Rappelons que Karl Marx et Frédéric Engels, son continuateur, participaient à cette idée d'une matière douée d'éternité, dans celle de l'infini du monde physique.

La doctrine de Karl Marx, étroitement associée aux principes du socialisme, contient un matérialisme que Engels a appelé « historique », en raison de ce que la vie économique y est vue comme la source des causes des événements historiques ; elle contient aussi un matérialisme

dit « dialectique », terme que M. Emile Bréhier, membre de l'Institut, interprète de la manière suivante : « Le mot dialectique signifie d'abord art de la discussion ; il suppose deux interlocuteurs qui soutiennent chacun l'opinion contraire à celle de l'autre, la thèse et l'antithèse, en cherchant à les concilier dans une synthèse. La dialectique hégélienne est comme une idéalisation de ces débats ; l'esprit pose un terme abstrait, puis il s'oppose à lui-même en posant son opposé ; il retrouve son unité en un troisième moment, qui réunit l'un à l'autre dans une synthèse supérieure ; ainsi de synthèse en synthèse, il progresse peu à peu vers la réalité concrète. On peut dire que, pour la dialectique, la réalité concrète est à la fois le point de départ et le point d'arrivée : mais au point de départ, c'est une chose trouble et confuse, dans laquelle l'esprit ne se reconnaît pas lui-même ; à l'aboutissement, elle est entièrement pénétrée par l'esprit qui l'a reconstruite et voit en elle son œuvre. Donc le matérialisme est statique et simplificateur, la dialectique est dynamique et idéaliste. Comment et pourquoi Marx les a réunis, voilà le problème » (Les thèmes actuels de la philosophie — Presses universitaires de France — 1964).

Voilà avec quel instrument l'on prétendrait aller à la recherche d'une hypothétique « vérité » appelée à se substituer aux affirmations de la Révélation de Dieu ! Nous allons réfuter les assertions du matérialisme ; certes, elles ne disposent d'aucune assise ; mais il n'est pas mauvais de porter un regard sur l'instrument lui-même, et le texte ci-dessus mérite attention à cette fin. Quoi, est-ce d'un débat de l'esprit de l'homme avec lui-même que sort la vérité ? D'une synthèse qui n'est autre qu'un compromis entre deux idées opposées ? La foi a beaucoup mieux à nous proposer, chers amis, fort heureusement ! Elle ne porte pas sur un terrain trouble et confus, mais sur ce qui vient de l'unique source de la vérité. La vérité ne s'invente pas et ne ressort pas des spéculations de l'esprit, elle se reçoit ; et la seule chose à quoi prendre garde sera précisément la source qui la propose. Or, la Bible et l'Esprit ensemble apportent la vérité venue de Dieu, l'unique source. Attention à cet instrument qu'est le matérialisme dialectique, car il tient une part énorme dans la

pensée de notre monde. Comme M. Emile Bréhier le déclare, le matérialisme dialectique et l'existentialisme sont deux mouvements de pensée qui se sont répandus dans le monde non pas par le canal discret d'un enseignement universitaire, mais comme deux torrents impétueux et envahissants.

Il faut savoir et ne pas perdre de vue, lorsqu'on veut aimer et servir Jésus-Christ, que le péché a pour instrument le mensonge, le prince de ce monde étant « le père du mensonge » (Jean 8/44) et que, par conséquent, c'est dans le domaine de la pensée que pénètre le mensonge et que s'élabore le péché qui souille l'homme. C'est bien pourquoi la Sainte Ecriture mentionne les chrétiens comme ceux qui « sont élus par la sanctification de l'Esprit » (1 Pierre 1/2 et 2 Thes. 2/13) ; c'est-à-dire purifiés en leur esprit par l'Esprit pour être dissociés du mensonge et connaître la vérité.

Qu'il soit mécaniste ou dialectique, le matérialisme provient d'une pensée humaine dressée contre Dieu, et s'établit donc contre toute action créatrice. Il se consume dans une impuissante dialectique. Considérons maintenant les différences caractéristiques entre la matière inorganique et la vie, afin de mieux apercevoir le fossé qui les sépare, et dont les travaux de Pasteur ont éclairé la notion ; notion que les progrès de la science n'ont fait que rendre plus éclatante. Ces différences sont d'autant plus saisissantes qu'elles ne se situent pas du tout au niveau des atomes. En effet, on trouve dans les êtres vivants les mêmes corps simples que dans les substances de l'ensemble lithosphère, hydrosphère et atmosphère. Des comparaisons que l'on peut faire entre ces substances et celles de la vie quant à la répartition des atomes qui les composent, ressortent certaines analogies. Par exemple, l'oxygène reste l'élément dominant dans l'un et l'autre ensemble, avec 23 % dans l'air, 88 % dans l'eau, 50 % en moyenne dans les matériaux de surface de la terre et de 60 à 78 % dans les organismes vivants, des animaux aux végétaux. Puis, dans la gamme des taux moyens, viennent, du côté des milieux inanimés, le silicium (26%), l'aluminium (8%), le fer (5%), le calcium (4%), le sodium, le potassium, etc., et du côté des substances de la vie, le carbone (de 10 à 20%), l'hydrogène (8%), l'azote, le calcium, le soufre, le

phosphore, etc. La répartition des atomes est différente certes, mais l'on sent une certaine communauté de constitution de base entre l'inorganique et la vie. N'y a-t-il pas d'ailleurs une interdépendance se manifestant en de constants échanges ? Les matériaux de base ne sont pas particuliers au domaine de la vie, ils se retrouvent dans le cadre inanimé qui la supporte et la nourrit, et c'est là un fait fondamental affirmé par la Bible. En effet, le récit de la création, aux lignes simples et droites, porte les mentions suivantes : « Que la terre produise de la verdure » ; « la terre produisit de la verdure » ; « Que les eaux produisent en abondance des animaux vivants » ; « L'Eternel forma l'homme de la poussière de la terre » (Genèse, chapitres 1 et 2). La version hébraïque traduit cette dernière citation comme suit : « L'Eternel Dieu façonna l'homme — poussière détachée du sol — fit pénétrer dans ses narines un souffle de vie ». L'apôtre Paul souligne l'objectivité de cette déclaration en écrivant : « Le premier homme tiré de la terre est terrestre » (1 Cor 15/47). Le livre de la Genèse (chap. 1^{er}) dévoile également la volonté de Dieu au sujet de l'entretien de la vie physique, auquel le règne végétal doit pourvoir, étant lui-même le produit de la terre. Plus tard, au chapitre 9, Dieu donne aussi aux hommes la nourriture carnée. Substantiellement donc, sa vie apparaît liée à son cadre porteur, dont elle tire son origine et sa nourriture ; et il y a là une concordance aisée entre les faits expérimentaux et les données de la Révélation. Point de difficulté, et c'est une chose remarquable si l'on veut bien y réfléchir, car, partant des mêmes matériaux que l'inorganique, la vie va prendre des directions et manifester des possibilités qui vont la différencier de façon éclatante des matériaux de son cadre. Elle n'a point de sublime dotation au départ, elle puise aux mêmes sources que la lithosphère dont elle se sépare et se distingue par l'action de pouvoirs qui l'élèvent tellement au-dessus de ses éléments constitutifs. Entre la vie et l'inorganique dont elle sort qu'y a-t-il ? Un souffle ! Un souffle dont nous parle l'Ecriture dans un langage sûr et exaltant, nous ouvrant ainsi une vue sur la toute puissance de Dieu : « Tous ces animaux espèrent en toi, pour que tu leur donnes la nourriture en son temps, tu la leur donnes, et ils la recueillent ; tu ouvres ta main et ils se

rassasient de biens. Tu caches ta face : ils sont tremblants ; tu leur retires le souffle : ils expirent, et retournent dans leur poussière. Tu envoies ton souffle : ils sont créés, et tu renouvelles la face de la terre ». (Psaume 104/27-30). Le souffle vital dont parle le texte sacré n'est autre qu'une puissance particulière émanée de Dieu apportant en elle les pouvoirs immatériels d'organisation dont nous voyons que la vie se trouve pourvue. De la mise à l'œuvre de ces pouvoirs résultent les processus nombreux et si complexes de la vie ; leur arrêt signifie aussitôt l'annulation de ces processus et le retour aux formes inertes de la matière, par une rapide désagrégation des tissus vivants et leur minéralisation en milieu naturel. La vie est donc une puissance immatérielle que Dieu maintient à l'œuvre : « Il soutient toutes choses par Sa Parole puissante (Hébreux 1/3).

Dès que l'on considère les atomes, non plus selon leur nature, mais dans leurs utilisations au sein des édifices moléculaires, une énorme différenciation s'affirme entre molécules vivantes et structures minérales. Et ces différences correspondent à celles des caractères généraux qui opposent le monde vivant au monde minéral de manière si éclatante. Prenons des fragments des matériaux les plus divers ; il sera aisé de leur reconnaître une structure physique uniforme ou presque, une composition chimique simple utilisant des molécules de faible poids moléculaire et donc de peu d'atomes ; le plus souvent, on est en présence d'un mélange fixe où domine un composé déterminé auquel quelques autres composés sont associés, jouant le rôle d'impuretés. Quant aux formes empruntées par la matière inerte, fragments, échantillons façonnés au non, masses naturelles, elles ne répondent à aucune définition propre et sont livrées à une infinie diversité ; réserve faite des formes géométriques précises des cristaux qui n'empêchent cependant pas la variabilité des masses. Les substances qui constituent cette matière possèdent des propriétés connues et immuables telles que : masse, poids spécifique, coefficients de dilatation, de conductibilité calorifique ou électrique, température de passage d'un état physique à un autre, chaleur spécifique, magnétisme, etc. ; et ces propriétés caractéristiques

établistent que rien ne se passe à l'intérieur de leur masse ; elles restent elles-mêmes tant que des causes extérieures n'agissent pas sur elles par des usures ou des attaques. Elles n'ont pas de longévité et leur conservation, à l'abri des causes extérieures de destruction, est illimitée. Elles ne peuvent ni s'alimenter, donc s'accroître, en s'agrégeant d'autres substances pour les transformer en la leur ; ni mourir ou s'affaiblir d'elles-mêmes. Ainsi, la matière inanimée ne porte en elle aucune cause de changement, ni aucun pouvoir de mouvement ; elle est passive et inerte. C'est de ces propriétés et caractéristiques que provient l'aspect de la terre. La matière agissant sur la matière au gré des forces de la nature a modelé le soi au cours des âges, par des actions subites et énormes, ou persistantes et faibles, jusqu'à préparer les sites qui s'offrent à la vue : montagnes, vallées, failles, gorges abruptes, aiguilles rocheuses, etc.

Il en est tout autrement dans le vaste domaine de la vie qui tout entier consiste en des unités qui se reconnaissent tant extérieurement que par le pouvoir qu'elles ont de se reproduire, chacune avec les mêmes particularités, sous les mêmes formes et les mêmes aspects que ses devancières. Ces unités se distinguent du monde matériel par leur apparence extérieure, leur grande autonomie, leur souplesse, leur mouvement, leur croissance, leur multiplication. C'est un monde tout différent. A l'intérieur de l'une quelconque des unités vivantes, pas d'homogénéité, pas même un mélange de substances plus ou moins inégal ou varié, dont l'analyse serait facilement réalisable en peu de jours, mais un assemblage de parties très différentes les unes des autres, constituant un mécanisme analogue, si l'on veut, à l'ensemble mécanique que l'on trouve sous le capot d'une voiture ; doué d'action, assurant un fonctionnement minutieusement réglé et qui, lorsqu'on l'examine en détail, atteste qu'il répond à des données on ne peut plus rationnelles. Peut-on ramener une voiture automobile moderne à une boîte en tôle où quelques morceaux de métaux auraient été jetés ; non, le premier examen d'une voiture par quelqu'un qui n'en aurait jamais vu l'amènerait aussitôt à penser aux principes, aux plans de conception, à la précision d'exécution, aux conditions de

fonctionnement. Tel est ce qui vient à l'esprit en considérant l'intérieur d'un organisme vivant, quelle que soit sa taille ou sa petitesse. Cherchons les êtres qui, étant les plus petits ne peuvent qu'être les plus simples ; regardons la bactérie microscopique qui, hors de notre vue, peuple cependant notre monde, et y détermine des effets considérables qui démontrent sa puissante vitalité. Ce sont des êtres monocellulaires affectant diverses formes, notamment celle de bâtonnets droits ou courbés à l'échelle de quelques millièmes de millimètre (microns). Apparemment, la minuscule bactérie est simplement constituée : un petit sac, la membrane, contient une substance visqueuse semi-fluide, le protoplasme, dépourvu de noyau différencié. Examinons de la levure de bière au microscope, nous y découvrons des cellules ovoïdes formant des chapelets ; ce sont là encore de petits êtres vivants capables de croître rapidement dans un milieu nutritif (solution de glucose) et d'opérer la transformation de sucres fermentescibles en alcool sur des quantités hors de proportion avec leur petitesse (leur nombre intervient, cependant qu'un faible poids de levure est capable de transformer un poids important de sucres, ce qui montre la puissante vitalité de ces petits êtres). Les levures sont classées dans l'ordre des Ascomycètes, classe des champignons. Le règne animal a été divisé en deux sous-règnes (protozoaires et métazoaires) et le premier sous-règne groupe les êtres dont la structure est la plus simple, puisqu'ils sont constitués par une seule cellule de plus ou moins grandes dimensions, capable d'exercer les fonctions vitales essentielles telles que la nutrition, la reproduction, la respiration, la sensibilité et même le mouvement. Parmi les protozoaires, prenons l'unité la plus simple, l'amibe, dépourvue de membrane, mais possédant un noyau ; capable de déplacements en se déformant comme pour ramper, et aussi d'absorber des particules solides en les entourant par des pseudopodes pour les incorporer au protoplasme, où elles sont digérées, avec expulsion des résidus ou de la particule toute entière si celle-ci n'a pu être digérée. Selon l'espèce à laquelle elle appartient, l'amibe mesure de 20 à 300 microns. Elle manifeste sa sensibilité de façon très nette, réagissant à la chaleur, à la lumière et aux

chocs. Lorsque, par exemple, en raison d'une élévation de température, l'amibe accélère sa reptation, un choc imprimé à son support lui fera rentrer ses pseudopodes et elle se mettra en boule. Si les organismes vivants n'offrent aucune homogénéité en raison de ce qu'ils comprennent des organes très dissemblables entre eux, leur hétérogénéité a encore pour évidence le fait qu'ils sont constitués d'une infinité d'éléments comparables aux êtres microscopiques dont il vient d'être parlé, et nommés « cellules ». Les pouvoirs dont disposent les êtres monocellulaires montrent bien que la simplicité d'une cellule n'est qu'apparente : en général, trois parties principales : la membrane, le protoplasme et le noyau ; mais de quoi ces parties sont-elles faites ? Comment assurent-elles les fonctions de la vie ? Le protoplasme, substance colloïdale, est formé de petits grains de quelques dixièmes de millièmes de micron (ou de millièmes de millimètre) en suspension dans un liquide, ou milieu interstitiel, qui est une solution de sels minéraux. Les grains, appelés micelles, contiennent des substances bien connues, les protéines, lesquelles sont de grosses molécules, c'est-à-dire de poids moléculaire élevé, comprenant un grand nombre d'atomes. Le poids moléculaire d'une protéine peut varier de 3.000 à plusieurs millions, mais sa complexité vient surtout du mode de liaison des acides aminés variés qui la constituent, en formant de longues chaînes. A ce plan, nous sommes très loin des structures minérales. Déjà fort complexes par elles-mêmes, les grosses molécules ou « macromolécules » forment au sein de la cellule une diversité extraordinaire ; diversité absolument nécessaire, et qu'il faudrait chiffrer par milliers et milliers de sortes de protéines, variant par l'arrangement de leurs éléments que sont les acides aminés. Dans les tissus animaux, le nombre des acides aminés se réduit à une vingtaine (l'alanine, la leucine, la lysine, l'acide aspartique, le glycofolle, la tyrosine, etc.), mais ces acides ayant la propriété de s'unir les uns aux autres en raison de leur double fonction (fonction acide et fonction amine) constituent des chaînes très longues. Or, l'on sait par le calcul des permutations qu'il y a, par exemple, 479.001.600 manières différentes de ranger douze personnes seulement

autour d'une table ; il y a donc un nombre d'arrangements bien plus considérable d'une douzaine d'éléments (les acides aminés) lorsque ces douze éléments figurent dans un même ensemble (la macromolécule de protéine) plusieurs fois chacun, et cela dans des proportions variables. Supposons une molécule de protéine comprenant un millier d'acides aminés, appartenant à douze sortes différentes, chacune pouvant être représentée jusqu'à 989 fois, l'on aboutit à une infinité de combinaisons possibles ; chacune de ces combinaisons correspondant à une protéine spécifiquement différente des autres. Si l'on fait en outre intervenir le mode de liaison des groupements constitutifs de la molécule, et leur position dans l'espace, on accroît encore le champ de la diversité des molécules de protéines au point de n'en plus discerner les limites. A quoi servirait de parler de milliards de milliards, autant dire que les possibilités d'arrangements se perdent dans l'infini. A toute tentative de calcul, il manquerait encore une donnée. Ne croyons toutefois pas que dans ce champ quasi infini, la vie puise sans ordre et sans prédétermination les espèces de protéines dont elle a besoin ; son choix sur cet océan de possibilités procède de certaines exigences précises, ce que des études comparatives nombreuses ont démontré. Les propriétés et les aptitudes des molécules de protéines changent avec leur structure ; or la vie choisit les aptitudes spécifiques, elles-mêmes considérablement variées, qui lui conviennent ; cela dans une seule molécule, où des milliers, où des dizaines de milliers d'espèces de protéines sont présentes. Ce choix élimine la plus grande partie des protéines qui pourraient exister, cependant que celles qui sont choisies accomplissent leur part des fonctions de la cellule selon un ordre parfait. D'autre part, comme dans un tissu vivant, ou d'un tissu vivant à l'autre, les cellules constitutives n'ont pas toutes la même fonction à assurer, leurs protéines ne procèdent pas du même choix, afin que ce choix réponde au rôle physiologique de chaque cellule.

Nous sommes encore bien loin d'avoir inventorié les aspects, même parmi les mieux en relief, de l'infinie complexité de la cellule, qui, notamment contient encore, bien qu'en quantité moindre, des acides chargés de phosphore,

nommés « acides nucléiques ». Ce sont des assemblages en chaînes de groupements appelés « nucléotides », constitués par la réunion de molécules d'acide phosphorique, d'un glucide du groupe des pentoses et d'une base purique ou pyrimidique (l'une et l'autre base alternées). Nombreux sont à leur tour les acides nucléiques ; parlons seulement de celui auquel revient le plus de notoriété, car il a fait beaucoup parler de lui à propos de travaux de génétique ; c'est l'acide désoxyribonucléique connu sous l'abréviation ADN (ou DNA en anglais). Il entre, en effet, dans la composition des chromosomes, ces bâtonnets que l'on voit dans le noyau de la cellule en nombre strictement limité, et qui remplissent un rôle directeur et informateur complexe, fin et admirable, dans la construction de l'organisme. Cette molécule d'ADN captive l'intérêt tant en raison de sa structure que de sa fonction. On la représente dans l'espace sous la forme schématique d'une échelle non pas droite, mais suivant un parcours hélicoïdal à la manière d'un escalier en colimaçon qui ferait un tour complet tous les dix échelons ; ceux-ci figurant une paire de bases purique et pyrimidique ; les montants de l'échelle étant les molécules de phosphate et de sucre. La molécule a, par rapport à son épaisseur, une grande longueur, et, dans les photographies qui en ont été obtenues, elle se présente comme un fil fin et relativement long (photographies réalisées au microscope électronique, la molécule pouvant mesurer quelques centièmes de millimètre). Grande également est la diversité des molécules d'ADN en raison du nombre élevé d'échelons et d'arrangements possibles, avec les quatre combinaisons que les bases peuvent former.

Bornons là notre rapide examen des édifices moléculaires si curieux et étonnants de la cellule et pensons maintenant aux opérations qui s'accomplissent au milieu et par ces édifices : nutrition, croissance, reproduction. On a beau observer, raisonner, imaginer, le mystère demeure profond et prodigieux ; c'est le mystère de la vie. A partir du milieu nutritif apportant les atomes nécessaires en groupements de structure simple, les protéines spécialisées de la cellule se mettent à l'œuvre pour construire des acides aminés dont l'assemblage convenablement réalisé donnera de

nouvelles protéines, ou, également pour exécuter la synthèse des nucléotides qui, assemblés, donneront des acides nucléiques ; tout cela sans hésitation et selon une orientation déterminante rigoureuse. Délicats et prodigieux, les processus chimiques se déroulent sous une direction sûre et combien rationnelle ! Or quelque chose peut-il manifester un caractère de la rationalité sans avoir été pensé et sans être conduit ? Et ne faut-il pas alors admettre l'auteur de cette pensée, l'ordonnateur de l'œuvre ? On pourra s'astreindre à ne regarder qu'au niveau de l'œuvre, et à n'attribuer la discipline des processus qu'à des lois, mais on quitte alors tout réalisme, car les lois sont des exécutrices passives, assurant une transmission fidèle de directions dont la conception se trouve hors d'elles ; ces lois peuvent donc apparaître comme les causes immédiates des phénomènes vitaux quoiqu'elles postulent une pensée et une volonté. Ainsi, les lois s'interposent à notre observation entre ces phénomènes et une haute origine, celle de la conception et de la puissance réalisatrice. Admettre les lois et leurs étonnants effets et se refuser à porter le regard jusqu'à cette haute origine, ce n'est nullement satisfaire la raison. L'incrédulité est donc irrationnelle !

DE LA MATIÈRE À LA VIE

Le monde inanimé existait avant le monde vivant, et ce dernier emprunte ses matériaux au premier, lequel a engendré le second. « Que la terre produise... que les eaux produisent... la terre produisit... et les eaux produisirent » dit l'Écriture. Mais les insondables divergences de ces deux mondes établissent entre eux une infranchissable séparation ; et le rationalisme ne cesse de poser la question de savoir comment, à l'origine de la vie, le passage de l'un à l'autre a bien pu s'effectuer. Par suite de quels processus, de quelles directions et avec quelles énergies disciplinées le non-vivant a pu produire les êtres animés. Avant d'avoir rien résolu, par vocation athée, le matérialisme répond que ce fut selon un enchaînement de faits comme par l'effet de causes qu'aucune pensée extérieure n'avait déterminés, pour la simple raison qu'il refuse toute

réalité à une pensée, à un Esprit, à une Personne située en dehors et au-dessus du monde matériel. Comment va-t-il tenter de justifier cet a priori ? S'il échoue ne risque-t-il pas de « briser son moule étroit », selon l'expression de E. de Pressensé ; faisant alors éclater sa propre erreur par l'inanité de ses efforts ?

Notons d'abord que l'argumentation avancée en faveur de l'enchaînement des espèces par transformations successives se situe en dehors du problème des commencements de la vie ; obligation est donc de dissocier ce dernier problème des thèmes principaux du transformisme. La parenté prétendue entre les espèces vivantes n'est susceptible d'apporter aucune lumière sur la toute première éclosion de la vie au sein de la matière. A défaut d'action créatrice qu'on récuse, le fossé entre le monde minéral et le monde vivant attend des théories valables sur sa formation. Il ne s'est produit, dans le premier de ces deux mondes, aucune évolution allant du simple au complexe comme celle par laquelle on entend expliquer l'apparition des espèces vivantes, aucune lutte pour l'existence contribuant à la sélection de ces espèces ; on ne peut admettre qu'une seule chose, qui est que la terre soit devenue propice à la vie, capable de l'accueillir par l'action de facteurs extérieurs aux éléments eux-mêmes.

La difficulté de justifier l'émergence de la vie à partir du monde minéral peut être éludée, comme on l'a tenté, au moyen de l'hypothèse que la vie aurait été apportée sur la terre par des poussières cosmiques chargées de germes vivants ; ce fut la doctrine du panspermisme (ou panspermie) dont le succès n'a jamais été bien grand. On ne peut toutefois pas dire qu'elle soit hors de question aujourd'hui, puisque les véhicules spatiaux lancés en direction de la lune ou d'une planète subissent une stérilisation préalable dans le but de ne pas apporter les germes de la terre à ces autres mondes. En tous cas, rien n'est ainsi résolu, et le problème de l'apparition de la vie se trouve simplement transporté loin de nous. Il subsiste entièrement. Prenons garde ; combien y a-t-il d'étoiles offrant à la vie telle que nous la connaissons les conditions étroites qui lui conviennent, et auraient pu être le point de

départ de l'ensemencement de la terre ? Atmosphère, température, humidité, aptitudes du sol, rayonnement, etc. tout doit être supposé correspondre sur l'astre émetteur de germes au cadre que notre globe offre à la vie. Nous ne savons rien quant à l'existence ailleurs de ces strictes conditions. Première difficulté. D'autre part, les germes transportés à la surface des météorites ne résisteraient probablement pas à l'action stérilisante du rayonnement ultraviolet hors de notre atmosphère, et encore moins aux fortes élévations de température auxquelles sont soumis les aérolites au cours de leur traversée de l'atmosphère (les engins spatiaux lancés vers une planète pouvant avoir une atmosphère y descendent freinés).

On peut également écarter le problème des origines de la vie en posant pour principe que la matière et la vie ont toujours existé et leur accorder l'éternité. C'est loin d'être là une solution dont la raison puisse s'accommoder, mais le but même que nous nous proposons nous oblige à mettre sérieusement en garde les croyants contre une telle assertion. Ceux-ci doivent savoir qu'il n'est pas possible de jouer avec les spéculations d'esprit qui s'inscrivent en faux contre la Révélation de Dieu, et que l'éclectisme sous prétexte de culture est à coup sûr un piège. L'affirmation de l'éternité de la matière porte en elle les plus graves conséquences, car, en annulant le premier mot de la Bible « Au commencement » elle annule aussi le premier verset dans sa totalité : « Dieu créa les cieux et la terre » et détruit donc tout le récit de la création. Mais, que deviennent alors les développements de la Révélation, c'est-à-dire la Bible toute entière, si Dieu cesse d'être considéré comme le Créateur de l'Univers, de la matière, de la vie, comme le Créateur de l'homme ? Que deviennent les pouvoirs de Jésus-Christ qui utilisent l'action créatrice, laquelle fut mise en œuvre précisément par le Fils de Dieu, Image du Dieu invisible, premier-né de toute la création, par Qui et pour Qui toutes choses ont été créées ? Le Sauveur, en effet, s'il justifie l'homme pécheur qui se repent, dispose encore pour ce dernier de Son pouvoir créateur, afin qu'il « naisse de Dieu » ou « naisse de nouveau ». Ainsi, en donnant l'éternité à la matière, on retire à

Dieu Ses actes créateurs et l'on détruit les fondements de la Parole de Dieu. Pour se conserver « pur », le croyant doit rester sur ses gardes et ne jamais permettre à sa pensée d'accueillir, même momentanément les hypothèses s'opposant à quelque point de la Révélation, que ce soit ou non sous le couvert de la recherche scientifique, moyen dont on déguise souvent les entreprises de l'athéisme.

Nous avons signalé plus haut que l'éternité (ni commencement ni fin) accordée à la matière et à la vie physique est délibérément dérobée à Dieu, et qu'une telle position n'est possible qu'en reniant l'existence de Dieu. Le matérialiste ne voit qu'une éternité, celle de la matière ; Dieu ayant disparu de son horizon ; mais comment peut-il faire taire les appels de sa raison ? Que Dieu — qui est Esprit — soit éternel, il s'insurge ! La notion d'un Dieu incréé paraît pourtant préférable à celle d'une matière incréée ? En effet, il est facile d'attribuer à L'Esprit une pensée organisatrice, une volonté créatrice, une puissance d'accomplissement et de soutien ; il paraît beaucoup plus malaisé de consentir ces mêmes réalités abstraites à une matière composée de molécules, d'atomes, d'électrons, de particules qui manifestent leur assujettissement à des lois dans une totale passivité, au point qu'en découvrant ces lois, l'homme peut faire disparaître une partie de la matière (les explosions atomiques par exemple) qui se répand alors en énergie et se dissipe. La matière vivante elle-même meurt, devient le siège de décompositions qui la minéralisent ; en elle donc, quelque chose s'est arrêté, une chose qui ne revient plus ; et ce qui reste de la matière vivante touchée par la mort ne retient ni pensée, ni force, ni direction ; la passivité dont elle se trouve saisie montre l'absence de tout principe abstrait en elle. La société humaine sait bien, et prouve par toutes ses activités, que rien ne peut être réalisé sans que d'abord le travail de la pensée intelligente soit engagé, pour concevoir, vouloir et guider les actes qui construisent. Connaît-on une œuvre répondant à une utilité qui se soit exécutée seule, sans que l'esprit de l'homme soit préalablement intervenu ? Pourquoi s'évertuer à en décider tout autrement lorsqu'il s'agit des œuvres de la nature ? Récuser la mise en œuvre d'une pensée organisatrice

préalablement à tout ce qui existe, qui dure, qui sert, c'est récuser la logique.

Au gré du matérialisme mécaniste, les agencements moléculaires édifiant la matière vivante se seraient constitués à partir des atomes de la matière brute, grâce aux forces, au mouvement et à l'ensemble des propriétés inhérentes à la matière ; cela, par des cheminements que le hasard aurait conduits. Seuls ces éléments connus se seraient coalisés sous une direction fortuite, pour construire la vie physique. Ces extraordinaires structures moléculaires, les protéines, les acides nucléiques, leur diversité si poussée, leur sélection liée aux fonctions à remplir, tous ces mécanismes d'une si haute complication, ces rapports de causes et d'effets intervenant pour réaliser, dans la petite cellule» l'équilibre des fonctions, donnant l'idée d'une perfection, tout cela, on nous demanderait d'en abandonner la réussite à des jeux fortuits, à un enchevêtrement de circonstances ayant surgi d'une infinité d'autres possibilités, sans direction, sans coordination, et contre toute probabilité ! On solliciterait l'adhésion de notre raison à un « miracle laïque » selon l'expression de M. Prenant. Comment peut-on accepter un tel étrange miracle sans personne pour l'accomplir ? Nous ne savons, mais nous sommes convaincus que tout croyant se dégagera avec netteté et fermeté de cette nébuleuse philosophie. N'a-t-il pas beaucoup mieux de par sa foi ? Dans tout organisme les fonctions vitales s'exercent selon un équilibre qui suppose péremptoirement l'action vigilante d'un pouvoir de régulation interne, pouvoir différent et placé au dessus des processus physicochimiques dont la vie se sert, mais qui ne l'asservissent pas. Les propriétés qui disciplinent la matière apportent un concours nécessaire à la vie ; et celle-ci, par ses pouvoirs, les discipline à la mesure des effets qu'elle en attend dans l'exercice des fonctions vitales. Le rôle dévolu au hasard dans la thèse mécaniste est atteint par un discrédit qui lui vient des progrès des sciences biologiques dont il résulte toujours davantage d'improbabilités massives. Lecomte du Noüy s'est ingénié à donner à l'une de ces improbabilités une expression mathématique : « la probabilité pour qu'une seule molécule de haute dissymétrie soit formée par l'action du

hasard et par l'agitation thermique normale s'avère pratiquement nulle ». « Afin de simplifier considérablement le problème, on considère les atomes constituant cette molécule de protéine imaginaire comme étant de deux espèces seulement, tandis qu'il y en a toujours un minimum de quatre : carbone, hydrogène, azote et oxygène ; plus, soit du cuivre, soit du fer, soit du soufre, etc.. » Le poids atomique de ces atomes étant supposé égal à 10 — autre simplification — le poids moléculaire est donc de 20.000. Ce poids est probablement inférieur à celui des protéines les plus simples (albumine d'œuf 34.500). Si le hasard seul est considéré, la probabilité selon laquelle une configuration d'un degré de dissymétrie 0,9 se présenterait dans ces conditions arbitrairement simplifiées, qui les rend plus probables, serait de $2,02 \times 10$ puissance -321 . Le volume de substance nécessaire pour qu'une telle probabilité se réalise est au delà de toute imagination. Ce serait celui d'une sphère d'un rayon si grand qu'il faudrait 10 puissance 82 années de lumière pour en couvrir la distance. Le volume en serait incomparablement plus grand que celui de l'univers tout entier ». (Human destiny - Paris - La Colombe 1948). Bien sûr, ce calcul ne tient aucun compte des valences et des fonctions des groupes élémentaires, ni de ce que les atomes ne forment jamais un puzzle dans la matière, et qu'ils sont toujours assemblés en un nombre relativement restreint de combinaisons. On ne peut donc pas simplifier les données du problème comme plusieurs auteurs l'ont fait ; cependant les protéines présentent une telle diversité qu'elles montrent elles-mêmes que d'infinies possibilités existent. M. Jules Caries (op. cit.) admet que le problème est en réalité plus complexe, et les chances moins grandes encore. Un savant soviétique, A. I. Oparin (cité par Cl. Tresmontant dans « comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu » Ed. du Seuil - 1966) reconnaît que prétendre expliquer par le hasard l'apparition d'un seul être vivant » reviendrait à remuer pêle-mêle les caractères d'imprimerie représentant 28 lettres, en espérant que par hasard elles vont s'assembler pour former telle ou telle poésie que nous connaissons. Ce n'est que par une science et un rangement des lettres et des mots dans le

poème que pourrons faire naître celui-ci de celles-là ». Et voici, du même ouvrage une seconde citation de A. I. Oparin, à propos de la synthèse originelle des protéines : « Faire allusion au coup de chance qui, parmi des billions et des quadrillions de combinaisons, a pu former par hasard justement cette séquence indispensable qu'exige la synthèse des protéines est « irrationnel ». La structure de ces protéines est non seulement très compliquées mais elle est aussi extrêmement bien adaptée à l'accomplissement de fonctions catalytiques définies qui jouent un rôle important dans la vie de l'organisme tout entier ; cette structure est strictement conçue « dans ce but » pour cela. Une telle adaptation à sa fonction biologique, une telle structure conforme à son but caractérise aussi les acides nucléiques des organismes actuels et qu'elle soit apparue par hasard est aussi impossible que l'assemblage par hasard, à partir de ses éléments, d'une usine capable de sortir n'importe quel produit particulier ». (l'Origine de la vie sur terre - A. I. Oparin). Nous pourrions dire : la cause est entendue ! C'est un savant, dont les travaux et les conclusions sont tout à fait contemporains, qui reconnaît, sous la « lumière du marxisme », en la structure intime de la cellule vivante, un ordre de haute conception que le hasard aurait été bien incapable de réaliser ; le penser étant irrationnel. Comme nous l'avions annoncé plus haut, en pénétrant plus profondément au centre des fines réalités biologiques, la science rend de plus en plus vaine toute idée d'absence de cause organisatrice et directrice au dessus des phénomènes de la vie. Nous voyons que c'est une pauvre science que celle qui s'attarde aux interventions du hasard. N'ayons pas peur des investigations d'une science objective — comme toute science devrait l'être — car elle ne peut que découvrir des merveilles en lesquelles le croyant verra les perfections invisibles de Dieu, Sa puissance éternelle et Sa divinité comme à l'œil, ainsi que l'Apôtre Paul en donne l'assurance (Romains 1/20). Veut-on croire au miracle des singes dactylographes (amusante comparaison de M. Emile Borel, citée par Cl. Tresmontant), qui, tapant au hasard sur des machines à écrire, parviennent à composer des livres qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale ? C'est invraisemblable

au point que l'énoncé serait stupide s'il n'était fait pour montrer la stupidité de laisser au hasard les réussites que représentent les magnifiques synthèses de la vie. Non, le mot « hasard est vraiment vide de sens et dérisoire, comme le déclare M. Cl. Tresmontant. Quelle offense à Dieu, lorsqu'on est croyant, d'attacher son esprit aux doutes pouvant naître des subtiles allégations de toute philosophie athée qui détourne à des fins négatives les véritables significations des faits scientifiques. Nous mettons en garde tous les croyants avec assurance ; car la vraie science dit oui aux œuvres de Dieu, et jamais elle ne doit détourner du magnifique dépôt de la Révélation et de la foi.

Et maintenant, que plaide le matérialisme dialectique ? Dans l'ouvrage cité, M. Cl. Tresmontant écrit : « nécessité », « loi naturelle », telle est la réponse que propose aujourd'hui un matérialisme conséquent, un matérialisme instruit, en présence du problème posé par l'apparition de la vie. Attardons-nous un peu à méditer sur cette réponse. Le hasard donc n'explique rien. Nous en convenons volontiers. Si les choses se sont faites, c'est qu'elles devaient se faire ainsi, en vertu d'une « nécessité » et d'une « loi naturelle ». En somme le matérialisme de Démocrite et de Lucrèce se donnait pour accordés : la matière, le mouvement, et, à partir de là, reconstruisait le monde. La tentative a échoué parce que le monde réel est plus complexe qu'on ne l'avait imaginé. Le matérialisme d'aujourd'hui, pour expliquer le monde, demande qu'on lui accorde : l'existence de la matière, plus l'existence d'une nécessité, ou loi naturelle qui préside à l'organisation de la matière. « Quelques lignes après, l'auteur poursuit : « Loi naturelle... ». En somme, le matérialisme savant d'aujourd'hui demande qu'on lui accorde beaucoup plus que ne demandait l'atomisme de jadis : aujourd'hui il faut accorder qu'il y a dans le monde matériel une « loi naturelle » qui explique son organisation et son évolution. J'entends les philosophes marxistes me dire : mais la matière et la loi naturelle, cela ne fait pas deux choses, cela n'en fait qu'une : la matière est dialectique, nous professons un matérialisme dialectique et non un matérialisme mécaniste et vulgaire comme les atomistes grecs et les matérialistes français du XVIII^{me} siècle.

Fort bien. Mais qu'est-ce donc que cette matière qui a en elle une « loi naturelle », une « nécessité » qui la porte vers des structures de plus en plus improbables du point de vue des lois purement statistiques, vers des organisations de plus en plus complexes ? Est-ce encore la matière dont parle le physicien, ou est-ce une matière de philosophe panthéiste ? Ou bien l'expression matérialisme dialectique n'a aucun sens, ou bien cette expression signifie qu'il y a dans la matière un « logos » immanent : c'est la doctrine même du panthéisme stoïcien ».

Pour éclairer l'assimilation ainsi faite du matérialisme dialectique au panthéisme des stoïciens, rappelons que, dans sa généralité, le panthéisme est un système cosmogonique qui entend réunir Dieu et le monde matériel, les considérant liés l'un à l'autre, au point que Dieu n'aurait pas d'existence indépendante du monde, mais se trouverait présent en toutes choses, comme une « nécessité » ou un principe directeur intérieur à la matière. Il faut reconnaître, en effet, que la « loi naturelle » du matérialisme dialectique, regardée comme inséparable de la matière et contenue en elle, qui pousse cette dernière à engendrer la vie, s'apparente au dieu immanent du panthéisme, à la désignation près. Le matérialisme dialectique professe donc un « panthéisme secret et laïcisé », selon l'expression de M. Cl Tresmontant. Il n'attache pas à la « loi naturelle » la notion de divinité, cependant qu'il lui attribue de tels pouvoirs permanents de conception, de volonté, de réalisation et de maintien que tout revient à situer un véritable pouvoir créateur au sein de la matière. La « loi naturelle » ne supporte aucune subordination, elle est intelligente par elle-même, choisit ses voies, utilise l'énergie à son gré, réalise les plus heureuses adaptations de la vie à son cadre, échappe aux limitations, aux définitions de la science, et voit s'ouvrir devant elle tous les domaines d'expansion. Cette loi, supérieure aux lois physiques et chimiques, devient une entité scientifiquement indécélable, qui contraint la matière, lui signifie son devenir, la porte à tous les plans de la vie avec opportunité, assure la pérennité des édifices fragiles et complexes de la matière vivante, enfin, maintient l'ordre qu'elle a créé. Pareille entité ne va-t-elle pas

susciter une foule de questions, si l'on se propose par elle de satisfaire la raison ? Il s'agira surtout de savoir si cette loi a toujours appartenu à la matière, restant blottie en elle jusqu'à son heure, celle de l'apparition de la vie ; ou si elle est née dans une matière qui en aurait longtemps été dépossédée. Toute réponse sera une question d'avis et de doctrine, mais point du tout de science. Le problème des origines de la vie se trouve ainsi constamment rejeté de l'objectivité ; il demeure posé en dépit des efforts des hommes qui, ayant voulu rayer l'existence de Dieu, se privent des réalités qu'ils recherchent, tant il est impossible de découvrir la réalité en obturant la voie qu'il faudrait emprunter pour la trouver.

En définitive, en présence des faits caractéristiques de la vie, et devant les tentatives d'en expliquer l'apparition sur la terre autrement que par l'œuvre créatrice de Dieu, on est conduit à constater :

1°) que, sous ses formes les plus réduites, les êtres monocellulaires ou la cellule élément des organismes pluricellulaires, la vie porte en elle un mystère tant en raison de ses structures hautement complexes et perfectionnées, que parce qu'elle ne se prête à aucune justification rationnelle ; le jeu des lois agissant sur la matière étant dirigé et ne pouvant rien expliquer des phénomènes vitaux : naissance, choix des aliments, rejet des substances d'excrétion, développement, reproduction, lutte contre l'agression, constitution de réserves, quelquefois sécrétion de substances utiles, quelquefois aussi respiration, sensibilité active, et enfin, mort ; que les atomes utilisés dans la matière brute et qui se retrouvent dans les structures moléculaires des vivants le sont pourtant tellement différemment chez ces derniers qu'il est absolument certain que des causes nouvelles sont entrées en action et se maintiennent, causes que la matière ne peut pas contenir en elle-même, à moins de lui consentir de l'intelligence, de la volonté, de la sagesse, en un mot une puissance créatrice ;

2°) que la différenciation entre la matière inerte et la matière vivante s'accroît plutôt avec le développement des connaissances biologiques qui pourtant n'épuisent jamais leur

objet ; que les efforts accomplis pour expliquer le passage de l'une à l'autre matière ont échoué et, allant à la recherche du positif, n'ont rencontré que des issues fermées.

Puisse cet échec ramener le croyant à la fermeté de sa foi et à un humble attachement aux vérités révélées. L'Écriture nous dit : « Par la foi nous comprenons que les mondes ont été formés par une parole de Dieu, de sorte que ce que l'on voit n'est point provenu de choses existantes » (Héb 11/3). La cause de l'apparition de la vie ne se trouve pas dans la matière (les choses existantes) mais lui est extérieure, et c'est la Bible qui la fait connaître. La matière ne contient ni pensée ni pouvoir directeur, ni vie ; elle sert de support à la vie qui vient en elle. Comme le note M. Cl. Tresmontant, « on ne peut expliquer le supérieur par l'inférieur, le plus par le moins. Et si on tente de le faire, c'est que subrepticement, on prête à l'ordre inférieur, ici la matière, les pouvoirs et les vertus requises pour expliquer tout ce qui va se faire avec elle, comme l'illusionniste fait sortir d'une manche le lapin qu'il avait d'abord mis dans l'autre ».

LES ESPÈCES VIVANTES DANS LE TEMPS

LA VIE MANIFESTÉE

Ainsi, la vie aux si éclatantes manifestations, n'a jamais tiré son origine de la matière inanimée ; le prétendre est pure aberration. La vie, bien au contraire, possède une réalité propre, utilise les atomes du cadre matériel qui la reçoit et la nourrit en une magistrale symbiose, enfante la prodigieuse variété des êtres qui peuplent la terre, déconcerte par ses pouvoirs la perspicacité du savant, met en œuvre des phénomènes absolument inexpliqués, réalise au sein des êtres qui la manifestent avec peu de dépense énergétique les réactions qui, au laboratoire ou à l'usine, exigent de grandes quantités d'énergie ; enfin, se poursuit et se développe sans jamais être à court d'énergie. Le croyant qui prend appui sur la Révélation de Dieu, qui sait déchiffrer la nature en tant qu'œuvre divine pour y découvrir les « perfections invisibles et la puissance éternelle de Dieu », ne peut se laisser entraîner vers le déraisonnable. N'est-ce pas, en effet, déraisonnable d'attribuer à la matière brute, qui n'en est que le siège, l'abondant et subtil travail de la vitalité, de même que les directions de l'organisation des êtres ; directions à coup sûr intelligentes et soigneusement répétées ? Ne serait-il pas déraisonnable d'attribuer l'une quelconque des réalisations techniques, si nombreuses aujourd'hui, aux matériaux employés à sa construction ? Derrière chacune, n'y a-t-il pas l'homme, avec sa pensée, sa connaissance des propriétés de la matière, ses intentions ? Que fait-on lorsqu'on observe avec méthode l'intime organisation des êtres vivants et la poussée de la vie ? On examine tout simplement l'œuvre concrète de la vie, et l'on compare des faits dans un but de connaissance et d'ordre ; mais cette observation seule n'a pas le pouvoir de révéler la nature et l'origine du principe mystérieux de la vie. En s'actualisant dans le domaine concret, tout au long de l'immense gamme des êtres faits de matière, la vie n'en reste pas moins une puissance immatérielle, indépendante de la matière, et combien supérieure à celle-ci, car elle la soumet à

ses pouvoirs d'organisation et d'orientation. Selon l'heureuse expression du Docteur Maurice Vernet, la vie est une « virtualité qui s'actualise », étant aussi un principe énergétique.

L'homme de foi, nourri de l'Écriture sainte, le sait : la vie vient de haut, de très haut même, et elle a été manifestée jusque dans son essence au milieu des hommes, ainsi que le proclame l'apôtre Jean :

Ce qui était dès le commencement,
ce que nous avons entendu,
ce que nous avons vu de nos yeux,
ce que nous avons contemplé,
ce que nos mains ont touché
du Verbe de vie ;
- car la vie s'est manifestée :
nous l'avons vue, nous en rendons témoignage
et nous vous annonçons cette Vie éternelle,
qui était auprès du Père et qui nous est apparue ;
- ce que nous avons vu et entendu,
nous vous l'annonçons,
afin que vous aussi soyez en communion avec
nous.
Quant à notre communion,
elle est avec le Père
et avec son Fils Jésus Christ.
Tout ceci nous vous l'écrivons
pour que votre joie soit complète.
(1 Jean 1/1 à 4 - version de Jérusalem)

Avec les 18 premiers versets de l'Évangile selon Jean qui ne devraient jamais s'éloigner de la pensée du chrétien, le passage ci-dessus ouvre l'entière révélation de l'origine de la vie, en une expression simple et puissante. La vie, quant à sa provenance et quant à sa nature, remonte au Verbe (ou Parole de Dieu, qui était Dieu). « Tout fut par Lui (le Verbe) et sans Lui rien ne fut (Jean 1/1 et suivants) ». Le Verbe est donc au principe de toutes choses, et il ne peut être vrai de prétendre qu'une chose quelconque ou qu'un être existe sans qu'il soit intervenu pour la ou le mettre en existence. Le 4^{ème}

verset de l'Evangile de Jean poursuit : « DE TOUT ETRE IL ETAIT LA VIE, ET LA VIE ETAIT LA LUMIERE DES HOMMES ». Ainsi la vie reçue par tout être autant que par l'homme sort du Verbe, est communiquée par Lui. Le Verbe contient la source unique de la vie, laquelle obtient toutes ses merveilles connues et inconnues, de cette haute origine. Distraire la vie de sa provenance, c'est tomber dans une pensée inconséquente. Or, Christ était le Verbe ; en Lui était la vie-source, et c'est pourquoi l'apôtre Jean témoigne du ravissement de son âme d'avoir « entendu », « vu de ses yeux », « contemplé », « touché » le VERBE DE VIE, qui était la manifestation de la vie.

Quoi dire après cela ? « Comme le Père dispose de la vie, ainsi a-t-il donné au Fils d'en disposer lui aussi » déclare Jésus lui-même (Jean 5/26 ; vers. Jésus.). Voilà le point d'attache puissant et indispensable avec la vérité. L'agitation des pensées humaines aura été fort bruyante et longue pour la recherche d'une connaissance de la vie, se répandant bien loin de la vérité révélée et « manifestée » selon des témoignages inspirés capables de satisfaire et de réjouir le cœur de l'homme qui les reçoit, et qui ne cherche pas ailleurs vainement, par esprit de fière contestation et de révolte, ce qu'il ne peut trouver que là, avec esprit d'humilité et foi.

Il était bon de rappeler ces choses avant de revenir au conflit de l'homme et de Dieu ; aux aventures de la pensée humaine en quête d'autonomie et d'autorité, dans le dédale des vestiges de la vie passée, des apparences et des interprétations hâtives et pré-orientées. En effet, ne regardant que les manifestations matérielles de la vie, le transformisme a élaboré sa doctrine en dehors des principales données du problème de la vie, et, quoiqu'il en paraisse, sans emprunter une voie rationnelle ; d'où son désaccord avec la foi qui, elle, tient compte avant tout de l'origine de la vie, et de la manifestation sublime de la vie en Jésus-Christ, selon les sûres et inébranlables révélations bibliques.

DANS LES PROFONDEURS DU TEMPS

Après l'importante question de l'origine de la vie, vient celle de l'origine des espèces que le transformisme a surtout

pour objet de prétendre expliquer ; c'est là son terrain. La trame de ses explications peut se schématiser comme suit : la vie étant apparue sur la terre au plus profond des temps, un milliard ou deux milliards d'années, on ne peut préciser, puis, étant très lentement parvenue à une forme élémentaire capable de subsister, et ayant engendré deux formes distinctes (les deux règnes), aurait alors suivi, tant du côté du règne végétal que du règne animal, une évolution incessante, au cours de laquelle, par suite de transformations successives, seraient apparues, semées tout au long des âges géologiques, des espèces nouvelles, nées des précédentes, plus complexes et perfectionnées qu'elles. La vie se serait donc communiquée le long d'une chaîne ininterrompue traversant des temps dont l'esprit n'a pas la notion, d'espèces à espèces ; les dernières nées se différenciant peu à peu de leur ascendance au point que des groupes se seraient constitués, évoluant chacun dans sa direction indépendamment des autres. D'où la grande diversité des espèces du passé ou du présent. Cette évolution est offerte à nos regards sous la forme d'un arbre généalogique dont les branches en se séparant du tronc, ou en se divisant elles-mêmes, représentent les différenciations intervenues au cours de l'évolution, lesquelles s'accroissent toujours davantage à mesure que les branches s'éloignent du tronc ou de leur point de jonction.

Certaines des directions empruntées s'arrêtent comme des branches qui cessent de croître et restent petites ; d'autres, au contraire, se poursuivent et donnent lieu à de nombreuses divisions. Au haut de l'arbre, en bout de la branche maîtresse, l'homme (*homo sapiens*) est là ; les branches voisines sont occupées par le gorille, le babouin et le ouistiti. C'est la grande famille (ordre dans la classification) qui aurait eu pour ancêtre un curieux petit insectivore. Depuis cet ancêtre, les goûts ont bien changé, car tout évolue. L'argumentation en faveur de cet enseignement puise essentiellement ses éléments dans les connaissances acquises sur les fossiles, objet de la paléontologie, sur la répartition des fossiles dans les couches sédimentaires dont s'occupe notamment la géologie, auxquelles cette dernière

assigne des âges, et dont la formation l'intéresse. Y contribuent aussi l'anatomie comparée et l'embryologie. L'apport de ces disciplines scientifiques comprend à la fois des faits d'observation et des interprétations dont il convient que nous résumions l'ensemble.

Lointaine, avons-nous dit, serait l'origine de la vie telle que les auteurs modernes la voient. Certains la reculent au-delà de 2 milliards d'années, et la situent (du sentiment général) dans l'eau de la mer. Aucun fait ne peut être avancé quant à ces vues sur une aussi longue existence de la vie sur la terre. La paléontologie ne dispose pas de découvertes intéressant une telle profondeur de temps, car, par ses bouleversements, la terre a détruit, si elles existaient, ses plus vieilles archives. D'une forme de vie qu'on suppose avoir spontanément pris naissance par combinaison de molécules simples et formation de composés aptes à la vie, serait sortie la cellule vivante possédant la maîtrise des fonctions élémentaires, et capable notamment de se reproduire avec une certaine conservation des caractères acquis. En se groupant, en formant des colonies, les cellules auraient engendré des êtres multicellulaires, chez lesquels les fonctions se seraient localisées, pour ensuite provoquer la naissance d'organes spécialisés. Tôt se situerait la reproduction sexuée, apportant avec elle l'avantage d'une certaine stabilité des espèces, et épargnant à la vie de se perdre dans une infinie diversité. L'on arrive ainsi à l'entrée des ères géologiques et à la découverte d'assez nombreux fossiles. Ces ères occupent ensemble environ 600 millions d'années ; certains auteurs n'en chiffrant l'étendue qu'à 450, 500 ou 550 millions, d'autres, par contre, la portant au-delà de 600 millions. On parle de fossiles déjà antérieurement à l'ère primaire ; mais, que sont ces fossiles dans leur rareté, et quel témoignage certain peuvent-ils apporter ?

Le proche sous-sol est constitué de couches superposées de roches sédimentaires (roches exogènes), de constitution et de formation différentes. Certaines carrières et falaises présentent aux regards des coupes de ces couches sédimentaires appelées strates. Celles-ci correspondent à de plus ou moins longues époques, séparées par des

changements. Il va de soi que l'ordre de superposition des strates sera celui des époques qu'elles rappellent ; la strate la plus profonde étant la plus ancienne ; les autres correspondant à des périodes de plus en plus rapprochées à mesure que les couches se rapprochent de la surface du sol. Sur un socle cristallin, se superposeront des argiles, des calcaires, des marnes, des sables ; et toutes ces roches renferment en général des fossiles pouvant être très abondants. Depuis des siècles, ces fossiles retiennent l'attention des chercheurs. Que sont-ils ? Des restes, des concrétions ou des empreintes d'organismes animaux ou végétaux ensevelis dans les sédiments lors de leur dépôt. Des phénomènes curieux ont permis la conservation ou le moulage fidèle des éléments durs des organismes vivants, soit par empreinte de la forme extérieure, soit par substitution à l'élément lui-même qui a disparu, du sédiment durci. Il arrive que cette substitution des matières sédimentaires (calcaires, schistes, etc.) ait abouti à la conservation d'une part des structures des organismes fossilisés, alors que les substances de ceux-ci ont été dissoutes. Il en reste une reproduction en la matière même du gisement. Pour se fossiliser, en gardant leurs formes, il a fallu que les plantes et les animaux échappent à la décomposition, et soient donc rapidement englobés dans les dépôts sédimentaires. Mais, d'une manière générale, les fossiles ne restituent pas la totalité des organismes dont ils sont les témoins. Ce sont parfois des squelettes, et le plus souvent des ossements et des dents fossilisés isolément, ou des coquilles de mollusques, des tests d'oursins, des empreintes fragmentaires de plantes, de poissons, d'oiseaux (parfois complètes). Il y aura donc nécessité de recourir à des reconstitutions, par analogie avec les espèces vivantes contemporaines. Lorsqu'on dispose du moulage des parties résistantes d'un corps animal fossilisé, il n'y aura d'autre ressource que d'en reconstituer les organes détruits et non conservés par rapprochement avec une ou plusieurs espèces vivantes comparables. Dans certains cas toutefois, la fossilisation s'est opérée à sa faveur de conditions tout à fait exceptionnelles et favorables, et l'on cite fréquemment la conservation des Mammouths de Sibérie par

enlissement dans les marécages de régions froides où ils ont été frigorifiés. Curieuse aussi est la conservation d'insectes prisonniers de l'ambre, résine fossile de conifères. On a retrouvé également des squelettes entiers, ou encore des mégathériums, grands mammifères de l'ordre des édentés, qui avaient été momifiés dans des cavernes en Amérique du Sud. Il y eut là l'œuvre soit d'une rapide dessiccation, soit celle d'une réfrigération, soit celle d'une action chimique. Distribués dans divers terrains sédimentaires, les fossiles doivent avoir l'âge de la couche qui les contient. Une correspondance d'ancienneté s'établit donc entre l'âge plus ou moins profond des dépôts sédimentaires et celui des animaux ou végétaux dont on découvre les fossiles. C'est de cette correspondance que la paléontologie obtient ses éléments avec lesquels on brosera l'histoire des êtres vivants. L'évaluation des âges revient particulièrement à la géologie, bien que les fossiles dits « caractéristiques » aient été utilisés à cette fin. Ce sont des fossiles que l'on ne trouve que dans certaines couches, tels les oursins et les bélemnites présents tant dans la craie des falaises normandes que dans celles des falaises de Douvres ou de Saintonge, comme encore dans les calcaires du cirque de Gavarnie. Une assimilation a donc été faite entre ces différents terrains qui tous sont considérés comme formés à la même époque (crétacé supérieur). En établissant l'ordre d'ancienneté des dépôts sédimentaires, autrement dit : l'échelle stratigraphique, on en est venu à la définition des ères géologiques, que l'on a divisées en « systèmes » ; ces derniers étant divisés en « étages ». A cette succession de terrains, une chronologie fut associée. Pour y parvenir, l'on se servit de la vitesse de formation des dépôts sédimentaires, et aussi, de la vitesse de désintégration de corps radioactifs, de l'uranium particulièrement. L'atome de ce métal étant le plus lourd (238) va pouvoir se transformer successivement en divers atomes moins lourds radium (226), polonium (218), et finalement en plomb (206) qui est stable. L'on estime qu'au cours d'un million d'années, un gramme d'uranium aura donné 7 milligrammes de plomb. Si par de très précis dosages, l'on détermine les proportions relatives d'uranium et de plomb dans une roche, si l'on considère comme constante la vitesse

de désintégration, si l'on admet que cette désintégration n'était pas commencée au départ, on pourra calculer l'âge à attribuer à cette roche. Les autres corps radioactifs employés dans le même but sont notamment le thorium, le rubidium et le carbone. La teneur en isotope radioactif de ce dernier, le carbone 14, dans une substance ou un objet anciens sert à en déterminer l'âge.

Voilà donc les archives de la terre. Les couches sédimentaires emprisonnant des empreintes de la vie animale et végétale du passé, se superposent comme des documents classés dans l'ordre de leur ancienneté. C'est là ce qu'admet la science. Les ères géologiques et la chronologie qu'on leur associe proviennent de ces documents interprétés. Bien entendu, entre les témoignages du passé et les conclusions qui en sont retirées, s'interposent des interprétations s'accompagnant souvent de généralisations qui échappent au souci d'une stricte exactitude scientifique. D'un fait, non toujours étudié dans sa signification objective, on constitue la preuve qu'on attendait avec la hâte d'une préconception. On compare souvent les couches sédimentaires aux pages d'un livre racontant la longue histoire de la terre ; et, ce qui a été également dit, c'est qu'il manque beaucoup de pages à ce livre. En outre, parmi les pages existantes, tant sont incomplètes ! Pourquoi toutes ces lacunes ? A cela, bien des causes : d'une part, la prospection des fossiles n'a pu s'étendre en surface et en profondeur qu'à une toute petite partie de l'écorce terrestre, d'autre part, la fossilisation demeure un phénomène exceptionnel. Dans « le Problème de l'évolution » (Payot 1931) Maurice Caullery déclare que la quantité de squelettes qui se fossilisèrent fut tout à fait infime, que ceux qui restèrent à l'air libre ou subirent l'action de l'eau ne tardèrent pas à disparaître sans laisser de traces. Les parties molles des organismes ne pouvaient laisser d'empreintes que dans des circonstances exceptionnelles et rares (enfouissement rapide, dans un sédiment fin et homogène) ; quant aux parties dures (os, coquilles, tests) elles ne pouvaient subsister et se fossiliser que dans des conditions déterminées qui, ne se présentant pas toujours, opéraient une sorte de sélection là et quand elles régnaient. A

quoi s'ajoutent les destructions importantes d'organismes morts ou de fossiles dues à l'érosion et aux bouleversements de l'écorce terrestre. Ainsi, la documentation paléontologique doit beaucoup à des facteurs fortuits, et ses lacunes sont très grandes, si bien qu'elle ne peut établir une histoire suivie de la nature. Les feuillets de la stratification n'offrent que des témoignages épars. Les évolutionnistes le savent et en tirent argument quant à ce qui leur fait défaut, mais autrement ils oublient les lacunes et leurs conséquences. Pour eux, les témoignages existants parlent en faveur de leur conception ; quant aux témoignages absents, il leur suffit de les reconstituer, c'est-à-dire de les supposer. En résumé, il faut reconnaître que les fossiles représentent une très petite part des organismes ayant eu vie au cours des âges, et que tous, loin de là, ne sont pas représentés dans la gamme des découvertes paléontologiques.

Selon l'ordre de grandeur actuellement admis, le début de l'ère primaire remonterait à 600 millions d'années en arrière (disons : -600, en négligeant les 1968 années de l'ère chrétienne devant l'unité à utiliser : le million d'années). L'ère secondaire aurait commencé à -200 millions d'années, l'ère tertiaire à -60 millions d'années, et l'ère quaternaire à -1 million d'années seulement. Ces ères bien connues se subdivisent elles-mêmes, avons-nous dit, en « systèmes » et en « étages » auxquels la chronologie attribue des durées. Antérieurement à l'ère primaire, les géologues ont encore pu proposer des divisions (l'antécambrien divisé en trois périodes et l'archéen). En principe l'archéen remonte à la formation de la terre, et est estimé à 2, 3 ou 4 milliards d'années, quelquefois plus. La chronologie va donc situer dans le temps les terrains et les fossiles qui y sont renfermés. Ceux-ci témoignent de la faune et de la flore des époques au cours desquelles les roches sédimentaires se constituaient. Or, avec les couches, donc avec les époques, les fossiles changent et les espèces font leur apparition à diverses époques, les groupes qu'elles forment s'échelonnant dans le temps. Notons en passant que les époques d'apparition des groupes zoologiques restent approximatives, quelquefois mêmes incertaines, et l'on a vu, au cours de ces dernières décades

surtout, une variation importante des dates d'apparition, cela en raison de l'apport des nouvelles découvertes paléontologiques. L'ordre d'apparition depuis le début du primaire jusqu'à notre temps, dont nous allons donner l'idée, semble correspondre à un développement général des formes inférieures vers les formes élevées. Ce sont d'abord des Invertébrés, puis les Vertébrés avec en premier lieu les Poissons, pour aller jusqu'aux Mammifères en passant par les Amphibiens et les Reptiles.

Dans les terrains antérieurs au Cambrien (première époque du primaire) il y a fort peu de fossiles on trouve surtout des algues. C'est du Cambrien dont la durée est évaluée à 100 millions d'années que proviennent les premiers fossiles nettement déterminables et suffisamment abondants. Ce sont : uniquement des Invertébrés tels que : Trilobites (crustacés), Eponges, vers, Mollusques, Brachiopodes, Méduses, etc. Pas encore d'animaux terrestres. Pendant les cinq autres divisions de l'ère primaire qui, ensemble, couvrent quelques 300 millions d'années, apparaissent des Insectes ainsi que des Vertébrés, notamment des poissons cuirassés (armés d'une cuirasse osseuse protégeant la partie antérieure du corps et la tête), puis des poissons à squelette cartilagineux comme à squelette ossifié, poissons dont certains ressemblent au Coelacanthe découvert récemment dans les mers de l'hémisphère sud, et qui a tant fait parler de lui ; enfin, des Amphibiens de faible taille, de grands Batraciens et des Reptiles. Vient alors l'ère secondaire, d'une durée estimée à 140 millions d'années. Outre les invertébrés (Echinodermes, Brachiopodes, Mollusques, Crustacés et Insectes) y sont localisés de nombreux Vertébrés, et surtout des reptiles gigantesques ; les uns nageurs comme l'Ichtyosaure ; les autres terrestres appelés Dinosaures, terme qui étymologiquement signifie : lézard terrible. On les regarde comme ayant possédé des caractères intermédiaires entre les Reptiles, les Oiseaux et les Mammifères. Les proportions de certains d'entre eux furent colossales. On parle de plusieurs milliers d'espèces de Dinosaures. Nous entrons là dans ce monde fantastique des animaux géants qui rappellent les dragons et les monstres de la mythologie, des contes fabuleux

et des légendes. La reconstitution de ces extraordinaires reptiles nous présente notamment le Tyrannosaure, au corps massif, campé sur ses puissantes pattes postérieures, portant repliées les pattes antérieures démesurément petites, dressant sa grosse tête arrondie à plus de six mètres de hauteur, tenant entrouverte une gueule profonde puissamment équipée de dents acérées, en carnassier qu'il devait être. On le voit traînant une queue charnue et longue qui faisait contrepoids au corps. Citons aussi un herbivore, assez semblable au précédent, bien qu'ayant une tête allongée, le Trachodon. Le Tricératops avait une allure assez différente, un peu celle d'un Rhinocéros, marchant sur ses quatre pattes massives mais proportionnées, et il portait trois solides cornes pointées vers l'avant, derrière lesquelles s'élargissait en forme concave un bouclier osseux protégeant la tête. Il avait 8 mètres de long. Parlons aussi du Brontosaurus, marchant également sur quatre pattes proportionnées, étrangement allongé jusqu'à 30 ou même 40 mètres, tant par un cou long et étroit, que par une queue épaisse. Le Diplodocus lui ressemblait beaucoup. Le Stégosaure, long de 7 mètres était un Dinosaurien armé, portant sur le dos, tout le long de l'échine, une double rangée de plaques osseuses atteignant de fortes dimensions au centre, et se continuant, sur la queue par des piquants de la grosseur de cornes.

Au secondaire prennent également place, d'une part des Reptiles ailés dont ne témoignent que fort peu de vestiges, d'autre part des oiseaux. Les tailles des Reptiles ailés se seraient échelonnées depuis celle d'une chauve-souris jusqu'à l'envergure de plusieurs mètres. L'on mentionne le Ptéranodon dont l'envergure pouvait atteindre 7 à 8 mètres. Il aurait été le plus grand animal volant. Les premiers oiseaux ressemblaient, enseigne-t-on, à l'Archéoptéryx, connus d'après deux fossiles attribués à la fin de la période jurassique (-140 millions d'années environ). Cet oiseau est tenu pour type intermédiaire entre les Reptiles et les Oiseaux. Il avait des dents et une longue queue. Enfin, les terrains secondaires ont encore livré quelques vestiges (mâchoires et dents) pouvant avoir appartenu à de petits mammifères.

Entrons dans l'ère tertiaire qui commence à environ 60

millions d'années et compte tenu de ce nombre, aurait duré environ 59 millions d'années, puisque l'ère quaternaire n'occupe que le dernier million d'années. Les énormes reptiles du secondaire ont disparu et les mammifères les remplacent : Marsupiaux possédant une poche ventrale où croîtront les petits après leur naissance (le Kangourou en est Se type) : mammifères à sabots (ongulés) et carnivores. C'est parmi ces mammifères que l'on croit devoir situer les types constituant le phylum aboutissant au cheval. C'est l'une des plus insistantes démonstrations des transformistes. Selon cette démonstration, l'Eohippus, de la période Eocène, début du tertiaire, de la taille d'un lièvre, aurait donné, à la suite de mutations conservées par sélection naturelle, le Mesohippus, ayant la taille d'un mouton et vivant à l'Oligocène, seconde période du Tertiaire, puis le Merychippus, au Miocène, troisième période du Tertiaire, de la taille d'un Poney, ensuite le Pliohippus, à la fin du Miocène, atteignant presque la taille du cheval, et enfin l'Equus au Pliocène, quatrième période du tertiaire, semblable au cheval actuel. Que ce serait-il passé au cours de cette évolution nécessitant plusieurs dizaines de millions d'années ? La taille n'aurait cessé de s'accroître, les membres de s'allonger avec le redressement de la patte et le développement du doigt médian qui, en définitive se couvrirait d'un sabot pour une marche onguligrade. Les dents deviennent plus grandes et s'adaptent au régime herbivore. C'est la série que l'on présente partout, car on la considère comme particulièrement démonstrative du phénomène allégué de l'évolution. Il faut bien noter que ce serait avec difficulté qu'on en trouverait de pareilles. Que faut-il penser de cet exemple ? Tout d'abord, il n'est nullement prouvé qu'une série anatomique progressive bien faite nous permette de conclure à la descendance réelle des types proposés, et c'est là une remarque faite par le Professeur Louis Vialleton. Le Docteur Maurice Vernet observe que beaucoup de séries, considérées jusqu'ici comme reliées généalogiquement, en vertu d'homologies de formes, apparurent ensuite, de par des constatations nouvelles comme nettement distinctes et même divergentes, quand le rapport chronologique que l'on établissait entre elles ne se trouvait pas lui-même inversé.

Rien ne résulte de preuves, et les différents types de cette série, échelonnés sur une vaste période, peuvent tout aussi bien n'être que des espèces voisines, mais différentes comme l'âne ou le zèbre. Enfin, l'évolution supposée du premier de ces types au dernier ne va pas de soi, et les explications données ne proviennent que de la connaissance de l'aboutissement choisi. On ne peut en rien justifier l'absolu besoin des modifications mises en relief par la théorie de l'ascendance du cheval. Il existait des mammifères à sabots bien avant que, au gré de cette théorie, le Merychippus du Miocène en soit doté ; les mammifères à sabots paridigitidés sont de l'Eocène.

Mais déjà au cours de l'ère tertiaire ne reconnaît-on pas la présence d'espèces tout à fait semblables à celles d'aujourd'hui ? par exemple, un grand nombre d'oiseaux, des poissons, les Invertébrés marins, des singes (apparus dès le début du tertiaire). S'ouvre alors l'ère quaternaire, si brève, peut-on dire, par rapport aux précédentes. Un million d'années à côté de 600 millions, c'est bien peu ; pourtant à l'échelle de la vie de l'homme c'est beaucoup. On y situe les grands mammifères comme le Mammouth à toison laineuse, haut de 4 mètres, portant de longues défenses recourbées vers le haut, qui habitait l'Europe, l'Asie et l'Amérique du nord. C'est aussi le temps du Rhinocéros laineux, adapté comme le Mammouth aux froids des régions proches des glaciers ; les deux espèces ont disparu au cours de l'ère quaternaire. Certaines espèces se sont raréfiées ou sont en voie de disparition comme les Bisons. D'une manière générale, la faune quaternaire ne diffère pas de la faune actuelle. Le grand événement attaché à cette ère est la venue de l'homme sur la terre ; il convient qu'un chapitre lui soit consacré. Auparavant, intéressons-nous à la construction évolutionniste de l'enchaînement des espèces au cours du temps.

UN ARBRE IMAGINAIRE

Après la séparation, aux premiers stades de la vie primitive, du règne végétal et du règne animal, celui-ci aurait suivi un développement que les fossiles semblent permettre de lui supposer. Ce qu'on représente couramment dans tout

ouvrage de classe sur les sciences naturelles ou la géologie, sur tout livre illustré de vulgarisation, sur tout précis de paléontologie ou d'évolution biologique, c'est l'arbre généalogique des espèces animales ; celui des espèces végétales l'est très rarement, reste schématique à l'extrême, et ne signifie pratiquement rien. Tous les efforts portent sur l'arbre du règne animal. Bien que le nombre n'en puisse pas être exactement déterminé, les espèces vivantes dans ce règne actuellement connues atteignent un million et pourraient même le dépasser. Dans ce nombre, les Insectes comptent pour 800.000 très approximativement. Les Vertébrés ont une part plus modeste de l'ensemble : 45.000. Comment expliquer une telle imprécision, alors qu'il s'agit d'espèces connues ? Le professeur Louis Vialleton nous l'explique (op. cit.) d'abord par un souci du détail extrême chez les classificateurs, lesquels élèvent au rang de caractères distinctifs d'espèces des particularités qui ne signalent que de petites variations de l'espèce, par le désir des naturalistes d'attacher leur nom à des espèces nouvelles, par encore bien des incertitudes dans la différenciation des espèces fossiles sur des débris incomplets, et hors de tous les éléments que l'on possède pour les espèces vivantes. Toutes ces espèces animales ont place dans la classification, souvent appelée la systématique. Le règne se divise en embranchements, puis en classes, en ordres, en familles, en genres et enfin en espèces. Or la systématique n'a pas été établie pour les besoins de la doctrine transformiste, mais par la plus évidente des nécessités. Parmi tant de diversité, il s'agissait de ranger, de classer par le moyen de rapprochements, et de ressemblances des formes ou des caractères anatomiques. Toutefois, la systématique n'avait aucunement l'intention de traduire des relations de parenté entre les espèces, ou entre les catégories qu'elle constitue tout simplement dans un but d'ordre et d'étude. Mais les transformistes l'ont fait, prétendant qu'à la base de chacune des catégories, il y a une souche commune à tous les êtres qui prennent place dans cette catégorie. La systématique cesse alors d'être conventionnelle pour revêtir l'expression des réalités de l'engendrement successif des espèces les unes par les autres au cours du

temps. A l'origine, des différenciations se seraient manifestées parmi les premiers êtres multicellulaires, de peu d'importance d'abord, puis, les espèces ainsi apparues auraient continué à se différencier les unes des autres ; elles auraient ainsi formé des genres ; ces derniers en s'éloignant les uns des autres toujours davantage de générations en générations, auraient amené l'existence d'une pluralité de genres formant entre eux une famille. Au fil du temps, de ce temps si profond, des ordres et après ceux-ci des embranchements se seraient formés, cela par le fait d'incessantes transformations. Cette poussée évolutive de la vie ainsi enseignée n'aurait donc fait apparaître que peu à peu, et de plus en plus récemment, les caractères distinctifs séparant les catégories de base de la systématique. Cette vue, entièrement injustifiée, a pourtant servi à la conception de l'arbre généalogique des espèces animales.

Les grosses racines de cet arbre massif peuvent représenter, pour rester dans le concept évolutionniste, le monde des bactéries, puis, la base du tronc, les protozoaires ; ou les ancêtres des protozoaires ; puisque ceux-ci forment l'une des branches très basses de l'arbre. Un peu plus haut, partent des branches sans ramifications, celles qui représentent les Coelentérés (tels les méduses, les madrépores), les Spongiaires (éponges). Le tronc figure les souches communes aux Invertébrés, animaux le plus anciennement apparus, mais bien vite il se sépare en deux fortes branches montantes, l'une restant celle des Invertébrés, l'autre, étant celle des Cordés et, au-dessus, des Vertébrés. Du côté des Invertébrés, poussent les branches des vers plats, des vers ronds et des vers annelés, puis celles des Mollusques et des Arthropodes donnant eux-mêmes naissance aux Crustacés, aux Insectes aux Arachnides, et aux Myriapodes. La branche maîtresse des Vertébrés porte des rameaux représentant les classes des Poissons, des Amphibiens (ou Batraciens), des Oiseaux, des Reptiles et des Mammifères. Bien entendu, ces rameaux se divisent aussi, et notamment les Mammifères en plusieurs « ordres », dont celui des Primates qui comprend le sous-ordre des Hominiens. On constate ainsi une interférence entre la systématique,

classement méthodique, et la généalogie ramifiée des espèces qui se propose, selon les seules vues transformistes, de rendre compte des liens de filiation des espèces animales depuis les souches qui leur seraient communes. Prenons garde avant tout à cette confusion entre la classification et les arrangements généalogiques qui, en général, se superposent. La classification aurait donc emprunté tout naturellement les cheminements de l'évolution et retrouvé les catégories nées de celle-ci. Le plaidoyer transformiste compare quelquefois la classification des espèces à la classification périodique des éléments en chimie, portant le nom du chimiste russe Mendeleïev. Cette dernière classification fut obtenue en rangeant par colonnes les atomes dans l'ordre de leurs analogies et de leurs propriétés fonctionnelles. Il se trouva que le tableau constitué par une certaine juxtaposition des colonnes fournissait, sur ses rangées horizontales appelées « périodes », l'ordre des éléments selon la progression tant des masses atomiques, que des numéros atomiques (ces numéros correspondant aux nombres d'électrons des atomes). Verticalement, les éléments d'une même colonne possèdent le même nombre d'électrons en couche externe, ce qui justifie les analogies qu'ils présentent entre eux. Par exemple, la 4^e rangée horizontale du tableau contient 18 éléments allant du potassium au krypton, en passant par le calcium, le manganèse et l'arsenic. Les masses atomiques de cette rangée progressent depuis 39,1 (celle du potassium) jusqu'à 83,8 (celle du Krypton), et les numéros atomiques progressent de 19 (potassium) à : $19 + 18 - 1 = 36$ (Krypton). En dressant ce tableau, il fallut laisser inoccupées certaines cases, faute de quoi les correspondances d'analogies et de progression auraient été mises en défaut. Ces cases vides devaient pouvoir être occupées ; il fut aisé de le penser, et c'est ainsi que l'on découvrit des éléments nouveaux. La classification de Mendeleïev, construite selon certains critères dans un but d'ordre, se révéla fructueuse. Se fondant sur cet exemple, les transformistes pensèrent pouvoir tirer de la systématique des indications quant à l'existence de types transitoires qu'appelaient les branches et rameaux phylétiques encore séparés. Ils auraient ainsi, dit-on, été mis sur la voie de

nouvelles découvertes ; mais les succès qu'ils annoncent exigent toujours des interprétations particulières.

Très attrayante pour l'esprit est l'image de l'arbre généalogique qui, dans le champ des apparences, contribue à créer l'idée générale d'une pousse de la vie au cours des âges géologiques. Mais les allégations transformistes ne gagnent absolument rien sur le terrain scientifique par le moyen de cette représentation panoramique de l'idée. Présenter une idée de façon saisissante est une chose ; l'asseoir sur des faits en est une autre. La question restant posée sera celle de savoir si d'une part, les rameaux phylétiques peuvent être réellement constitués par des séries de types susceptibles de s'être engendrés les uns les autres, d'autre part de montrer par quoi sont occupées les jonctions des rameaux et des branches, et de désigner les animaux qui forment les séries de passage. Or la Paléontologie ne dispose pas de ces séries de passage. Les liens intermédiaires entre les groupes n'existent pas, par exemple entre les Amphibiens et les Reptiles, entre les Mammifères et les autres Vertébrés. Les fossiles qui pourraient être considérés comme établissant ces liens sont peu nombreux, et ils n'emportent pas la conviction. De plus, pour établir des preuves, ce ne sont pas quelques rares espèces qui le pourront, mais des séries de types de passage, attestant d'une continuité suffisamment démonstrative. La Paléontologie dispose de nombreux fossiles d'oiseaux et de reptiles, et, entre ces groupes, elle n'a d'autre témoin que l'Archéoptéryx, auquel une célébrité a été assurée en raison même de la pauvreté des moyens de preuve. Nous avons rappelé que cet oiseau avait des dents et une queue un peu longue. Deux spécimens en ont été découverts en Bavière dans des dépôts calcaires du Jurassique (ère secondaire). L'aspect était celui de l'oiseau, sa taille, celle d'un Corbeau. Il était garni de plumes et possédait des ailes bien développées se terminant par trois doigts portant des griffes. Sa queue comprenait une vingtaine de vertèbres. C'est, affirme-t-on péremptoirement, une forme de passage dans l'évolution entre les Reptiles et les Oiseaux. L'animal portait en effet un mélange de caractères rappelant ceux des Reptiles et ceux de la classe des Oiseaux. Sur la réalité de ce mélange,

on peut certes, sans autre examen, conclure que l'Archéoptéryx réalise la forme de passage entre deux classes, En réalité, a-t-il été inclus dans une série évolutive au long de laquelle certains Reptiles se seraient transformés en Oiseaux ? Il faut d'abord penser aux grandes différences entre point de départ et point d'arrivée. Les membres antérieurs auraient eu à se transformer en ailes, le corps à se couvrir de plumes, la tête à abandonner son volume, les membres postérieurs à s'allonger et s'amincir, etc.. De telles transformations n'auraient pu, si elles s'étaient effectuées, que nécessiter une grande profondeur de temps, en raisonnant avec les données du transformisme : mutations successives entraînées dans l'hérédité, adaptation, etc.. En ce cas, la longue route parcourue pour aller du reptile à l'oiseau ne serait-elle pas parsemée de témoins nombreux ? Les types intermédiaires n'auraient pas pu rester exceptionnels, mais, au contraire, pour que l'évolution se poursuive dans le même sens, des générations nombreuses auraient été nécessaires à tous les degrés de l'échelonnement. L'Archéoptéryx paraît au secondaire, époque d'abondance des fossiles, et non seulement il est lui-même très isolé, mais il n'est accompagné, avant ou après le point de l'évolution qu'il est censé situer, d'aucun autre vestige ou fossile. Est-ce ainsi que la science peut être fondée ? Darwin admettait que les états intermédiaires entre deux groupes devaient être nombreux. Par contre Teilhard de Chardin formule un tout autre avis. Devant l'absence de preuves paléontologiques, cet auteur annonce « la loi de la suppression des origines », pour lui, les formes qui se trouvent à l'origine d'un groupe zoologique sont obligatoirement des formes peu nombreuses et très plastiques, donc très fragiles. C'est, affirme-t-il, de l'observation non du passé, mais du présent que ressort finalement l'étude du mécanisme des origines. Autrement dit, il convient de ne pas exiger des témoignages directs des faits allégués, mais de les accepter par pure projection de la conception d'évolution sur le passé. Cela n'est pas la science ; et ce n'est pas sur de telles argumentations que des convictions peuvent se fonder. En tous cas, comment la foi d'un solide disciple de Jésus-Christ pourrait-elle être ébranlée

dans de telles conditions ? Nous n'en avons pas encore fini avec l'Archéoptéryx ; le cas ne manquant pas d'intérêt ; poursuivons l'examen des conclusions qu'on lui fait supporter. De judicieuses remarques ont été faites au sujet de cet oiseau par le professeur Louis Vialleton (op. cit.), nous les résumons. La première remarque nous divertit un peu ; elle a du bon sens avec de la simplicité, mais elle a aussi du poids : les tortues, qui sont des reptiles, n'ont pas de dents et possèdent par contre un bec comme les oiseaux. Il y a là une sorte d'inversion de caractères. Puis, ce savant anatomiste observe encore que certains ptérodactyles (Reptiles volants de l'ère secondaire) ont une queue très courte, si bien que les dents et la queue sont deux caractères qui ne prouvent pas le moins du monde la nature reptilienne de l'Archéoptéryx. Ajoutons, avant de poursuivre l'argumentation de Louis Vialleton, que les Reptiles volants avaient fort probablement l'aspect des Chauves-souris que nous connaissons, leurs ailes étant formées par une membrane fixée sur les flancs du corps et supportée par le bras et le cinquième doigt de la main, plus long que les quatre autres. Et puisque nous parlons de la Chauve-souris, rappelons qu'elle aussi se présente comme une particularité, et forme un ordre de la classification, l'ordre des Chéiroptères qui appartient à la classe des Mammifères, et non à celle des Oiseaux. Il y en a plusieurs variétés dont notamment le Vampire (Régions tropicales). La main à trois doigts, dit encore Louis Vialleton, n'a rien de reptilien que ses métacarpiens non soudés à leur extrémité distale, mais ceux-ci ne sont pas non plus soudés et confondus chez l'autruche ; d'autre part la main ne peut se fléchir ventralement comme le fait toute main, mais seulement dans le sens cubital, comme les vraies ailes. Les plumes de l'Archéoptéryx sont bien conformées, sa bipédie est celle d'un oiseau, sa tête a la forme de celle de l'oiseau et diffère nettement de celle d'un reptile par ses proportions relatives de la face et de la boîte crânienne ; ses plumes indiquent un animal à sang chaud (et non à sang froid comme les reptiles). Elargissant la question dans les conclusions de son ouvrage, Louis Vialleton montre que les membres forment, avec les ceintures, des appareils locomoteurs ayant, dans chaque type, une fonction bien

déterminée, qui ne peut pas passer insensiblement à une autre parce qu'il n'y a pas d'intermédiaire possible entre les deux mécanismes. L'auteur note la différence, dans n'importe quelle classe des Vertébrés quadrupèdes, entre un « type volant » chez lequel l'articulation de l'épaule doit remonter dorsalement au-dessus du centre de gravité pour assurer pendant le vol la stabilité de l'animal et éviter des retournements, et l'animal terrestre chez qui l'articulation de l'épaule est placée ventralement, au-dessous du centre de gravité. D'autres exemples montrent clairement, écrit l'auteur : « que classes et ordres n'ont jamais pu prendre naissance par changements graduels, à partir de formes véritablement généralisées, dont la Paléontologie n'a du reste jamais démontré l'existence ».

Dans un ouvrage intitulé : « Les théories de l'Evolution » précédemment cité, Paul Ostoya admet que l'absence de vraies formes de passage, objection déjà opposée à Darwin, doit être consignée comme un fait caractéristique de la paléontologie. Et il explique, tout comme Teilhard de Chardin, que les souches des groupes n'ont pas laissé de traces ; les animaux qui les constituaient étant fragiles, petits peu nombreux, et ayant eux-mêmes été transformés. Oui mais, leurs cadavres ? S'ils ont existé, si leur longévité fut brève, ils ont formé des générations nombreuses étendues à de longues périodes. Teilhard de Chardin parle d'une évolution « en éventail » dont un seul rayon de l'éventail aurait été capable de s'élever au-dessus des autres et de poursuivre sa marche évolutive. Et cela sans traces ? Nous ne pouvons accepter un enseignement aussi léger et qui tient plus du postulat que de la preuve. C'est la foi transformiste qu'on nous demande d'avoir ; mais cette foi repose sur l'idée obstinée d'hommes ayant résolu d'éteindre la pensée que les choses et les êtres ont un Auteur. Cet Auteur, Buffon (1707-1788), qui pensa déjà l'évolution, l'avait remplacé lorsqu'il disait : « le grand ouvrier de la nature est le temps ». A la foi en Dieu, une certaine culture substitue une foi sans consistance appuyée sur le vouloir de l'homme en révolte contre Dieu.

Pour construire l'arbre généalogique, tant d'obstacles surgissent qu'on évite de les considérer, et pour réussir

malgré tout, on les contourne. Il importerait, en effet, d'assembler les rameaux phylétiques épars à leur base (ces rameaux étant eux-mêmes fort discutables). A quoi les relier ? La branche porteuse peut être imaginée avec le secours de la systématique, mais comment la justifier dans le champ des réalités ? Le biologiste Lucien Cuénot (1866-1951) reconnaissait que dans les arbres généalogiques, les familles représentées par des groupes réels aboutissaient vers le bas à des pétioles hypothétiques, s'insérant à différents niveaux sur une tige commune non moins hypothétique. Citons aussi et à nouveau Louis Vialleton (op. cit.) : « Elliot Smith figure celui (l'arbre généalogique) des Primates comme un tronc épais et continu qui monte droit des Insectivores à l'homme. Ce tronc est hypothétique, car jusqu'à l'apparition de l'homme, il ne renferme pas d'êtres connus. Sans doute l'auteur met à sa base les Tarsoïdea mais évidemment comme type général, car il fait des vrais tarsiers un rameau latéral et on peut en dire autant de toutes les formes réelles représentées dans cet arbre. Toutes sont des branches latérales, rattachées au tronc sans doute, mais qui ne se prolongent pas dans son épaisseur. Le plus que l'auteur fasse pour nous faire connaître la composition de ce tronc, c'est de mettre aux points principaux d'émergence des branches un cercle pointillé embrassant à la fois celles-ci et le tronc lui-même. Cela indique qu'il imagine à ces niveaux des formes plus généralisées que celles dont les restes, bien infimes, ont permis de faire les rameaux latéraux, mais cela ne donne aucune précision sur ces formes généralisées. On ne les décrit pas, on ne trouve aucun reste qui puisse s'y rapporter, et si l'on réfléchit que le même phénomène se reproduit pour tous les arbres généalogiques connus, et à tous leurs nœuds de ramification, aussi bien à l'origine des classes qu'à celle des ordres ou des familles, on se demande s'il ne se cache pas sous tout cela quelque illusion, s'il n'y a pas de moulins à vent dans le voisinage ».

Illusion, hypothèse, préconception, obstination, voilà tout ce qui se cache dans la ramure de l'arbre généalogique. Avec quelques rameaux phylétiques obtenus par le rapprochement de formes voisines dont il constitue une orthogénèse

hypothétiquement, tout constructeur d'arbre généalogique s'efforce de ramener ces rameaux à une branche maîtresse, mais il ne dispose pas des espèces de transition vivantes ou fossilisées. L'arbre appartient donc au domaine des représentations saisissantes et attrayantes, schématisant de façon captivante et reposante pour l'esprit une idée généralisatrice qui plaît à notre époque, mais qui demeure étrangère aux réalités. Purement imaginaire est l'arbre généalogique que les ouvrages les plus variés placent si souvent sous nos yeux et surtout ceux de la jeunesse. Par de tels moyens on finit par imposer une idée. Les fables qui flattent la mentalité d'une époque ont toujours grand succès. « Il viendra un temps où les hommes détourneront l'oreille de la vérité et se tourneront vers les fables » dit l'apôtre Paul (2 Ti. 4).

L'APPARITION DES ESPÈCES AU COURS DU TEMPS

L'évolution est présentée comme une science indiscutable, et se trouve donc, en tant que telle, soumise à des lois. Celles-ci ne sont pas données comme rigoureuses ; elles approchent seulement la nature des faits qu'elles définissent. Sujettes à des exceptions, elles font cependant l'objet d'énoncés selon des constatations qui auraient été considérées refléter la généralité des phénomènes définis. Actuellement, nous ne voudrions nous arrêter qu'à celle de ces lois correspondant au terme habituellement utilisé : l'orthogenèse. On appelle ainsi une suite de variations s'étant produites toutes dans le même sens au cours de l'évolution. Par exemple, la série dont nous avons parlé qui va de l'Eohippus de la période Eocène au Mesohippus, puis au Meryhippus, puis au Pliohippus et enfin à l'Equus (le cheval) est un cas d'orthogenèse, pourvu, bien entendu, que l'on admette que ces cinq types très largement séparés dans le temps forment une lignée ; c'est précisément ce que rien ne démontre. Des variations auraient provoqué la croissance, l'allongement des membres, une réduction des doigts de 5 à 1, combinée avec le redressement de la patte sur le doigt central, qui grandit, tandis que les autres s'atrophient, reste

seul et se coiffe d'un sabot. Voilà une orthogénèse. La transformation suit régulièrement son cours à travers la vaste période dont elle a besoin, rien ne la dérouté ; l'évolution suit une ligne droite dont la direction ne varie pas. Le cas du cheval figure dans tous les ouvrages traitant de l'évolution ou effleurant le sujet ; comme quelqu'un a osé dire : « le cheval de parade du transformisme » est là. D'après cette « loi » une variation s'ajoute à la précédente, sans retour en arrière, comme vers un but à atteindre. Les variations successives paraissent canalisées, ne pouvant pas changer de direction. Elles portent sur plusieurs caractères ou affectent plusieurs parties du corps ou organes. Ces derniers auront sans doute à se développer en fonction de l'augmentation de la taille, leur croissance sera « différentielle », on lui donne le nom d'allométrie. Certains auteurs, comme M. Georges Olivier, professeur d'Anthropologie à la Sorbonne et à la Faculté de Médecine de Paris se montrent moins catégoriques quant aux constatations dont on fait des cas d'orthogénèse ; en effet, cet éminent professeur déclare : « Il est probable qu'on commet des erreurs en mettant en série des êtres qu'on suppose situés sur la même lignée, du fait que certains caractères progressent suivant l'orientation générale. En effet, il peut y avoir aussi des évolutions parallèles, ou convergentes. On peut ainsi être conduit à réunir dans une orthogénèse globale des faits différents, des êtres peu apparentés ; mais on va voir que ce n'est pas une erreur grave si l'on a une conception globale du transformisme » (L'évolution et l'homme - Payot 1964). Et, dit encore cet auteur : « l'évolution des êtres n'est pas linéaire, elle est buissonnante, c'est-à-dire qu'elle présente de nombreux rameaux latéraux, avec des espèces plus ou moins spécialisées ». Rappelons-nous que Teilhard de Chardin voit l'évolution se faire en éventail, alors qu'un seul rayon poursuivra la marche. L'orthogénèse donne lieu à une foule d'idées, de remarques, de réserves, de contradictions ; elle n'en est pas moins considérée, en général, comme l'une des lois de base de l'évolution biologique. Mais il devient nécessaire de parler de vitesse de l'évolution, et par conséquent de temps. La vie, admet-on, détient une certaine stabilité ; c'est la moindre des concessions que le

transformisme soit obligé de faire ; donc la progression de l'évolution ne saurait être présentée comme rapide ; elle doit consommer le temps en ses profondeurs les plus étendues. Il faut parler en millions d'années pour chiffrer, sans aucune approximation, avec les fossiles disponibles, le temps de présence des espèces disparues ; mais ce qui serait utile, c'est de connaître le temps séparant le premier type d'une espèce et le dernier. Or, constate-t-on, d'importantes espèces ont pu subsister sans laisser de traces pendant plusieurs dizaines de millions d'années, au moment même où les documents paléontologiques étaient abondants. C'est dire combien illusoire serait tout essai de mesure de temps qu'il conviendrait d'attribuer à des séries orthogéniques.

De grandes incertitudes planent quant à la durée des périodes au cours desquelles se seraient préparées les grandes apparitions dont les fossiles témoignent. Tantôt, explique-t-on, l'évolution a accéléré la vitesse, tantôt elle paraît l'avoir ralentie, et, de cette manière, pourraient trouver justification les discontinuités dans l'apparition des espèces. Ce problème retient nécessairement notre attention. Il ne peut, en effet, y avoir réelle conciliation entre la thèse de l'évolution et le fait des apparitions massives d'espèces bien organisées. Le transformisme, qui n'a aucune raison d'être lorsque la stabilité des espèces apparaît des documents paléontologiques dans des périodes déjà fort longues, a besoin du temps, de toute la profondeur du temps. Il ne peut « être pensé que dans le temps » a-t-il été dit.

Un rapide regard sur le classement chronologique des fossiles suscite immédiatement la réflexion sur les apparitions d'espèces. Les formes de passage, nous l'avons relevé, font défaut, et l'on ne découvre donc pas les témoignages paléontologiques de transformations progressives entre les formes fossiles connues. Les transitions demeurent sujet d'hypothèse. On peut alléguer une hiérarchie des types à travers le temps ; dire que la progression générale va du plus simple au plus complexe, mais ce n'est là qu'un échelonnement d'apparition, et non pas une preuve de filiation entre espèces, genres, familles, ordres et classes. Que constater au moyen des fossiles ? Tout d'abord que, avant

même le début de l'ère primaire, les Crustacés et les Mollusques semblent bien posséder la même organisation que ceux de notre époque. Au cambrien, début de l'ère primaire les fossiles manifestent des états d'organisation semblables à ceux des Invertébrés d'aujourd'hui. Presque tous les groupes auxquels ces fossiles appartiennent existent toujours. Au secondaire, sans que les fossiles attestent de liens de parenté entre les Invertébrés et les premiers Vertébrés (les Poissons) ou entre les Poissons et les premiers Amphibiens connus, voici qu'apparaissent les Reptiles qui vont se développer. Au tertiaire, voici les mammifères qui, eux aussi, se développent. D'animaux à sang froid, on passe à des animaux homéothermes. D'une manière générale, les groupes font leur apparition brusquement, portant les caractères qui les différencient. On a pu parler de « crise évolutive », ou « d'explosion de formes » ou encore de « bouffées de formes » ; également de « feu d'artifice » composé de pièces éclatant à des moments successifs. Les gerbes de chaque explosion ne prolongent pas les précédentes, car elles proviennent de pièces distinctes. Louis Vialleton précise : « les formes vivantes, c'est-à-dire les familles naturelles, éventuellement les sous-ordres, sont des réalisations formelles des divers types d'organisation, capables de vivre et d'agir d'une certaine façon dès leur première apparition. Elles ont pris naissance d'une manière indépendante ou par une mutation d'une telle envergure et d'une appropriation si parfaite à son nouvel emploi qu'elle répond à une véritable création ». Ainsi, la confrontation des faits dont la connaissance a été apportée par les terrains fossilifères avec la théorie transformiste tranche pleinement en la défaveur de cette théorie. Point de traces d'espèces qui auraient été les ébauches de celles qui ont proliféré, mais au contraire apparition par vagues d'espèces pleinement constituées chacune selon le groupe qui la contient. Louis Vialleton écrit encore : « les formes intermédiaires entre les différents Vertébrés font défaut et chaque type de ces derniers est apparu brusquement avec des espèces nombreuses et variées ». Le P. Bergounioux de l'Institut catholique de Toulouse, dans un ouvrage récent « Origine et Destin de la

vie » écrit (bien que partisan de l'évolution transformiste) : « Il n'y a aucune possibilité d'établir dans la nature actuelle une parenté quelconque entre les Echinodermes et les Vertébrés. Il en serait de même pour les vers, les insectes, les éponges », et aussi : « Il n'existe aucun intermédiaire fossile entre les formes terrestres et les formes aériennes. On a alors imaginé plusieurs théories du Pro-avis qui n'ont d'autre intérêt que de montrer une fois de plus la futilité de l'imagination des paléontologistes ».

Est-ce devant cet enseignement imaginaire et partisan que la foi du croyant vacille ? Nous ne pouvons le penser.

CHACUN SELON SON ESPÈCE

RÉALITE VISIBLE ET RÉALITE INVISIBLE

Le premier chapitre du livre de la Genèse, révélant les données majeures de la création, emploie dix fois l'expression « selon son espèce » ; expression que les différentes versions traduisent par les mêmes mots. Il y a là quelque chose de sûr, de net, et la répétition est une insistance à laquelle il nous faut prendre garde. L'annonce de chacune des grandes phases de la création s'accompagne de la mention « selon son espèce » ; qu'il s'agisse de la flore (verdure, herbe, arbres), des animaux aquatiques, des oiseaux, des reptiles et de tous les animaux terrestres. Cette mention figure même doublement en ce qui concerne les végétaux et les animaux terrestres ; d'abord dans l'énoncé de la volonté de Dieu (« Dieu dit que la terre produise... ») ; ensuite dans la proclamation de l'accomplissement. Dieu avait donc inscrit dans le plan créateur une apparition de la vie végétale et animale non pas continue et évolutive en ses formes et en ses structures, mais répartie en niveaux distincts, appelés à le rester. Pour cela intervient la prédétermination, dont il sera encore question. Le texte biblique utilise l'expression « selon son espèce » non seulement concernant la création d'entités vivantes possédant chacune son organisation, car c'est par des organismes accomplis que commence la création, mais aussi à l'égard de leur semence. La version hébraïque de M. Zadoc Kahn traduit comme suit, d'abord le verset 11 : « Que la terre produise des végétaux, savoir : des herbes renfermant une semence ; des arbres fruitiers portant, selon leur espèce, un fruit qui perpétue sa semence sur la terre » ; puis le verset 21 : « Dieu créa les cétacés, et tous les êtres animés qui se meuvent dans les eaux ; où ils pullulèrent selon leurs espèces, puis tout ce qui vole au moyen d'ailes selon son espèce ; et Dieu considéra que c'était bien ». L'accent est donc mis sur le fait que la semence a pour mission de reproduire l'organisme qui l'a engendrée, en assurant le maintien de la spécificité de l'espèce. C'est pourquoi, comme le texte le précise, la

pullulation des animaux s'effectue dans la conservation des espèces. Avec la procréation concédée par Dieu, intervient une discipline de la vie en développement ayant pour objet de maintenir intacts les types du plan créateur. Reprenons ici le court résumé d'Henri Devaux qui fut professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux, et membre de l'Institut, tiré de la brochure « les trois premiers chapitres de la Bible » (1952) :

- 1- Les êtres vivants, plantes et animaux, ont tous une origine à la fois surnaturelle (la Parole de Dieu) et naturelle (la matière et les puissances propres à la matière). La parole divine, d'après la Bible, n'a pas créé des forces nouvelles pour les êtres vivants, elle n'a fait qu'ordonner et coordonner les forces et les substances matérielles.
- 2- Cette coordination originelle, établie au début par la Parole, a été continuée ensuite par la production de germes qui rendent tout être vivant capable de donner d'autres êtres semblables à lui, et cela d'une manière indéfinie. La procréation est un renouvellement continu de créations, s'effectuant partout sur la terre et maintenant la vie perpétuelle, malgré les morts continues.
- 3- Tout être vivant appartient à une espèce, c'est-à-dire qu'il possède un type distinct de tous les autres, absolument séparé, et se reproduisant tel quel depuis le commencement du monde.

Conclusions : Un être vivant est donc une réalité visible, révélant un mystère invisible ; à la fois dans son origine première et dans son origine actuelle, dans sa constitution et dans sa puissance de multiplication spécifique.

Dieu, en créant des êtres vivants, a placé en permanence devant nous des révélations innombrables que nous pouvons voir et toucher, et qui nous montrent la puissance merveilleuse de sa Parole. Cette parole est vraiment vivante et vivifiante, c'est par elle que toutes choses ont été faites et ordonnées (Jean 1/3). Mais, pour nous, Dieu a mis le comble à son amour en nous léguant par écrit cette Parole elle-même, afin que nous puissions comprendre sa propre pensée, sa sagesse et sa puissance, et nous joindre

au cantique d'adoration de toutes ses créatures : TOUT DANS SON PALAIS CRIE GLOIRE (Ps. 29/9).

La volonté du Créateur de maintenir distinctes les espèces vivantes revêt une telle importance qu'elle apparaît à nouveau dans les insistantes dispositions de la loi mosaïque que voici :

« Tu n'accoupleras point des bestiaux de deux espèces différentes, tu n'ensemenceras point ton champ de deux espèces de semences, et tu ne porteras pas un vêtement tissé de deux espèces de fils » (Lévitique 19/19).

Si Dieu a ainsi discipliné les manifestations matérielles de la vie par le cloisonnement en espèces stables, Dieu avait ses raisons dont certains aspects s'éclairent devant les enseignements du transformisme. Celui-ci nous représente la vie en continuelle variation, par l'effet de transformations lentes et progressives, ou même brusques, produisant des gerbes de types nouveaux. Seule la sélection provoquerait la limitation de ces types. Rien de tout cela n'est vrai ni vraisemblable. Si la théorie traduisait la réalité, ce n'est pas un million d'espèces animales que nous connaîtrions, mais un nombre incalculable. La terre se serait remplie d'une multiplicité de formes et de structures telle que les caractères qui déterminent la beauté et l'utilité des êtres vivants se seraient confondus et perdus dans le mélange et la continuité. La nature offrirait le spectacle d'un infini désordre, et de la plus repoussante anarchie. Les forces de la vie auraient méconnu toute finalité et se seraient engagées au hasard dans les directions les plus extravagantes, construisant un monde vivant, chaotique et monstrueux. « Le monde postulé par le transformisme est un monde féérique, fantasmagorique, surréaliste. Cela, nous sommes tentés de l'oublier un peu à force de raconter l'histoire de la vie comme si nous y avions nous-mêmes assisté, et de décrire avec force détails les avatars du pied du cheval ou les molaires des éléphants. » (Jean Rostand) (D'un article paru dans le Figaro littéraire d'Avril 1957).

Par le moyen de la foi, l'homme a le pouvoir de s'attacher à la Révélation de Dieu. C'est par là qu'il lui est demandé de commencer. Celui qui met en œuvre une foi

sincère et ardente ne se préoccupera ni des idées, ni des propos, ni des assurances contraires à la Révélation par lesquelles nous sommes tous assaillis aujourd'hui. La vraie foi, celle que Jésus-Christ demande à chacun de ses disciples, ne consent jamais à mettre en balance les vérités révélées et les produits de la pensée humaine. La Parole de Dieu est et reste l'inébranlable vérité, que l'homme de foi reçoit sans accepter de la soumettre aux contradictions. La feinte de Satan a précisément consisté à apporter devant Eve une contrepartie en regard de la Parole de Dieu, et à suggérer la mise en confrontation de celle-ci avec une autre parole, une autre pensée ; cette dernière ayant été conçue pour complaire à l'homme, prometteuse qu'elle était d'une satisfaction nouvelle et immédiate, d'une indépendance et d'une autorité jusque là non envisagées. Ainsi, l'acceptation d'une confrontation de la Parole de Dieu avec une autre parole a fourni accès à la séduction, au mensonge et, en définitive, à la mort. Il en est toujours ainsi, cher lecteur ! Toutes les spéculations de l'intelligence humaine, auquel libre cours est accordé par le rejet de la Parole de Dieu ou l'insuffisance de la foi, apportent en foule les thèmes les plus séduisants qui suscitent dans le cœur de l'homme l'appétit des conquêtes illusives.

Que produit le vertige de la culture tant prônée, celui des mots et celui du progrès ? Rien d'autre que les grandes déconvenues qui attendent l'humanité entière à l'image des amères déceptions où sombrèrent des vies célèbres. Peut-on aujourd'hui se tourner vers la science telle qu'elle s'offre à la connaissance qu'un seul homme peut en avoir — car personne ne possède l'universalité d'esprit — sans se heurter à des contradictions opposées à Dieu ? Les sciences elles-mêmes fourmillent de contradictions en leur propre sein ; le temps est d'ailleurs à la discussion érigée en méthode de recherche de vérité. Certes, beaucoup de raisonnements et de séduisants discours paraîtront exprimer des réalités, et tout homme peut s'y laisser prendre. Il peut sembler qu'on touche des évidences, que la justesse des démonstrations soit certaine ; mais que l'on songe à la faiblesse du jugement dans l'homme, à ses étroites limitations, à l'étrangeté de ses

convictions ; qu'on se souvienne qu'en lui réside un mal profond auquel la Bible donne le nom de péché (au singulier), que ce mal enfante sans cesse la destruction, qu'il combat la vérité, l'amour et la paix, et qu'il n'a d'autre antidote qu'une régénération par la grâce de Dieu. « Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par une vaine tromperie, s'appuyant sur la tradition (ou l'enseignement) des hommes, sur les rudiments du monde et non sur Christ ». (Colossiens 2/8).

À PROPOS DE LA NOTION D'ESPÈCE

La notion biblique d'espèce avoisine celle qu'entrevoit la science au milieu des débats, et que de nombreux auteurs parviennent à circonscrire. Les faits biologiques se prêtent mal aux définitions lorsqu'on les veut absolues, mais quand des faits se rangent à une même discipline dans leur très grande majorité, il convient d'en faire la constatation et de l'exprimer. L'espèce existe bel et bien et si l'on ne réussit pas à la définir très exactement eu égard à quelques cas rares où ses limites sont plus délicates à entrevoir, il n'en est pas moins vrai qu'elle contraint les transformistes eux-mêmes à en retenir la notion. Ils lui imposeront des variations au cours de la marche de l'évolution qu'ils admettent, mais ils ne peuvent l'écartier lorsqu'ils considèrent un moment déterminé du déroulement des temps, et ne lui refusent même pas une certaine stabilité. On peut tout simplement avancer que l'espèce groupe en une catégorie naturelle tous les individus qui ont une structure et certains caractères communs qu'ils sont capables de transmettre à leur descendance. Guyenot la considérait comme « une collection de génotypes stables ». D'une manière générale la fécondité reste contenue à l'intérieur de l'espèce, et, dans les cas peu nombreux de fécondité entre individus d'espèces différentes, les produits de ces croisements appelés hybrides sont stériles. Là encore il peut y avoir de très rares exceptions, mais ceux de ces hybrides susceptibles de procréer donneront des produits en lesquels réapparaîtra l'une des espèces dont l'hybride était issu. M. Caullery qui fut professeur à la Sorbonne affirmait que la

stérilité du croisement entre espèces différentes restait le fait infiniment dominant, la loi aussi absolue que peuvent l'être les lois biologiques dont aucune n'est exempte d'exceptions. Ainsi le meilleur critère physiologique permettant la différenciation des espèces est l'interfécondité des individus composant l'espèce, et l'infécondité soit des croisements entre des sujets d'espèces différentes, soit des hybrides. Le transformisme soutient que l'espèce n'a pas de stabilité durable et que ses variations expliquent la diversité des espèces actuellement existantes. Bien entendu, dans le cadre de l'espèce, des différences apparaissent entre les individus qui y sont groupés : ces différences donnent lieu à un classement intérieur à l'espèce en races, variétés, sous-variétés, formes, populations, etc. Des distinctions subtiles peuvent toujours être relevées dans une même descendance, mais il y a aussi des différences qui justifient avec évidence les subdivisions de l'espèce, comme, par exemple, les changements de forme et d'aspect qui caractérisent les races canines. Les variations qui produisent les races ou les variétés restent limitées à des caractères secondaires et n'affectent pas la structure du type de l'espèce. Parlant des limites arrêtant les transformations possibles, le Professeur Louis Vialleton (op. cit.) conclut : « les lois de la fécondité limitée et de la caractérisation permanente des types d'organisation ont apporté dans le monde vivant un ordre qui a toujours existé et qui se maintient encore aujourd'hui. Le flux continu, ininterrompu et imprévisible des formes, que l'on admet sans y regarder de trop près, n'est qu'une vision imparfaite et déformée de la réalité ».

Les variations au sein de l'espèce, donnant des races ou des variétés, demeurent compatibles avec le fait de la stabilité des espèces, que voici affirmée par M. Caullery (Le problème de l'évolution) : « l'ensemble des recherches concernant la génétique et les mutations, et les notions précises qui ont été acquises relativement à la variation, conduisent incontestablement à regarder la généralité des espèces comme actuellement stable. Les mutations ne nous montrent pas la transformation des espèces les unes dans les autres, mais de nombreuses formes diverses qu'une espèce correspondant à une constitution cytoplasmique donnée, peut

prendre quand on introduit dans cette constitution des changements de l'ordre d'un gène ou d'un nombre très limité de gènes » ; et encore, dans le même ouvrage : « L'espèce n'a pas la plasticité que supposait Lamarck. Il est erroné de penser que la seule réalité soit l'individu. Les progrès depuis un siècle, surtout ceux qui résultent de la connaissance détaillée de l'embryogénie et plus encore de l'hérédité, telle que l'a révélée la génétique, montrent que l'espèce a, au contraire, en principe, une remarquable stabilité, poussée souvent jusqu'aux plus infimes détails. Cela ne veut pas dire que tous les individus soient identiques, mais ils ne varient qu'entre des limites bien définies constituant l'amplitude phénotypique, plus ou moins étendue suivant les espèces et les caractères considérés. En se développant, l'œuf marche à la réalisation du type spécifique complètement défini, non seulement dans ses grandes lignes, mais dans l'infime détail ». Pour sa part, le Docteur Maurice Vernet affirme dans ses ouvrages (nous en décomptons une quinzaine dont deux couronnés par l'Académie française) la spécificité et l'indépendance des espèces. Pas de transformations constitutives d'espèces nouvelles, et les variations qui affectent les êtres vivants ne sont pas illimitées ; elles portent seulement sur des particularités de détail, laissant au « pouvoir de la vie » l'organisation fondamentale. Ces variations ne sont pas des facteurs de transformation profonde des espèces, et n'ont qu'une valeur de diversification des formes. « Chaque espèce se caractérise par son organisation particulière dont elle ne sort jamais, contrairement à l'hypothèse transformiste » déclare cet auteur dans « la vie dans l'énergie universelle » (les productions de Paris - 1966). Enfin à ces savants témoignages, ajoutons encore celui de Louis Bounoure, qui, en 1932, était professeur titulaire de la chaire de biologie générale à la Faculté des sciences de Strasbourg, et, plus tard, fut directeur de recherches au Centre national de la recherche scientifique. Peu avant sa mort, Louis Bounoure avait adressé un article au journal « Réforme », que celui-ci publia dans son numéro du Samedi 6 Novembre 1965. Concernant la stabilité des espèces, nous y lisons : « Il reste aux évolutionnistes une dernière ressource,

c'est d'appeler à leur secours la longue durée des âges géologiques et l'action du temps. Mais croire que la transformation des espèces s'est réalisée lentement comme un effet des siècles, c'est encore une idée illusoire ; car non seulement le temps, par lui-même, ne crée jamais rien, mais il s'accompagne au contraire de la destruction des êtres et des choses. Et qu'il ne soit pas un facteur d'évolution, c'est ce que démontre l'existence actuelle d'êtres qui n'ont pas varié depuis les temps les plus reculés. En voici deux exemples parmi bien d'autres. Les animaux marins du groupe des Brachiopodes (Lingula, etc.) existaient à l'époque primaire, c'est-à-dire il y a des millions d'années, et ils continuent à vivre, IDENTIQUES, dans nos mers tropicales. Dans le golfe du Mozambique on pêche aujourd'hui un poisson, le Coelacanthé, que l'on croyait disparu depuis la fin de l'ère primaire. Certes, au cours des âges, de nombreuses espèces, et même des groupes entiers, ont disparu, mais les paléontologistes savent bien que leur extinction n'a donné lieu à la naissance d'aucun type nouveau. Il n'y a d'évolution pour les êtres vivants, ni quand leur espèce s'éteint, ni quand ils sont les témoins persistants des âges les plus anciens ».

En définitive, nous avons la certitude qu'il n'existe aucune preuve actuelle ou passée de la transformation d'espèces vivantes en d'autres espèces, mais qu'il y a par contre de nombreuses observations en faveur de la stabilité des espèces. Cela, certains transformistes l'ont avoué ; ils persistent dans leur opinion pour des raisons d'orientation personnelle. Mais, pour ceux qui croient, qui ont accepté joyeusement la Révélation de Dieu telle que les Saintes Ecritures nous la livrent qui, convaincus en leur cœur de l'inspiration plénière des Ecritures, se confient à l'Esprit de Dieu qui enseigne, il n'y a ni problème, ni doute, ni inquiétude devant toutes les savantes autorités de la terre, car la vérité peut être voilée aux regards du monde par d'impressionnantes théories comme le soleil par les nuages, elle n'en reste pas moins aussi présente que l'astre qui nous éclaire. La foi du chrétien fidèle est une vue qu'aucun voile n'intercepte. Comme le dit l'apôtre Paul, la vérité est injustement retenue captive par les hommes (Epître aux Romains 1/18 et

suivants). D'autre part, quel que soit le domaine où se répandent les dissertations résolument fondées sur l'athéisme, la parole du même apôtre dans la première épître aux Corinthiens leur est destinée : « JE DETRUIRAI LA SAGESSE DES SAGES, J'ANEANTIRAI L'INTELLIGENCE DES INTELLIGENTS. OU EST-IL LE SAGE ? OU EST-IL L'HOMME CULTIVE ? OU EST-IL LE RAISONNEUR D'ICIBAS ? DIEU N'A-T-IL PAS FRAPPE DE FOLIE LA SAGESSE DU MONDE ? ». Cette parole n'est en rien limitée au domaine théologique ; sa portée est universelle et elle atteint toute activité intellectuelle qui se déploie dans l'ignorance de Dieu et de Sa Parole. Aucun point de la Révélation de Dieu ne peut être contesté ou combattu sans que l'honneur de Dieu soit touché, et par conséquent, sans que le disciple de Christ ait à se placer fermement dans la position de refus. Notre propos étant actuellement la distinction des espèces vivantes et leur stabilité, réalités affirmées par l'Écriture de façon claire et certaine, la foi en saisit l'énonciation, sans aucune hésitation. Mais nous venons de voir que lorsque la sagesse s'allie à la science, la vérité devient manifeste au savant, et qu'aucun désaccord ne peut diviser la foi et la science.

QUE FAUT-IL PENSER DES MUTATIONS ?

Il est bien souvent question des mutations dans les exposés transformistes. Nous savons que ce sont des modifications brusques survenant dans une descendance et pouvant être conservées, sous certaines réserves, par hérédité. Cette question mérite une attention particulière ; et, puisque nous venons de recueillir des assurances quant à la stabilité des espèces, n'est-il pas nécessaire de s'informer aussi des modifications que l'être vivant peut subir, et des limites qu'elles ne peuvent dépasser. Il arrive parfois que, dans les élevages ou dans les cultures, soient constatées des modifications dans les particularités de l'un ou de plusieurs des sujets d'une lignée, mais le biologiste peut en provoquer l'apparition, et les éleveurs ou les horticulteurs les rechercher. Nous sommes donc en présence d'une réalité attestée par de nombreuses observations. La règle générale de la procréation

établie par l'expérience, et connue dans le domaine courant de la vie, veut que les descendants soient semblables à leurs parents. La génétique montre pourquoi il en est ainsi. Elle nous explique que toute espèce animale ou végétale se signale par un nombre pair de chromosomes toujours constant. Ces chromosomes, affectant la forme de bâtonnets, sont formés par des enchaînements de petites particules appelées « gènes » qui élaborent la synthèse des protéines spécifiques dont nous avons parlé, et ils se trouvent placés dans les noyaux des cellules qui structurent l'organisme. L'ensemble de ces cellules peut être divisé en deux groupes : les cellules somatiques (non reproductrices) et celles-ci ont, en leurs noyaux, chacune un nombre de chromosomes déterminé, soit $2N$ ce nombre ; puis, les cellules reproductrices qui, elles, n'ont chacune en leur noyau qu'un nombre N de chromosomes. Dans le cycle de la fécondation, l'un et l'autre parents fournissent N chromosomes (N du mâle et N de la femelle) et le jeune qui naît possède, en toutes ses cellules somatiques $2N$ chromosomes. Pour l'homme le nombre N a pour valeur 23, si bien que les cellules de son corps ont 46 chromosomes en leurs noyaux, toutes uniformément. Par groupes de deux, les gènes, qui par leur enchaînement constituent les chromosomes, déterminent les caractères et particularités de l'organisme. Les mutations, qui sont des changements affectant certains caractères, seraient donc dues à une modification se produisant au niveau des gènes. De telles modifications peuvent être provoquées extérieurement aux sujets qui en sont le siège par des moyens artificiels comme l'élévation de la température à laquelle des œufs sont soumis, l'emploi des rayons X pour pratiquer des destructions localisées sur des ébauches embryonnaires, ou celui de substances chimiques (Ypérite, produits opothérapiques, etc.).

Lorsqu'elles surviennent naturellement, les mutations n'affectent qu'un nombre restreint d'individus ; elles se transmettent par hérédité sous les réserves suivantes : « Rien n'est exclusivement acquis, et rien n'est exclusivement héréditaire » rappelle M. Georges Olivier, professeur à la Sorbonne et à la Faculté de médecine de Paris dans

« l'évolution et l'homme » (Payot 1965) ; cet auteur écrit encore : « De Beer a bien situé le problème. Pour lui : la question « les caractères acquis se transmettent-ils ? » ne signifie rien, ou en tous cas ne peut signifier que ceci : « des facteurs externes peuvent-ils devenir internes ? ». Ensuite, faisant abstraction de l'influence directe du milieu, il écrit : « On n'a jamais pu prouver correctement qu'à la suite d'une modification déterminée par les facteurs externes dans le développement d'un animal ancestral, ces facteurs externes soient devenus internes et héréditaires, de telle sorte que la même modification se produise invariablement dans le développement des descendants, en l'absence des facteurs externes qui ont originellement suscité la modification. Tant qu'on n'a pas administré une telle preuve, on n'est pas fondé à croire que les effets de l'usage et du non-usage sur le corps et sur l'esprit puissent se transmettre... ». Le professeur Olivier estime d'ailleurs que le rôle des mutations est surestimé ; il déclare qu'en pratique on ne constate que de petites mutations, et que, pour changer le plan d'organisation de l'être, il en faudrait de grandes. Envisageant un tel changement, il écrit ensuite : « Pour qu'un organe nouveau se forme, il faut des modifications simultanées (ou successives) et ordonnées, de différents tissus indépendants. A quoi servirait l'appareil ciliaire sans cristallin, la cornée sans transparence ? L'œil présente en plus de nombreux moyens de défense : l'orbite, les sourcils, les cils, la sécrétion lacrymale, etc.. Comme il est impossible que des mutations soient apparues toutes ensemble, il faudrait qu'elles surviennent à tour de rôle ; mais alors la sélection serait impuissante à les retenir, car l'œil ne voit pas tant que l'harmonie d'ensemble n'est pas réalisée. La préadaptation aurait bon dos, d'expliquer toutes les corrélations organiques. Une série de mutations du métabolisme général peut expliquer la formation d'êtres imparfaits, mais non les adaptations précises des organes complexes », Dans son dernier ouvrage (La vie dans l'énergie universelle - Les productions de Paris 1966) le Docteur Maurice Vernet rappelle que les mutations ne portent en général que sur des caractères secondaires qui ne subsistent que si les transformations obtenues sont maintenues par isolement. Mais, « abandonnées à elles-

mêmes, elles reviennent sous l'effet des croisements naturels au type fondamental de l'espèce. L'équilibre organique se rétablit par une réaction qui lui est propre. Les mutations de très grande amplitude ont donc un caractère nettement pathologique ; elles ne peuvent produire que des anomalies, sinon des monstruosités. Si elles ne restent pas dans les limites de la marge réactionnelle de l'organisme, elles sont incompatibles avec la vie et s'éliminent d'elles-mêmes. C'est une constatation fondamentale dans la question de l'évolution des espèces ». Ce que réaffirment le Professeur Olivier et le Docteur Maurice Vernet, Guyénot, qui fait autorité en matière de mutations, l'avait déjà exprimé : « Jamais une somme de mutations ne serait suffisante pour réaliser des organes nouveaux aussi complexes, et surtout aussi coordonnés que ceux que nous présente la vie ». Chose surprenante, Teilhard de Chardin admet le total insuccès de « légions de travailleurs » s'efforçant de provoquer des modifications durables et cumulables. En résumé, les mutations n'ont aucunement le pouvoir de transformer les espèces en d'autres espèces, et l'on peut retenir que :

- 1- l'immense majorité des mutations survenues est éliminée ;
- 2- leur maintien est subordonné à celui des conditions qui les ont provoquées ;
- 3- à la suite des mutations, le retour au type fondamental de l'espèce s'oppose catégoriquement à la transformation de l'espèce ;
- 4- « les variations constituent comme l'élasticité de l'être vivant ; la stabilité en marque l'état permanent » (Dr M. Vernet) ;
- 5- la formation d'organes nouveaux demeure hors de toute observation et de toute possibilité ;
- 6- les mutations sont des phénomènes discontinus, et ne se cumulent ni ne se coordonnent ;
- 7- enfin, la fréquence et le grand nombre de générations

obtenus en laboratoire, permettant de tenir compte du facteur temps, ont montré qu'aucune transformation n'est profonde ni durable. Le facteur temps n'a apporté aucune modification notable aux Dinosaures de l'ère secondaire au cours d'une période évaluée à plus de 100 millions d'années.

PEUT-IL Y AVOIR ADAPTATION ET SÉLECTION ?

La stabilité de l'espèce que les mutations sont incapables d'ébranler provient des cellules germinales qui assurent la conservation des structures de l'espèce. Tout changement à l'équilibre des gènes correspondant à une mutation entraînera, s'il est profond, la mort des sujets affectés. Les mutations violentes sont létales ; mais lorsque les mutations se maintiennent dans une faible amplitude, survient leur élimination ; et le retour au type fondamental atteste l'action d'un pouvoir de régulation permettant aux gènes de rétablir l'organisation fondamentale de l'espèce. Dans ces conditions, y a-t-il des effets durables à attendre des influences du milieu ou de la sélection, telle est la question à se poser. Autrement dit, les principes affirmés par Lamarck et Darwin ont-ils conservé aujourd'hui la valeur qu'on a pu y attacher ?

Les théories professées par Lamarck prétendaient que l'être vivant se moule dans son milieu en s'adaptant à celui-ci. Dans son environnement (climat, nourriture, habitudes contractées pour la satisfaction des besoins de la vie courante, etc.), l'être se trouve modelé, changé par l'apparition de possibilités nouvelles, par l'accentuation de certains caractères (taille, couleur, agilité, formes, aptitudes, etc.). Les facteurs Lamarckiens étaient en somme :

- le climat et le régime nutritif ;
- les habitudes acquises sous l'impulsion de nécessités ;
- l'usage ou le non usage de certains organes.

Les variations s'imprimant ainsi sur les organismes vivants devenaient héréditaires, pensait Lamarck, si bien que les conditions extérieures dans lesquelles l'existence des êtres se déroule devaient intervenir comme de puissants agents modificateurs de l'évolution. Ces théories, quoique bien

évoluées elles-mêmes, ne jouissent plus d'un bien grand crédit. M. Jean Rostand les a considérées comme à peu près irrecevables, et M. Lehman comme dépourvues de portée actuelle. Certainement, cette plasticité que possède la vie lui permet des adaptations. Pourquoi les êtres seraient-ils engagés dans une stricte rigidité alors que les mêmes espèces sont appelées à vivre sous des climats différents, et dans des conditions fort diverses ? Qu'une même plante pousse en montagne ou sur le bord de l'océan, et on la verra prendre ici et là des aspects aisés à différencier. Mais déclare le Professeur Louis Vialleton, les variations portent sur des détails et ne changent rien à l'organisation. Ce sont des différences de formes, de taille, de couleur, etc. ; les caractères superficiels en sont affectés, mais non la structure interne. Nous retrouvons les mêmes conclusions qu'en ce qui concerne les mutations, qui, elles, apparaissent soudainement. Des objections ont été élevées ; en voici quelques unes : Pourquoi, lorsque les conditions de vie sont les mêmes, des formes différentes naissent-elles au sein d'une même espèce ? Il devrait y avoir uniformité, lorsqu'il y a identité de milieu ; mais ce n'est pas ce que l'on constate. En outre, pourquoi voit-on coexister des formes très anciennes et des formes récentes fort distinctes les unes des autres ? Ainsi, la généralisation des causes qu'est la théorie de l'adaptation constitue une erreur ; tant d'autres facteurs ayant réellement introduit la diversification des caractères morphologiques qui se rencontre couramment entre les races et les variétés. Chez l'homme, l'usage journalier forcé des membres, dans l'exercice de certaines professions ou dans la pratique des sports, peut amener le développement et la puissance des muscles, mais non des caractères anatomiques ou des proportions nouveaux. La vue ne gagne rien en acuité d'un usage exigeant et soutenu ; au contraire, il en résultera plutôt une diminution de la vision.

Quant au principe voulant que la fonction crée l'organe apparemment si tentant pour les esprits avides de justifications accessibles, son audace même en dénonce la fausseté. La matière ne crée rien, et la vie n'invente pas ; elle est déterminée. Dans les exemples qu'il fournissait et qui, par

leur évidente faiblesse, ont contribué à l'insuccès de sa thèse, Lamarck invoquait notamment le cas des serpents qui auraient été privés de leurs membres parce qu'ils rampent sur le sol. Mais comment affirmer que les serpents veulent ramper ? Nous voyons plutôt qu'ils ont besoin de se déplacer, et le plus vite possible ; or, la reptation n'en est pas le meilleur moyen. Ils n'ont ni pattes ni nageoires, et cependant il en est qui nagent constamment et fort bien. On découvre dans l'anatomie de certains serpents (l'orvet par exemple, le boa également), les rudiments de membres inférieurs, comprenant les os de la jambe, et un fémur articulé ; ces membres embryonnaires étant bloqués dans les chairs. Sont-ce des organes en cours de disparition comme on le dit, faute de pouvoir expliquer le fait autrement ? Ce n'est pas concevable, puisque le serpent veut se déplacer sur terre. Il se voit obligé de marcher sur ses côtes, de s'efforcer de trouver anormalement appui sur les aspérités du sol par ses écailles, d'effectuer des contractions coûteuses d'énergie, ou de lancer des parties de son corps. Tout cela tranche avec le principe de l'adaptation rationnelle. Depuis qu'il y a des serpents qui rampent, les embryons de pattes auraient dû commencer à se développer puisque la fonction s'exerce tant bien que mal, se traduisant par des efforts qui, selon la théorie Lamarckienne, auraient dû avoir pour effet de réveiller l'organe patte, qui existe déjà, et d'assurer sa croissance. On devrait voir depuis longtemps des boas à pattes. Il y a quelques espèces qui ont des membres postérieurs apparents ; mais ils ne semblent pas les utiliser. La fonction n'a pas créé l'organe ! A ce sujet ne pouvons-nous pas reporter notre pensée sur les dispositions que l'Eternel Dieu prit à l'égard du serpent, après la chute de l'homme (Genèse 3/14) : « L'Eternel Dieu dit au serpent : Puisque tu as fait cela, tu seras maudit entre tout le bétail et entre tous les animaux des champs, tu marcheras sur ton ventre, et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie ». A défaut de directions fournies par le texte biblique lui-même, tout doit d'abord être pris dans le sens littéral. Il est question d'une mesure qui frappe le serpent comparativement aux autres animaux. Ne voyons-nous pas aujourd'hui la réalité de cette mesure ? Lorsque le rationalisme trouble le cœur, on a du mal à

accepter une correspondance comme celle-ci entre la Révélation et les faits constatables. Si par contre aucune espèce de serpent ne possédait, dissimulés dans sa chair, des embryons de pattes, on ne manquerait pas de dire : Voyez-vous, le récit de la Genèse ne peut pas être entendu dans son sens littéral ! Eh bien, certains serpents ont eu des pattes, et ils ne les ont plus, seuls des vestiges en subsistent ! On ne peut alléguer le défaut d'usage. Il y a là, scientifiquement, un mystère. Ce ne sont pas des membres en voie de disparition, ce sont des membres supprimés par un décret du Créateur. La théorie de Darwin met en avant deux facteurs conjugués : la lutte pour la vie, appelée aussi : concurrence vitale, et la sélection naturelle. Les sujets les plus aptes l'emportent dans cette concurrence et ils subsistent, alors que les moins aptes succombent et sont éliminés à l'avantage du développement des premiers. Les survivants de cette lutte (struggle for life) communiquent les caractères obtenus de leur aptitude à leur descendance ; et il faut alors admettre que, là aussi, il y aurait accumulation de caractères favorables jusqu'à ce que de nouvelles espèces se constituent. A son apparition, et assez longtemps, cette théorie connut un grand succès. C'était aussi une adaptation aux conditions de vie envisagées sous l'angle des rivalités entre espèces vivantes dont la nature offre en effet le spectacle ; mais cette adaptation était supposée provenir de facteurs internes, les plus ou moins bonnes aptitudes à triompher dans la lutte. Elle s'opère comme un tri de reproducteurs possédant les aptitudes avantageuses pour la sauvegarde de l'espèce. Des suggestions de cet ordre trouvent toujours un accueil sympathique par l'intérêt qu'elles suscitent au premier examen ; cependant que, sérieusement pesées, elles s'effritent. Elles reposent sur des faits d'observation courante dont les apparences seules ont été considérées. Il y a, certes, beaucoup d'éliminations au cours des reproductions, et des équilibres s'établissent. Ceux-ci n'ont toutefois pas pour cause unique ou même principale les aptitudes de ceux qui dominent. On cite même beaucoup d'éliminations qui, au sein d'une espèce ou entre espèces, n'ont absolument aucun lien avec de quelconques aptitudes.

Et quelles seraient ces aptitudes ? Essentiellement la vigueur et l'adresse ? On ne voit pas que ces qualités assurent la prédominance aux individus qui les possèdent. Comment expliquerait-on par la théorie de Darwin le fait que certains primates soient devenus des hommes et que d'autres soient restés des singes ? Est-ce la sélection naturelle qui aurait fait progressivement un homo sapiens du Pithécantrope ? Comment ce facteur pourrait-il justifier l'enchaînement de transformations s'ajoutant dans un même sens pendant un temps très long pour aboutir à l'apparition d'espèces nouvelles, pour les différencier toujours davantage des souches premières ? Cela ne peut même pas faire l'objet d'explications plausibles. D'autre part, la nature conserve la vie à certains êtres voués à servir de proie aux animaux prédateurs, ou qui ont des particularités gênantes ; si bien que l'élimination des moins aptes n'est pas la règle générale. La sélection naturelle intervient dans le façonnement des variétés, mais, comme nous l'avons vu au sujet des facteurs Lamarckiens, l'organisation fondamentale de l'espèce n'en demeure pas moins inchangée. Le biologiste Lucien Guénot n'a pas admis le principe du triage opéré par les meilleures aptitudes à la lutte, et, bien au contraire, il a rappelé que la mort n'a aucun pouvoir sélectif ; elle frappe sans discernement, et ses grands auxiliaires n'ont aucun souci de choix, car ce sont les cataclysmes, les épidémies, les famines, les variations du climat, les prédateurs, etc. Les faibles variations que l'on peut constater dans une population animale ne peuvent apporter des aptitudes déterminantes dans le sens d'une sélection s'opérant par une réduction de la mortalité du côté des plus aptes. Les variations peuvent apporter des avantages, mais ceux-ci n'entraînent pas le triage prétendu.

LA BIOGÉOGRAPHIE FOURNIT-ELLE APPUI AU TRANSFORMISME ?

Au cours de son voyage de cinq années autour du monde sur le trois-mâts le « Beagle » de 1831 à 1836, comme attaché à une expédition scientifique, Charles Darwin avait porté intérêt aux similitudes comme aux différences qu'il

pouvait constater d'une terre à l'autre entre les faunes et les flores. Il y avait des ressemblances marquées entre les espèces insulaires et celles du continent proche, ainsi qu'entre les animaux actuels et les animaux fossiles d'une même région. Il y avait aussi des différences entre les espèces des continents éloignés quoique vivant sous la même latitude, sous des climats comparables et dans des conditions comparables. Par contre sur un même continent, l'Amérique du sud par exemple, le changement de latitude et de climat ne correspondait pas, semblait-il, à des variations importantes des types animaux ou végétaux. La faune de l'Australie, riche en Marsupiaux, se distingue beaucoup de celle des autres continents. Le transformisme, ajoutant à cela d'autres observations selon lesquelles des régions ou des mers séparées sont différemment peuplées, saisit là l'occasion d'argumenter avec empressement, prenant acte des avis des géologues parlant de séparation de continents ou de mers par des soulèvements survenus au cours des âges géologiques. Ainsi, concluent les porte-parole du transformisme, lorsque des territoires se sont trouvés subitement séparés, ils possédaient la même faune et la même flore, mais celles-ci se sont trouvées emportées çà et là dans des directions divergentes. En partant des mêmes souches, l'évolution a suivi un cours propre à chaque région, et c'est ainsi que les espèces se sont différenciées. Ils disent, par exemple, que l'Australie reliée à l'Asie, en a été séparée à l'époque du plein développement des Marsupiaux. En Asie, l'évolution transforma les Marsupiaux en Mammifères placentaires qui se diversifièrent, proliférèrent et remplacèrent les Marsupiaux, alors qu'en Australie l'évolution n'accomplit pas les mêmes transformations, s'en tenant à multiplier les types de Marsupiaux, lesquels conservèrent donc le terrain. Comme l'observe le Professeur Louis Vialleton, de telles assertions paraissent d'abord favorables au transformisme, « mais il n'est pas difficile de discerner l'équivoque ». Pourquoi, dans l'exemple ci-dessus, les Marsupiaux se maintiennent-ils sur un continent et non sur l'autre, pourquoi l'évolution est-elle privée d'activité là et non ici. Tout cela demeure mystérieux ; l'explication transformiste, comme toujours, n'est attirante

qu'en surface ; elle ne résout rien au fond. Il ne faudrait cependant pas laisser dans l'ombre une autre importante constatation, signalée plus haut, qui montre les correspondances étroites entre les espèces d'une région et les restes fossiles découverts dans cette région. Il y a, en ce fait, la négation de l'hypothèse des transformations d'espèces en d'autres. Ainsi, ne demandons pas à la biogéographie, qui étudie la distribution des faunes et des flores à la surface du globe, et qui doit rechercher les causes de cette distribution sans aucun parti pris, de ne nous fournir que les seuls faits plaidant pour telle ou telle cause, mais acceptons d'embrasser l'ensemble de ses enseignements ; cet ensemble ne démontre absolument pas la théorie des transformations d'espèces, et même les conclusions auxquelles certains faits conduisent se situent à l'opposé de la thèse transformiste.

UNE CURIEUSE DÉMONSTRATION TRANSFORMISTE

« L'ontogénèse récapitule la phylogénèse » est-il affirmé ; ce qui veut dire tout simplement : le développement progressif d'un être vivant résume le développement de l'espèce. Tout animal et l'homme lui-même ont pour commencement une cellule qui va donner un embryon dans le développement duquel vont pouvoir être distingués toute une succession d'états allant du simple au complexe et aboutissant au type accompli de l'espèce. Ces états successifs offrent des analogies avec des formes fixes que revêtent des animaux inférieurs. Partant de ces analogies, Haeckel, dont il a été parlé au chapitre 2, s'empressa de publier une brillante démonstration en faveur du transformisme, par laquelle il affirmait que le développement embryogénique d'un être vivant déroule et dévoile en raccourci les phases par lesquelles serait passée l'ascendance de son groupe, c'est-à-dire ses ancêtres étagés dans les différentes catégories de la systématique. Dans son propre développement, chaque individu répéterait les phases d'organisation caractéristiques par lesquelles l'évolution aurait conduit la lignée dont il est l'aboutissement. Cette théorie prit nom de « loi biogénétique de Haeckel ». Cette loi ne conserve

que peu de crédit aujourd'hui ; elle est déclarée fautive par le Professeur Georges Olivier (op. cit.) en ces termes : « la loi biogénétique de Haeckel est fautive, car l'embryon du descendant ne ressemble pas à l'ancêtre adulte, seulement à l'embryon de l'ancêtre, quand l'ancêtre correspond à une espèce différente : c'est ce qu'avait bien vu Von Baer dans sa 4^e loi. Par exemple, les poches branchiales de l'embryon humain ne ressemblent pas à des branchies de poisson, elles ne sont pas un souvenir de notre descendance du poisson, elles présentent seulement des similitudes avec les ébauches embryonnaires des branchies de poisson. « De l'édifice laborieusement construit par Haeckel, il ne reste rien » (Piveteau) ». Le Professeur Louis Vialleton écrit, au sujet de la loi biogénétique : « Non seulement les comparaisons entre stades ontogénétiques et phases fixées du développement phylogénétique sont purement métaphoriques, mais souvent elles sont fondées sur de simples rapprochements fonctionnels entre des organes dont l'anatomie est trop différente pour qu'on puisse les sérier directement. On considère le cœur embryonnaire des mammifères, à ventricules communicants, comme représentant le stade reptilien de l'évolution cardiaque. Or il n'y a rien de commun entre eux que le fait de la communication ventriculaire, qui s'explique aisément parce que, le cœur étant au début simple, sa dualité ne peut s'obtenir que peu à peu par la création d'une cloison. En dehors de cela, ces deux cœurs diffèrent profondément ». Et comment les analogies relevées au cours du développement de l'embryon avec certaines formes peuvent-elles s'expliquer, tout au moins ce qu'il y a de fondé à la base de ces observations ? Le même auteur en donne la possible explication suivante : « En somme, le développement embryonnaire, dégagé de l'idée de répétition ancestrale basée sur une interprétation superficielle et fautive, se montre comme le résultat d'une action intelligente qui, tenant compte à la fois du principe d'économie et de la succession nécessaire dans tout développement mécanique, du simple au compliqué, du général au particulier, fait une infinité de formes diverses à partir d'un modèle relativement simple ».

Un développement du général au particulier, voilà la

simple leçon des faits ; c'est aussi ce qu'exprime le Professeur Olivier : « les caractères généraux apparaissent avant les caractères particuliers ». Puis, note encore ce savant : « au cours du développement, les animaux des espèces les plus élevées passent par des états qui ressemblent à des états du développement des espèces moins élevées ». Mais cette ressemblance n'est nullement révélatrice d'un passé évolutif, et, comme Louis Vialleton, voyons la comme le résultat d'une action intelligente. Lorsque l'embryon en est au stade des caractères généraux, pourquoi les plans du Créateur auraient-ils compliqué cette ébauche et introduit des différenciations prématurées ? Il y a dans les organisations si diverses de la vie de bien nombreuses homologues qui reflètent bien plus « l'action intelligente » que la subordination des espèces selon la thèse transformiste.

LA FOI N'ENTRE PAS DANS LES CONTESTATIONS

Job avait parlé sans les comprendre de merveilles qui le dépassaient et qu'il ne pouvait concevoir. Il s'en aperçoit lorsque l'humilité dessille ses yeux. L'Eternel lui avait dit : « Où étais-tu quand je fondais la terre ? Dis-le si tu as de l'intelligence ». Cette dernière attitude de Job est celle de l'homme animé d'une foi véritable. Il dit, lui aussi à Dieu : « Je t'interrogerai et tu m'instruiras. Mon oreille avait entendu parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre ». (Job 42/1 à 6). Le Seigneur Jésus-Christ propose à celui qui se croit riche, n'ayant besoin de rien un collyre pour oindre ses yeux, afin qu'il voie. Le fidèle disciple de Jésus-Christ — ce que tout vrai chrétien doit être — sait voir par foi, et rien ne doit le troubler ; il est cet « humble en esprit » dégagé des illusions et des mensonges dont Satan a couvert ce monde, qui emploie le moyen de Dieu pour saisir la vérité. Son cœur libre et ouvert reçoit la lumière de la vie.

Lorsque l'Écriture sainte nous parle de l'homme, de la nécessité où il est de connaître Dieu et Celui que Dieu a envoyé sur la terre, Jésus-Christ, pour avoir la vie éternelle ; lorsqu'elle propose l'expérience de la nouvelle naissance,

naissance d'eau et de souffle comme voie d'accès au Royaume de Dieu, c'est-à-dire au salut ; lorsqu'elle nous montre la différence de vue entre l'homme naturel, celui qui n'a pas franchi la porte, et l'homme né de nouveau ; le premier ne peut recevoir les choses apportées par l'Esprit de Dieu et ne peut donc les connaître ; le second, connaît les choses que Dieu a données par Sa grâce, choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme ; oui, lorsque l'Ecriture nous instruit ainsi, elle ne limite pas la portée de son enseignement à un domaine restreint, celui de l'âme, celui de la religion, celui de la piété, mais, au contraire, elle l'étend à toutes les manifestations de la vie de l'homme, à toutes les activités de sa pensée. Les cloisonnements auxquels nous sommes habitués entre le champ très particulier des questions religieuses et tout ce qui occupe l'homme est artificiel ; il est même un piège conçu pour nous éloigner de Dieu. En réalité la Bible, message de Dieu, s'adresse à l'homme pour le convier à la repentance et au pardon de son Dieu, par Jésus-Christ, afin qu'il devienne l'homme nouveau, « créé selon Dieu dans une justice et une sainteté que produit la vérité », pour se manifester d'une façon nouvelle en toutes les circonstances de sa vie, en tous temps. Dieu veut « renouveler » l'homme « dans l'esprit de son intelligence » afin que ses pensées soient du tout au tout transformées, afin qu'il voie d'un œil nouveau, et qu'aucun mensonge, quel qu'en soit le domaine, ne puisse subsister en lui. Il faut que la vérité l'illumine en tout son être. Comme l'exprimait un éminent professeur chrétien, il n'est pas possible d'être fidèle à Dieu si toutes nos pensées et les activités de notre vie ne restent pas constamment dépendantes de la justice de Dieu, et par conséquent de la Révélation que nous en avons reçue.

Tout n'est pas strictement piété ou salut, ou religion dans l'Ecriture sainte, mais tout, absolument tout, contribue à nourrir la pensée de l'homme fidèle, à l'orienter, à construire en son cœur la connaissance de Dieu. C'est pourquoi, il ne faut rien négliger de l'Ecriture : l'abandon d'un point qui paraît secondaire pourrait maintenir notre vision hors de la pleine clarté. La distinction des espèces, consigne formelle du

Créateur, est sujet de foi tout comme la divinité de Jésus-Christ. Nous venons de voir que le transformisme utilise beaucoup d'aspects superficiellement étudiés, qu'il plaide ce qu'il entend imposer et imagine le plus gros de ses démonstrations. Dieu a créé des espèces, et celles-ci demeurent séparées car Dieu l'a prescrit. La plasticité que possède la vie lui permet de nombreuses variations de formes à l'intérieur de l'espèce ; mais l'organisation fondamentale de celle-ci ne change pas ; elle est prédéterminée. Nous le croyons parce que Dieu l'a dit, et aucune contestation ne pourra renverser cette vérité révélée, en dépit des illusions.

LA FILIATION DE L'HOMME

LA CRÉATION DE L'HOMME

En fin de la généalogie qui figure au chapitre 3 de l'Evangile selon Luc, nous lisons : « ...fils d'Enos, fils de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu ». Adam reçoit ici cette glorieuse qualification de « fils de Dieu ». Nous sommes habitués à désigner ainsi le Sauveur des hommes, le Seigneur Jésus-Christ. Mais l'Ecriture sainte emploie aussi pour le Seigneur Jésus des expressions qui lui restent absolument propres, et qui sont : « Fils unique », « Le Fils de Son amour » « Christ, Fils du Dieu vivant », « le Fils unique venu du Père », « Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je quitte le monde, et je vais au Père ». Donc, sans confusion possible, l'Ecriture fait application des termes « fils de Dieu » à des créatures ; et par exemple : Genèse 6/2 : « les fils de Dieu virent que les filles des hommes... » ; Job 1/6 : « Or, les fils de Dieu vinrent un jour se présenter devant l'Eternel... » ; Matthieu 5/9 : « heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu » (paroles de Jésus) ; Romains 9/26 : « là où on leur disait : vous n'êtes pas mon peuple ! ils seront appelés fils du Dieu vivant » ; Galates 3/26 : « vous êtes tous fils de Dieu par la foi en Jésus-Christ ». L'attribution à Adam de l'appellation « fils de Dieu » revêt, pour ce qui nous occupe, une importance particulière, car elle pour conséquence d'appuyer le récit de la création de l'homme dans le livre de la Genèse, et de trancher la question des interprétations aberrantes de ce récit. L'homme a une filiation claire, absolue, hautement affirmée ; il est « fils de Dieu » dans le sens suivant : il tire son origine directement d'un acte créateur de Dieu, isolé de tout autre acte créateur. Les instants qui ont précédé cet acte ne connaissaient rien de l'homme, et celui-ci apparaît soudainement et dans la totalité de son être lorsque Dieu procède à sa création, à partir de la « poussière » de la terre (du limon ou de la glaise), c'est-à-dire, à partir d'une matière minérale (inerte) provenant du

globe terrestre. Par conséquent, l'homme n'a aucun lien avec les créatures qui l'ont devancé dans l'ordre des créations ; il n'a pas de filiation animale ; il n'a pas d'ancêtres communs avec les singes, il n'entre pas dans l'Ordre des Primates, car il possède une filiation qui le singularise, puisqu'elle le rattache directement à Dieu, à travers l'acte créateur spécialement décrit dans la Genèse. L'opposition entre l'audacieuse affirmation du transformisme et l'enseignement des Ecritures ne peut en rien être atténuée, car à la filiation rattachant l'homme au règne animal qui est le produit de cette doctrine, s'oppose, au nom de la vérité révélée, une filiation proclamée par la mention « Adam, fils de Dieu », comme par les modalités de l'acte créateur, telles qu'elles sont indiquées de façon concise dans les chapitres 1 et 2 de la Genèse.

Le chapitre 1^{er} proclame avec insistance, par le moyen de deux termes (image et ressemblance) que l'homme a été formé à « l'image de Dieu », puis, le chapitre 2 déclare ceci : « l'Eternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant. « Il ne s'agit pas là d'une allégorie, comme certains l'ont prétendu, mais d'une réalité entière, et ainsi que le souligne S. Augustin, « le récit de Moïse est une exposition des faits simple et fidèle comme celle du livre des Rois. C'est une insigne erreur de ne l'admettre comme une narration historique qu'à partir de l'expulsion du Paradis terrestre ». De plus, l'acte créateur dont l'homme provient réapparaît sous ses caractères dans les passages suivants : « Tes mains m'ont formé, elles m'ont créé, elles m'ont fait tout entier... Et tu me détruirais ! Souviens-toi que tu m'as façonné comme de l'argile ; voudrais-tu de nouveau me réduire en poussière ? Ne m'as-tu pas coulé comme du lait ? Ne m'as-tu pas caillé comme du fromage ? Tu m'as revêtu de peau et de chair, tu m'as tissé d'os et de nerfs ; tu m'as accordé la grâce avec la vie, Tu m'a conservé par tes soins et sous ta garde ». (Job 10/8-12) ;

« Tes mains m'ont créé, elles m'ont formé ; donne-moi l'intelligence pour que j'apprenne tes commandements » (Ps 119/73). Le corps de l'homme a donc été façonné par Dieu de façon originale, sans que soit utilisé autre chose que de la

matière inerte de la terre. Qu'il y ait des rapprochements à établir entre ce corps et celui de certains animaux, des homologues à constater, il ne faut en rien s'étonner de cela ou en concevoir du trouble et du doute. En effet, le Créateur, comme nous l'avons déjà suggéré, n'est pas tenu de différencier du tout au tout les formes de la vie physique, et même quand il s'agit de l'homme, pourquoi ne conserverait-il pas certains schémas d'organisation tout en leur destinant des adaptations différentes ? Implicitement, le texte biblique constate ce rapprochement des formes entre l'homme et certains animaux, en même temps qu'il en note aussi la différence : en effet, le verset 20 du chapitre 2 de la Genèse porte la mention suivante : (version Zadoc Kahn) « L'homme imposa des noms à tous les animaux qui paissent, aux oiseaux du ciel, à toutes les bêtes sauvages ; mais pour lui-même il ne trouva pas de compagne qui lui fut assortie ». La chose nous paraît hors de question ; pourtant elle prend place dans le texte inspiré, parce qu'elle répond à une préoccupation qui n'est pas éludée, celle des apparences susceptibles de rapprocher l'homme de certains animaux à côté d'une disparité fondamentale. Cette constatation faite, le récit nous apprend que l'Éternel intervint encore par un acte particulier pour retirer du corps même d'Adam une compagne qui fut : « os de ses os et chair de sa chair ». En définitive, nous avons, dans l'ensemble des éléments bibliques se rapportant à la création de l'homme, l'entière affirmation de la spécificité de l'homme, et, de la filiation qui le rattache au Créateur, attendu surtout les caractères particuliers de l'acte créateur dont il provient. Ces caractères particuliers sont : la ressemblance à Dieu et le « souffle de vie » que Dieu fit pénétrer dans les narines de l'homme. A quoi répondent ces précisions du texte biblique ? Aucune forme de vie, végétale et animale, ne peut exister sans ce « principe immatériel » déjà mentionné, qui apporte à la matière inorganique les pouvoirs de la vie ; car ces pouvoirs ne sont pas attachés de toujours à la matière comme le voudrait le matérialisme dialectique ; ils viennent de Dieu, lorsque, de la matière inerte, Dieu décide de faire des êtres vivants. Le principe immatériel de vie prend nom « souffle de vie » pour toutes les formes de

la vie : en effet, dans Genèse 6/17, il est déclaré : « Et moi je vais faire venir le déluge d'eaux sur la terre, pour détruire toute chair ayant souffle de vie sous le ciel... ». Dans ce passage, l'homme n'est pas seul en cause ; en effet, l'entrée des animaux dans l'arche donne lieu à la précision suivante : « ils entrèrent dans l'arche auprès de Noé, deux à deux, de toute chair ayant souffle de vie ». (7/15) ; et aussi : « Tout ce qui avait respiration, souffle de vie dans ses narines, et qui était sur la terre sèche, mourut. Tous les êtres qui étaient sur la face de la terre furent exterminés, depuis l'homme jusqu'au bétail, aux reptiles et aux oiseaux du ciel ». (7/22-23). Voyons encore les versets 29 et 30 du Psaume 104, qui ont trait aux animaux : « Tu caches ta face, ils sont tremblants ; tu leur retires le souffle, ils expirent, et retournent dans leur poussière. Tu envoies ton souffle ; ils sont créés et tu renouvelles la face de la terre ». Or l'homme possède aussi, bien sûr, le principe immatériel de vie pour son corps, et, en cela, il ne surpasse pas les animaux. Le prophète Esaïe dit bien : « Cessez de vous confier dans l'homme, dans les narines duquel il n'y a qu'un souffle, car de quelle valeur est-il ? » (Es. 2/22). Toutefois, outre le souffle de vie qui anime toute chair, outre le principe immatériel de la vie physique, l'homme a reçu autre chose : une vie de l'esprit. Le souffle de vie que Dieu fait pénétrer dans l'homme lui donne l'intelligence (Job 32/8), le dote de sagesse (Job 38/36), de connaissance et des hautes manifestations de l'esprit (Daniel 2/21). Il s'agit naturellement de cette intelligence pure et appliquée au bien, qui apporte la compréhension des choses révélées, de cette sagesse qui est un arbre de vie pour ceux qui la possèdent, qui procure un gain et un profit inestimable (voir Proverbes 3). Observant pleinement la « crainte de l'Eternel », l'homme nanti de la haute sagesse de Dieu dès sa création, vivait alors dans la dépendance de Dieu et avait une « raison saine ». Il avait la « science des saints ». Ses possibilités étaient immenses.

Nous pouvons entrevoir ce que procuraient la sagesse et l'intelligence accordées à l'homme par son Créateur, en lisant certains passages de la Bible comme Proverbes 4/4 à 9 : « Acquiers la sagesse, acquiers l'intelligence ; n'oublie pas

les paroles de ma bouche, et ne t'en détourne pas. Ne l'abandonne pas et elle te gardera ; aime-la et elle te protégera. Voici le commencement de la sagesse : acquiers la sagesse, et avec tout ce que tu possèdes acquiers l'intelligence. Exalte-la, et elle t'élèvera ; elle fera ta gloire, si tu l'embrasses ; elle mettra sur ta tête une couronne de grâce, elle t'ornera d'un magnifique diadème ». La Bible est un livre écrit pour des hommes pécheurs afin de leur enseigner les voies du salut ; c'est pourquoi le passage ci-dessus conseille : « acquiers la sagesse ». Adam avait reçu de Son Créateur, la parfaite sagesse et la parfaite intelligence que Dieu met Lui-même à l'œuvre : « Il a créé la terre par Sa puissance, Il a fondé le monde par Sa sagesse. Il a étendu les cieux par Son intelligence » (Jérémie 51/15). Il jouissait alors d'un état de liberté également parfait, car, comme l'a écrit Marie-Joseph Chénier : « Dieu fit la liberté, l'homme a fait l'esclavage ». La sagesse et l'intelligence communiquées à l'homme lors de sa création ornaient sa tête d'une « couronne de grâce » et d'un « magnifique diadème ». Comme le rappelle le Psaume 8, Dieu avait couronné l'homme de gloire et de magnificence. Voilà comment l'homme était créé à l'image, selon la ressemblance de Dieu. Il détenait le libre gouvernement de sa vie, qu'il pouvait conserver indemne de tout mal par le moyen de la sagesse et de l'intelligence. Grâce à celles-ci, il lui était donné d'accomplir pleinement le bien (la volonté de Dieu, Sa justice) et n'avait pas la connaissance du bien et du mal, ce qui signifie que cette dualité n'était pas en lui pour y déterminer de constants combats ; il n'avait pas commerce avec le mal. Mais, pour ne pas perdre des biens aussi précieux que la sagesse et l'intelligence, il eût fallu qu'Adam n'accepte aucune rupture avec Dieu, et continue de vivre dans la dépendance de Dieu et de Sa parole, selon le vœu de l'amour.

LA CONTESTATION

Ce qui vient d'être rappelé, c'est cela que « l'idée tyrannique d'évolution », selon l'expression de Louis Viallaton, entend remplacer par l'affirmation prétendue scientifique d'une

ascendance liant l'une à l'autre l'origine de l'homme et celle des animaux. Il va s'agir, en conséquence, de définir d'abord le parcours de l'évolution jusqu'à l'homme, et de montrer des preuves de celle-ci. Il faut dire comment se compose l'ascendance de l'homme, c'est-à-dire « le phylum des hominiens », et expliquer la jonction de ce phylum avec tous les autres dans le groupe zoologique où l'homme se voit placé. L'accord paraît maintenant scellé sur le classement de l'homme dans l'Ordre des Primates, mais, à l'intérieur de ce groupe, qui réunit les Lémuriens, ou « faux-singes », les singes (notamment les Anthropomorphes) et les hominiens, les imprécisions apparaissent : l'homme doit-il être considéré comme provenant des Anthropomorphes (ou Anthropoïdes) où se trouvent les plus grands singes et ceux qui semblent posséder le plus de ressemblance avec lui ; ou bien, serait-il préférable de le rattacher aux Platyrrhiniens, ou même aux Lémuriens, donnant ainsi à la branche des hominiens une plus ancienne séparation d'avec les autres familles ; on ne sait quelle est la thèse qui prévaut. La généalogie de l'homme au sein des groupes paraît bien difficile à construire, car la paléontologie humaine souffre de la rareté de ses documents et des incertitudes dont beaucoup de ceux-ci s'entourent.

La fiche zoologique de l'homme s'établit approximativement comme ceci :

Espèce	Homo sapiens
Genre	Homo
Famille	Hominiens
Ordre	Primates
Classe	Mammifères
Embranchement	Vertébrés
Règne	Animal

L'humanité actuelle, disons « l'espèce humaine » pour garder le style adéquat, répond à la désignation « Homo sapiens ». Mais depuis combien de temps, en remontant les millénaires, lui donne-t-on ce nom ? Cette question ne trouve

pas unanimes tous les auteurs ; contentons-nous donc d'une indication situant l'ancienneté du type « Homo sapiens » à 10 millénaires, et informons-nous des types qui le précèdent. Lorsqu'on entre dans le Paléolithique, c'est-à-dire dans la plus vaste période de l'ère quaternaire, la paléontologie y situe différents types humains dont l'existence au cours de cette période, de même que les caractères anatomiques particuliers, sont attestés par des fossiles, nous est-il enseigné. Ces fossiles portent des noms devenus familiers, et la force probante qu'on entend leur attribuer à l'appui de la théorie transformiste a pénétré les idées, au point qu'elle s'est imposée à beaucoup de personnes. Nombreuses sont celles qui, sans avoir de convictions fermement arrêtées, ont accepté l'idée que l'homme descend des singes, ou, tout au moins, est leur proche parent ; et cela, pour l'avoir tant lu, ou pour avoir tant entendu considérer la chose comme vérité maintenant admise. L'habitude a le pouvoir d'orienter la pensée comme les paroles ou les actes ; elle se crée par une constante répétition, et beaucoup de gens lui cèdent sans résistance. Telle ne peut être cependant l'attitude de celui dont le cœur a été touché par la Parole de Dieu, et qui a le souci de plaire à Dieu. La sanctification de l'Esprit et la foi en la vérité ne laissent plus les croyants « flottants et emportés à tout vent de doctrine, par la tromperie des hommes, par leur ruse dans les moyens de séduction », selon les termes de l'Apôtre Paul (Ephésiens 4/14). L'enfant de Dieu par la foi en Jésus-Christ, est donc porté à s'informer lui-même, et n'abandonne pas sa pensée à tout vent de doctrine. Il ne consent pas à se laisser impressionner par la tyrannie des idées répandues dans le monde ; il garde sa foi comme un précieux dépôt.

LES FOSSILES HUMAINS

Les différents squelettes ou ossements découverts et mis à l'actif de la paléontologie humaine ont été groupés autour de quelques types auxquels les désignations de certains d'entre ces vestiges ont été données ; c'est ainsi qu'on parle du « type de Cro-Magnon » ou des « Néanderthaliens », ou encore des « Pithécanthropiens ».

Ces types sont tous considérés comme d'assez lointains ancêtres de l'homme actuel, et l'on s'est efforcé de leur faire attester que des liens de parenté font remonter l'origine de ce dernier à des souches animales. Nous ne pouvons nous contenter d'appréciations sur l'irréalité de cet enseignement, et, bien que très sommairement, nous aurons à parler des fossiles humains et du langage qu'on leur prête.

La race de CRO-MAGNON

Près du village des Eyzies-de-Tayac en Dordogne furent découverts, en 1858, dans l'abri-sous-roche de Cro-Magnon, les ossements de trois hommes, d'une femme et d'un enfant. Par la suite des fossiles découverts en France et en Europe furent apparentés à ceux de Cro-Magnon. Les caractères reconnus à cette race sont : haute taille (1,80 mètre et plus), robustesse, constitution athlétique, tête grande, d'aspect moderne. Le développement cérébral est jugé important ; la forme et les proportions du bassin correspondent à un type élevé d'organisation physique. Les hommes de Cro-Magnon disposaient d'un outillage perfectionné et varié ; ils faisaient preuve de qualités artistiques souvent admirées (fresques des cavernes de Dordogne), de précision, d'observation, de réalisme. Les paléontologistes leur assignent les âges du Paléolithique supérieur, soit une ancienneté remontant à 20 millénaires ou même 25 à 30. Ils ne se différencient pas de l'Homo sapiens, et par conséquent ne posent aucun problème.

Les Néanderthaliens ou « Hommes de Néanderthal »

La première découverte de fossiles groupés sous ce vocable date de 1856, et elle eut lieu dans la vallée du Néander, près de Dusseldorf en Allemagne ; elle fut suivie de celles de certains ossements (crânes, mandibules, dents, os isolés, etc..) en divers lieux : Gibraltar, Spy, près Namur, Krapina en Croatie, La Chapelle-aux-Saints en France, Le Moustier (France), en Crimée, en Algérie, en Afrique du Sud, etc..

Les ossements de la Chapelle-aux-Saints composent un squelette presque entier, qui est regardé comme le plus

important document de la série du type de Néanderthal. Toutefois ce squelette étant celui d'un vieillard, portant de très évidents caractères de sénilité, il convient d'éviter de tenir compte des positions du corps et de la tête. On note l'importance de la tête par rapport à la faible taille (1,55 mètre), et la forme dolichocéphale du crâne (la longueur dépasse la largeur du crâne) alors que l'homo sapiens aurait un crâne brachycéphale (presque aussi large que long) ; mais l'argument que l'on a retiré de ce caractère en faveur du moindre éloignement de l'homme de Néanderthal de ses ancêtres simiens supposés a perdu de sa valeur du fait que les crânes dolichocéphales se retrouvent dans bien des cimetières. On note encore les arcades sourcilières en forte saillie, le front bas, peu bombé et fuyant, en tant que caractères rapprochant ce type humain des Anthropomorphes. Quant à la capacité crânienne, elle est évaluée à 1.600 cc, et ne diffère donc absolument en rien de celle des hommes actuels. Toutes sortes d'observations anatomiques ont été faites dont les savants ont voulu tirer les preuves que les Néanderthaliens sont déjà des hommes en retrait par rapport à l'Homo sapiens sur la ligne d'évolution allant des primates à l'homme, parce qu'ils portent des caractères anthropoïdes. Ce sont là des conclusions très discutables. Des différences sont faites entre les reliefs orbitaires des Anthropomorphes et ceux de l'homme de Néanderthal, ne laissant pas subsister l'assimilation faite. Le Professeur Louis Vialleton fait état d'une étude de Sergi sur la race de Néanderthal, en conclusion de laquelle il s'agirait du rameau d'un tronc humain d'origine afro-européenne ou africaine seulement, qui avait tous les caractères humains et qui n'a engendré par évolution aucun autre type humain, car il était déjà accompli dans ses caractères et parfaitement défini. Et l'auteur d'ajouter : « Voilà donc l'homme de Néanderthal rétabli complètement parmi les formes habituelles de la famille humaine, sans caractères transitionnels vers les anthropoïdes ; ce n'est plus la forme intermédiaire que son antiquité relative faisait accepter comme telle, conformément au dogme transformiste. Ce l'est d'autant moins que l'on connaît des fossiles plus anciens que lui et qui avaient déjà les caractères des hommes actuels ». Ne nous

fions surtout pas aux représentations que font les dessinateurs ou les sculpteurs de l'homme de Néanderthal, avec un cou massif et court, la tête penchée et une allure générale évoquant quelques restes d'animalité, car ces illustrations traduisent bien plus la pensée des scientifiques attachés à l'évolution et leur vœu, que la lointaine réalité de ce type d'homme. Selon ce qui est affirmé d'après les terrains où les ossements fossiles ont été découverts, la race de Néanderthal appartiendrait au Paléolithique moyen, et remonterait donc à plus de 100.000 ans.

Les Pithécanthropiens

A la base de ce groupe se place la découverte d'un médecin militaire hollandais dans l'île de Java en 1891-1892. Ce médecin, le Dr Eugène Dubois, trouva, au bord de la rivière Solo, à Trinil, au pied du volcan Lawou Koukousan, dans une couche à lapilli (petits fragments volcaniques) une molaire, un crâne de faible capacité (850 cc), et, plus tard, un fémur, plusieurs mètres plus loin, et une autre dent. Il y vit aussitôt un préhominien, type s'interposant entre l'homme et les Anthropomorphes et tenant de ceux-ci des caractères marqués ; en fit la publication en 1894 en un mémoire qui eut du renom, puis, en 1895 présenta une communication au Congrès international des Zoologistes de Leyde, en produisant les pièces découvertes à Java. Ces documents parurent insuffisants et l'on préconisa la reprise des fouilles dans le même lieu. Cette reprise fut confiée en 1906 à une expédition conduite par Madame Selenka. A l'endroit même des découvertes du Dr Dubois, on creusa à plusieurs mètres de profondeur, on remua un important volume du gisement, on trouva des ossements d'animaux, mais on ne put mettre à jour aucun autre ossement de Pithécanthrope. En 1931, le service géologique de Java entreprit de nouvelles recherches, et découvrit plusieurs crânes ou fragments de crânes. Enfin, de 1936 à 1939, près de la localité de Sangiran, située à 60 kilomètres de Trinil, le Dr Von Königswald obtint de ses fouilles des fragments de crânes en mauvais état ne permettant aucune mesure de capacité, ni aucune affirmation

réellement fondée.

Le Dr Dubois, laissant libre cours à son enthousiasme et à ses convictions transformistes n'avait mentionné que les pièces qui lui paraissaient démonstratives quant à la thèse qu'il soutenait. Il avait observé le silence plusieurs années sur l'une des trois dents découvertes isolément, et qui, celle-ci, fut reconnue pour être une dent humaine ; mais, bien plus, ce fut en 1921 seulement, soit 30 ans après ses premières découvertes de Java, qu'il annonça avoir trouvé à Java en 1890 deux crânes humains, près de la localité de Wadjak. Ces crânes diffèrent beaucoup de celui du Pithécanthrope, puisqu'il leur fut reconnu des capacités endocrâniennes de 1.550 et 1.650 cc, à égalité des meilleures capacités chez l'homme actuel. Le choix dans les pièces découvertes, la mise à l'écart de celles qui auraient modifié les conclusions hâtives d'un chercheur préalablement acquis aux idées transformistes, sont des comportements peu scientifiques. L'intention était de canaliser les déductions vers le seul résultat escompté : prouver l'existence au quaternaire d'un chaînon humain intermédiaire entre l'homme et les primates dont il est censé provenir. Le Paléontologiste Marcellin Boule fut étonné de la hardiesse du Dr Dubois qui alla jusqu'à exposer, au Pavillon des Indes Néerlandaises de l'exposition universelle de 1900, une reproduction plastique et peinte de Pithécanthrope à l'état de vie.

Que peut-on penser, en définitive, du type « Pithécanthropus erectus », l'homme-singe qui se tenait debout, chaînon précieux des transformistes ? Le crâne est celui d'un Anthropomorphe, d'un Chimpanzé ou d'un Gibbon, car, comme l'indique Monsieur Camille Arambourg, Membre de l'Institut, dans « La genèse de l'humanité » (Presses universitaires de France - 1965), l'indice hauteur/longueur de ce crâne est de 51,4 %, c'est-à-dire du même ordre que celui du Chimpanzé qui est de 51,3 %. D'autre part, le maxillaire que l'on possède offre des caractères pithécoïdes, mais la mandibule figurant à la collection ne lui correspond pas. Quant aux membres du Pithécanthrope, ils restent inconnus (et l'on se demande quelle somme d'imagination dut mettre en œuvre le Dr Dubois pour dessiner sa reconstitution du

Pithécanthrope). Parmi les documents du docteur hollandais figurent bien six fémurs, mais ceux-ci sont « en tous points identiques à ceux des hommes actuels et leurs dimensions correspondent à celles d'êtres d'une taille relativement élevée (1 m 65 à 1 m 70), ce qui cadre mal avec la petitesse constante des crânes de Pithécanthrope et avec leurs caractères archaïques », précise M. C. Arambourg. « Que reste-t-il donc finalement de ce fantôme, de cette chimère, de cet être composite qui a nom « Pithécanthropus erectus » ? interrogent MM. Salet et Lafont, dans leur ouvrage « L'Evolution régressive » ; ils répondent ainsi : « simplement ceci : qu'il a existé vers la fin du Tertiaire ou le début du Quaternaire, une espèce de Primate à assez gros cerveau, une sorte de Gibbon géant d'après Boule, qui nous a laissé le dessus de son crâne et quelques dents, et un type d'Homo sapiens authentique, dont on connaît divers fragments, en particulier un fémur, une dent, une mâchoire et probablement aussi deux crânes ». Ajoutons que si la datation des ossements de Java a quelque valeur, la présence de ce type d'Homo sapiens démontrerait que l'homme n'a pas changé. Avec l'Apôtre Paul, on peut vraiment dire qu'il n'y a pas de puissance contre la vérité.

Le Sinanthrope

Bien que rattaché au groupe des Pithécanthropiens, le Sinanthrope appelle une mention séparée, en raison de sa curieuse histoire. En 1921, le Dr Anderson et Zdansky découvrent, parmi beaucoup d'ossements brisés d'animaux provenant d'un massif de calcaires proche de la localité de Chou-kou-Tien située à 43 kms au sud-ouest de Pékin, deux molaires de type humain. Ce fut tout jusqu'en 1927, année où le Dr Davidson Black trouva au même endroit une troisième molaire, et c'est avec cela qu'il imagina un genre nouveau : le « Sinanthropus Pekiniensis » ; également intermédiaire entre l'homme et les Anthropomorphes. Un paléontologiste chinois, le Dr Peï, compléta les découvertes précédentes par celles de fragments de crânes, de dents, et même, d'une calotte crânienne en bon état. C'était en 1928 et 1929. Ensuite, avec

de grands moyens, la fondation Rockefeller intensifia les fouilles, et l'on mit encore à jour des calottes crâniennes, des mandibules, des débris de maxillaires, et quelques fragments d'os de membres. En 1939, le Dr Weidenreich déclara que les divers ossements du gisement avaient appartenu à 38 individus. Aucune des crânes n'était entier.

C'est à l'examen de ces ossements que participa Teilhard de Chardin. Actuellement, on ne peut plus examiner les ossements de Chou-Kou-Tien, car ils ont disparu et sont remplacés par des moulages. Selon les auteurs de l'ouvrage « Les hommes fossiles », édition de 1952, les Japonais auraient saisi les caisses contenant les dits ossements ; ce que confirme le Dr Vanderbroeck dans son ouvrage « God, Man and the Universe ». On suppose aussi que les crânes furent intentionnellement détruits. Des informations diverses ont paru selon lesquelles des ossements d'êtres humains du type « Homo sapiens » auraient aussi été découverts à Chou-kou-Tien, que mention en aurait été faite, même par Teilhard de Chardin, et démentie ensuite. Certains ouvrages mentionnent ces ossements. L'histoire des découvertes de Chou-kou-Tien ne suit guère un déroulement aisé à retrouver, elle comporte bien des complications, des contradictions, des divergences, des réserves. Par exemple, en 1931, l'abbé Breuil, invité par Teilhard de Chardin et le Dr Black, visita les fouilles de Chou-kou-Tien et vit les fossiles du Sinanthrope. Dans l'article qu'il publia en 1932, dans la revue « l'Anthropologie », il s'exprima avec réserve en ces termes : « est-ce que les êtres représentés par ces crânes ressemblants à des crânes d'animaux, auraient pu être les auteurs de l'industrie très développée de Chou-kou-Tien, ainsi que le Père Teilhard de Chardin et le Docteur Black l'affirmaient ? La revue « l'Anthropologie » publia, en 1937, un avis du Paléontologiste Marcellin Boule, qui, lui aussi, était allé à Pékin. Ce savant écrivit alors : « A cette hypothèse aussi fantaisiste qu'ingénieuse, je me permets de préférer celle-ci qui me paraît plus conforme à l'ensemble de nos connaissances : Le chasseur était un homme véritable dont on a retrouvé l'industrie typique et qui faisait sa victime du Sinanthrope »... « Il me semble téméraire de considérer le

Sinanthrope comme le monarque de Chou-kou-Tien, puisqu'il apparaît, dans les dépôts où il est trouvé, comme un gibier, comme les animaux trouvés avec lui ». Il n'y a absolument aucun crédit à attacher au Sinanthrope, préhominien imaginaire.

L'Homme de Piltdown

« Ce fut l'une des plus grandes mystifications de l'histoire des sciences », écrit M. Camille Arambourg, Membre de l'Institut (op. cit.). En 1911, un géologue nommé Dawson découvrit des fragments de crâne humain dans une carrière de graviers près de Piltdown (Sussex) avec des silex taillés. On découvrit ensuite au même endroit une demi-mandibule et une canine, parmi des ossements d'animaux fossiles. La mandibule s'apparentait à celle d'un singe, quoique les dents fussent usées comme des dents humaines, mais le crâne paraissait être celui d'un homme actuel ; les deux pièces étaient donc de deux provenances différentes. Cependant certains savants voulurent que ces restes aient pu appartenir à un même être, ayant à la fois des caractères simiens et des caractères humains. Là encore, on vit le chaînon que tant de théoriciens désiraient découvrir entre l'homme et les Anthropomorphes. On désigna ce nouveau chaînon par la savante appellation « *Eoanthropus Dawsoni* » ; il remontait à quelque 500.000 ans. En 1915, à Sheffield Parck, près de Piltdown, on découvrit encore les restes d'un second homme-singe. Teilhard de Chardin s'intéressa vivement à l'homme de Piltdown pendant le temps où l'on crut à l'authenticité des ossements fossiles découverts en ce lieu. Cela dura 40 ans. Il arriva que le test du fluor dût être pratiqué par Oakely sur les ossements de Piltdown, et c'est alors qu'il fallût se convaincre que ces ossements étaient faux. La mandibule était celle d'un singe mort depuis quelques années seulement, et le crâne était un fossile relativement récent. Le faussaire avait poussé le scrupule jusqu'à limer lui-même les dents de la mandibule avec un instrument moderne pour leur donner l'apparence de dents humaines, puis, à casser la jointure de la mandibule pour qu'on ne puisse constater qu'elle n'appartenait pas au

crâne, à ajuster la canine découverte par Teilhard de Chardin pour qu'elle corresponde à la mâchoire, à vieillir la mandibule en la teintant, à réunir dans le même endroit des pierres taillées venues d'ailleurs et qui avaient été achetées, etc.. Ce fut donc une minutieuse falsification. Que pareille mystification ait été possible et ait trompé la plupart des savants pendant 40 ans, voilà qui montre bien que l'ardent désir de prouver la théorie transformiste ôte toute prudence et prive d'un sain jugement des faits.

Les Australopithéciens

Nous ne les mentionnerons que pour mémoire. Il s'agit d'un groupe de fossiles portant essentiellement des caractères simiesques, mais auxquels on accorde aussi quelques particularités humaines. Les découvertes s'échelonnent de 1925 à 1947, et se situent en Afrique. Les ossements fragmentaires faisant l'objet de ces découvertes appartiendraient à la fin du Tertiaire et au début du Quaternaire. Il s'agit, écrit M. Arambourg, d'un groupe particulier de Primates, différent de tous ceux que l'on connaissait jusqu'alors. Le Professeur Daniel Vernet les rejette tous en même temps que les Pithécanthropiens (Revue Certitudes -1968).

Limitant l'énumération des fossiles humains aux principaux groupes qu'ils forment selon les conceptions actuelles, il nous paraît maintenant utile de mettre en évidence quelques-unes des différences qui distinguent les hommes des Anthropomorphes.

HOMMES ET PRIMATES

On admet le plus souvent avec trop de facilité le rapprochement fait entre l'homme et certains singes qui lui ressemblent le plus. Une vue sommaire de cette ressemblance mène à une erreur de jugement, car, a y bien regarder, des différences importantes séparent l'homme de ces animaux. Tout d'abord, seul l'homme pratique la bipédie

absolue, détient la station verticale, et l'usage du langage. Restant dans la comparaison des corps, il faut encore s'arrêter à d'autres écarts plus significatifs qu'on ne le pense :

- 1- **L'attitude verticale** exige une triple courbure de la colonne vertébrale, qui suit une ligne légèrement convexe, concave et convexe ; et cela reste particulier à l'homme. Le bassin de l'homme s'élargit vers le haut pour maintenir les viscères selon l'exigence de la station verticale, tandis que les singes ont un bassin différent dans sa forme, resserré et allongé ; il correspond à la marche en quadrupèdes. Le thorax humain présente un dessin qui lui est propre ; il est aplati d'avant en arrière.
- 2- **Le crâne** prend chez l'homme des formes qui l'oppose au crâne des singes, tant quant à la partie antérieure, la face, presque droite, alors que celle des singes s'avance pour former un museau robuste et lourd ; qu'en ce qui concerne la boîte crânienne volumineuse, haute et non couchée ; la capacité de cette dernière atteint en moyenne de 1.200 à 1.600 cc, alors que le Gorille n'a que 620 cc, et l'Orang comme le Chimpanzé 400 à 450 cc de capacité crânienne.
- 3- **Les membres** diffèrent en longueur ; le bras étant notablement plus court chez l'homme, alors que les jambes ont une attitude droite que ne peuvent prendre les membres postérieurs du singe. Les mains et les pieds de l'homme ont des caractères fonctionnels spécifiques.

D'une manière générale, notons avec le Dr Delmas que l'organisation des Anthropomorphes et celle des hommes correspondent à deux types de spécialisation très anciennes et assez exclusives les unes des autres du point de vue mécanique et neurologique.

UN REGARD SUR LES RACES HUMAINES

Les croyants ne comprennent pas toujours qu'ayant une origine unique, selon les Ecritures, l'humanité soit composée

de races si distinctes les unes des autres. Comment expliquer, interroge-t-on souvent, que la descendance d'Adam ait pu se diversifier comme le montre la comparaison des types humains actuels. Attention ! Que cette question ne soit pas l'expression d'un doute ; que l'explication du polygénisme (pluralité des souches humaines) ne reçoive pas accueil, car elle est la dénégation d'un point formel et important de la Révélation. Malgré la diversité des caractères, l'humanité provient d'un seul homme, et elle ne forme qu'une seule espèce, ce qui d'ailleurs, ne paraît plus contesté aujourd'hui. Les caractères raciaux les plus apparents sont la couleur de la peau, celle des yeux et des cheveux, la forme des yeux, le faciès et la taille. Comment classe-t-on les races humaines, et combien en reconnaît-on actuellement ? Voilà ce qu'il est intéressant de savoir tout d'abord.

M. Henri Vallois, Directeur de l'Institut de Paléontologie humaine, Membre de l'Académie de médecine (Les Races humaines - Presses universitaires de France, 1967) fournit une classification des races humaines qui en comprend 27, et les distribue en quatre groupes. Voici cette classification :

- 1- **Races primitives** : vedda et australienne, situées un peu en Asie et en Océanie.
- 2- **Races noires ou négroïdes** : peau foncée, cheveux crépus, nez large. On les trouve essentiellement en Afrique (au-dessous du Sahara), un peu aussi en Asie et en Océanie. Elles sont au nombre de sept : éthiopienne, mélando-africaine, négrière, khoisan, mélando-indienne, négrito, mélanésienne.
- 3- **Races blanches** : à peau claire ou brune, occupant surtout l'Europe, avec leur prolongement en Amérique, et une petite enclave au nord du Japon. Elles sont au nombre de dix : nordique, est-européenne, dinarique, alpine, méditerranéenne, aïnou, anatolienne, touranienne, sud-orientale, indo-afghane.
- 4- **Races jaunes** : à peau ayant un arrière-fond jaunâtre, et situées en Asie, en Amérique et en Océanie. Il y en a huit : sibérienne, nord-mongole, centro-mongole, sud-

mongole, indonésienne, polynésienne, eskimo et amérindienne.

On a pu penser que ces différentes races s'étaient formées chacune au sein des contrées qu'elle occupe, et l'on a parlé de « centres de création » qui auraient été les foyers d'où les grandes races seraient sorties. C'est le polygénisme qui s'est opposé au monogénisme, lequel affirme l'unité d'origine de l'homme. Actuellement, exclusion faite de tout ménagement des données de l'Écriture sainte, on semble admettre que toute l'humanité provient d'un seul noyau et donc, d'un seul point du globe. Ce petit groupe primitif, déclare M. H.V. Vallois, se serait différencié à l'époque tertiaire aux dépens des Primates. Dans quels lieux ? Ceux-ci restent inconnus, mais, en procédant par des éliminations, l'auteur pense que beaucoup de données concordent pour faire considérer l'Asie, ou le bloc Asie-Malaisie, comme le lieu d'origine de la grande majorité des races actuelles. De plus, en Asie, les quatre grands groupes raciaux semblent se donner rendez-vous. Ces intéressantes conclusions ne s'accordent pas pleinement avec la Bible, surtout en ce qui concerne l'apparition de l'homme au milieu des Primates, et le noyau primitif admis ne signifie pas que soit reconnue une origine attachée à un seul homme, le premier homme. Il y a cependant un rapprochement à noter, puisque le polygénisme est écarté. M. Camille Arambourg, précédemment nommé, estime également que le conflit des polygénistes et des monogénistes est périmé, et que les hommes actuels, tout en prenant place dans l'Ordre des Primates, appartiennent (zoologiquement parlant) à une seule espèce, quelle que soit la couleur de leur peau. Dans la même perspective zoologique, M. John Maynard Smith (op. cit.) pense qu'il est clair que toutes les races humaines puissent mériter le rang de sous-espèce. Il croit que, dans l'avenir, le mélange des races effacera les distinctions existant entre elles.

La formation des races demeure mystérieuse et ne fait pas l'objet de théories suffisamment assises. Les périodes glaciaires, croit-on, y auraient joué un grand rôle, par l'isolement de groupes humains soumis à des climats et des

conditions de vie différents. On peut toujours admettre que les caractères différenciant les races sont apparus sous l'influence du milieu, du climat, du mode d'alimentation, du genre de vie (formes de travail, vêtement, habitat, etc..) ; et il est certain que l'isolement des populations a été un facteur ayant permis la persistance et la transmission des caractères raciaux. Ajoutons encore les causes pathologiques, capables d'imprimer des caractères marqués et durables. De même que les espèces animales et végétales, l'homme peut subir des variations et des mutations, sans pour autant, et nous le voyons, que l'espèce soit débordée. La couleur de la peau est ce qui impressionne le plus souvent, mais il n'y a pourtant là rien de bien difficile à comprendre. La pigmentation de l'épiderme subit les influences extérieures et peut donc se modifier ; la chose est connue chez certains animaux. Il y a, en outre, une observation intéressante à faire parmi les races de couleur. Elles présentent, en effet, une diversité de teintes assez étendue, en dehors du métissage. Quant à la teinte rouge, elle résulte du croisement entre races qui ne la possèdent en propre ni l'une ni l'autre. Contrairement à ce qu'on pense généralement, la couleur n'est pas le caractère le plus stable. Transporté dans un autre milieu, l'homme de couleur change notablement en quelques générations ; et, inversement l'homme blanc prend une teinte sous certaines latitudes, comme le montre le cas des créoles dans les Antilles. Ils étaient de race blanche venue dans l'archipel des Caraïbes à la suite de Christophe Colomb au 15^e et au 16^e siècles, et leur couleur s'est accentuée, sans que le métissage en soit la cause. D'autre part, les cas d'albinisme se rencontrent en pleine population de couleur. Nous avons vu à la Guadeloupe des sujets qu'on appelle « nègre-blancs » dont les parents sont bien noirs, et qui ont une peau très blanche ; ils portent par contre les caractères négroïdes : cheveux crépus, nez épaté, etc. Que surviennent certaines causes et la couleur de la peau change, quelque fois brusquement.

Qu'il y ait des races, c'est la constatation que livre surtout l'extérieur des choses ; toutefois, il faut faire une autre constatation : tous les hommes portent un grand nombre de traits communs, et les caractères que l'on retient comme

distinctifs entre les races sont un peu arbitraires et ne peuvent délimiter des catégories humaines nettement différenciées. Ainsi, les caractères distinctifs d'une certaine race ne se trouvent pas tous réunis sur un seul individu. C'est ce qui a fait dire que la notion de race est une notion statistique, et qu'il serait préférable de lui substituer celle d'ethnie, en laquelle il y a un élément géographique. M. Camille Arambourg cite le passage suivant du Dictionnaire des Sciences anthropologiques : « En définitive, les classifications n'ont point de réalité et ne répondent pas à des catégories précises ; sans doute il est commode de parler de races blanches, de races jaunes, de races noires, de races à tête allongée, à tête courte, à cheveux lisses, à cheveux crépus ; il existe des races présentant tel ou tels de ces caractères ; mais prétendre systématiser un ensemble de caractères, cela est une chimère ou un jeu puéril. « Les hommes de science reconnaissent donc l'unité d'espèce zoologique à l'humanité. Prenons-en acte, puisque cela rejoint les certitudes de la foi. Mais l'unité d'espèce est corrélatrice de l'unité d'origine. Comme l'écrivait A. de Quatrefages (L'espèce humaine) : « l'espèce est une réalité »... « ce que la science peut affirmer, c'est que les choses sont comme si chaque espèce avait eu pour point de départ une paire primitive unique ». Ainsi, devant cette question si importante de l'unité d'origine de l'homme, le chrétien ne peut éprouver la moindre difficulté, puisque la science moderne tend vers l'affirmation, quelles que soient par ailleurs les conceptions transformistes. Quant à l'ancienneté de l'apparition de l'homme sur la terre, nous envisagerons les solutions momentanées à donner à ce problème dans le chapitre suivant, au cours des réflexions qu'appellera l'échelle du temps.

CORPS ET ESPRIT

Par le fait qu'il a écarté toute foi en Dieu, toute notion d'une Intelligence dont toutes choses et tous êtres procéderaient, le matérialisme s'oblige à ne raisonner qu'avec la matière et à placer en elle les causes premières de la vie. Tout est matière et rien que matière au gré de cette

philosophie. Il est alors impossible de comprendre la vie, car la réalité est étrangère au matérialisme et a bien d'autres niveaux que la matière. La pensée de l'homme, enseigne le transformisme qui suit sa logique, a trouvé sa source en même temps que le corps, au sein de l'animalité. La pensée humaine ne dispose pas, selon cette doctrine, de foyer qui lui appartienne, mais elle s'exerce seulement par des voies physiologiques, étant due au fonctionnement du cerveau uniquement. Esprit et pensée s'identifient. Lorsque survient la mort du corps, tout disparaît. La matière avait produit l'intelligence ; elle la reprend dans la mort, ainsi que toute conscience. Le cerveau a de très grandes possibilités et des activités variées, on le croit aisément, mais il n'est pas tout, car, comme nous l'avons rappelé au commencement de ce chapitre, Dieu a conçu pour l'homme un plan différent de celui auquel répond la vie animale, et selon ce plan particulier, Sa créature allait revêtir la ressemblance à Dieu ; or Dieu est Esprit. La Bible distingue trois parties en l'homme : esprit, âme et corps (1 Thessaloniens 5/23). Nous savons qu'il avait été rendu capable de connaître la volonté de Dieu, de vivre dans la communion avec Dieu, de conduire sa vie selon les enseignements de la sagesse et par intelligence, et cela, bien sûr, ne provenait pas de son corps, mais d'un esprit ayant pris place en lui. La chose est si certaine que pour demeurer conforme au plan créateur, l'homme doit être retenu dans un lien constant avec Dieu ; que si ce lien se rompt, et que l'homme se replie sur lui-même, il cesse de pouvoir mettre en œuvre les capacités du bien, et se met à diriger sa vie contre lui-même, en dépit de toute véritable intelligence ; l'équilibre de son être se perd. Il n'est plus dans l'équilibre « esprit, âme, corps », il devient « chair », selon le terme biblique, c'est-à-dire livré à ses propres ressources, aux incapacités de sa personne physique et aux attraits du mal. L'homme qui, par la foi en Jésus-Christ reçoit le pardon de Dieu et la régénération de son être, devient capable de vivre « selon l'esprit », et son corps et son âme reprennent un comportement de soumission à l'Esprit de Dieu. « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui né de l'Esprit est esprit » a dit le Seigneur Jésus-Christ

(Jean 3/6). Nous reprendrons cette pensée dans les conclusions.

LE VRAI, LE FAUX, L'INSAISSABLE

LA SCIENCE A SUBJUGUÉ NOTRE ÉPOQUE

Son emprise explique pour une large part la mentalité présente et le comportement de beaucoup à l'égard de la foi. Il arrive que la science asservit la pensée et la fascine. On lui accorde souvent un crédit illimité, et comme une sorte d'infaillibilité. A priori, elle a raison. Tout, même les objets de la foi doivent lui être présentés, son droit étant de les contrôler. On l'entoure de crainte, de déférence, et c'est avec emphase que chacun annonce ses succès, ses rapides progrès, comme le prodigieux développement des techniques. Le monde cède avec plaisir à l'éblouissement des perspectives du fabuleux avenir que la science et ses multiples applications lui offrent. Il semble que, déjà, les plus hauts sommets aient été atteints, et qu'aux mains de l'homme ait été remise la domination de son propre univers, en attendant le jour prochain où d'autres univers se rangeront à cette domination. Nous sommes parvenus au temps des « marchands d'avenir » comme on appelle les puissantes sociétés qui, avec l'aide des sommités scientifiques, élaborent les programmes du futur, afin d'orienter en conséquence les implantations présentes. A quoi veut-on réussir ? A disposer de sources d'énergies illimitées, à transporter l'énergie à travers l'espace, en vue de la colonisation des planètes, à exploiter ces dernières, à atteindre les vitesses qu'exige l'exploration du cosmos, à maîtriser les climats, à transformer l'être humain pour accroître certaines de ses capacités, pour l'adapter à la vie extra-terrestre, à prolonger la vie jusqu'à parvenir quelque jour à supprimer la mort, etc.. Devant l'homme et ce qu'on nomme son génie, semblent s'ouvrir les perspectives positives qu'aucune limite ne serait capable de restreindre. A côté de la science, la culture travaille à forger la mentalité actuelle et à la nourrir du goût des rêves, des dialogues confus et des audaces. Il est parlé de culture à propos de tant de choses diverses qui sont impuissantes à élever l'esprit, que la notion attachée à ce mot a perdu sa

réalité, La culture ne peut pas être n'importe quoi, n'importe quelle manifestation, et être abandonnée à l'illumination imaginative la plus débridée. Elle ne devrait pas être sciemment confondue avec l'apologie des doctrines matérialistes. Mais, laissons ce domaine auquel est accordé le nom de culture, si inquiétant soit-il pour la jeunesse, et revenons à ce qui nous occupe maintenant, la science, et surtout les attraits et la domination que la science exerce sur les esprits, notamment sur les jeunes que leurs études, plus ou moins poussées, mettent au contact des enseignements théoriques.

Par la place qui lui est consentie dans la pensée moderne, la science est devenue une idole. En dehors des controverses qui depuis longtemps opposent la science à la foi, surgit une évidente réalité autrement digne d'intérêt, les hommes ont été gagnés à une toute autre confiance que celle due à Dieu, car c'est à la science qu'ils s'attendent en toutes circonstances, comme du côté de l'avenir. Sans toujours en être conscients, ils ont subi une pression acheminée par toutes les voies de diffusion de la pensée ; ils ont contracté cette mentalité nouvelle qui a établi dans leur esprit et dans leur vie l'idole science. Comme bien des propos l'ont proclamé : nous sommes à l'âge scientifique. Monsieur Jean Rostand, dans son ouvrage « Peut-on modifier l'homme ? » (Gallimard 1956) constate : « la science tient dans nos sociétés une place considérable, et qui s'élargit sans cesse. Comme disait fort bien M. Pierre Frieden, dans un remarquable discours récemment prononcé à Luxembourg, elle est aujourd'hui devenue la première grande puissance du monde ». L'auteur s'attache à montrer comment cette puissance s'exerce sur l'esprit des hommes de ce temps, qui en sont venus à tout attendre de la science, des miracles pour ainsi dire ; et il raconte qu'un jeune journaliste lui avait demandé, comme entrée en matière : « c'est bien vous qui avez fabriqué un veau ? » ; commentant ainsi la crédulité publique : « Volontiers, on accorderait l'omniscience à ces gens de peu de science que sont les hommes de science ». Pour comprendre que la science ait pu subjugué l'opinion, il faut penser à sa pénétration dans toutes les activités, ainsi

que dans le cadre de la vie privée. Tout s'imprègne de notions scientifiques ; qu'il s'agisse d'une information judiciaire, de tests pour déterminer des aptitudes, d'expertise, de diagnostics, de détection de l'ivresse, de photographie, de cinéma, de construction, etc. ; partout survient quelque application d'un principe scientifique. Que dire aussi des machines équipant les bureaux modernes, et des utilisations de l'électronique. La publicité elle-même se sert à tort ou à raison, de l'appui de la science. Le contact avec un environnement de techniques qu'il faut arriver à comprendre et à raisonner par les principes de base, procure à tous une éducation nouvelle qui force l'esprit à toujours raisonner. La vie de l'homme moderne se déroule dans un décor artificiel qui lui masque de plus en plus les réalités naturelles et les réalités invisibles. Il finit par ne plus les soupçonner. M. Jean Rostand mentionne quelques-uns des domaines où la science a fait incursion ; celui de l'esthétique, avec l'apparition de crèmes de beauté aux hormones sexuelles, ou au jus d'embryon de poulet, avec les cires électroniques, les boues radioactives, les pâtes à pH équilibré, les rouges colloïdaux, les aérosols, les shampoings vitaminés, etc.. Le charlatanisme aussi s'est emparé, faussement bien sûr, de la science : radiations, longueurs d'ondes, champs d'induction, vibrations, interférences et rémanence ! La confiance publique en la science va jusqu'à la crédulité à l'égard de tout ce qui emprunte un langage d'allure scientifique, elle ne discerne pas l'abus de ce qui est sérieux.

Cependant, au centre de cet intérêt idolâtre, se tient la science authentique qui gagne constamment du terrain dans la découverte et accroît ses applications. Elle rend compte avec exactitude des phénomènes observés ; elle déduit des lois et des propriétés de la constance des faits ; elle est fondée sur l'expérimentation, même si l'hypothèse lui a servi d'instrument de recherche. Dans son dernier ouvrage intitulé « Recherche d'une doctrine de la vie » (Laffont 1964), le Professeur Louis Bounoure rappelle l'avertissement de Claude Bernard : « Il ne faut croire à nos théories que sous bénéfice d'inventaire expérimental », ajoutant : « de quelque question qu'il s'agisse touchant la vie, c'est à l'expérience que le

biologiste demande la valeur de ses hypothèses et la preuve de la vérité ». Cette science, tendant vers son idéal avec prudence, est une activité permettant à l'homme de mettre en œuvre les ressources de son intelligence pour découvrir le réel autour de lui. Accumulant ses connaissances, développant ses facultés de pénétration, la société humaine devait immanquablement, semble-t-il, parvenir à l'âge scientifique d'aujourd'hui.

Mais, la science, ce n'est plus seulement la recherche objective des mécanismes ou des structures attachés à la matière ; ce mot ne désigne pas uniquement la physique, les mathématiques et la chimie, ou la botanique, la zoologie et la biologie, car il s'étend à toute la gamme des connaissances réparties en de nombreuses et diverses disciplines enseignées dans les Universités. Il y a les sciences politiques, les sciences économiques, les sciences humaines, l'histoire, la géographie, etc., et, dans chacune de ces désignations il existe des branches d'enseignement spécialisé pourvues d'appellations qui leur sont propres. Si l'on affirme que les méthodes employées pour faire progresser ces diverses connaissances s'inspirent toutes des mêmes principes, on ne peut cependant comparer leurs acquisitions quant à leur véracité. C'est ce que le Professeur Louis Bounoure a mis en relief dans l'ouvrage précité, concernant la paléontologie : « Quant à leur méthode épistémologique et à l'acquisition des certitudes, il existe deux sortes de biologie, l'une historique, l'autre expérimentale. La première est pure science d'observation : elle recherche des documents et des faits naturels, les note avec précision et en fait matière scientifique, en les interprétant pour les faire entrer dans un système et servir à une thèse. C'est, par nécessité, la méthode même de la paléontologie, qu'il s'agisse de l'apparition des oiseaux ou des racines de l'espèce humaine, comme c'est la méthode de l'histoire reconstituant la dynastie des Ramsès ou le déroulement de la guerre de cent ans. Les données historiques peuvent suggérer des hypothèses, qu'elles laissent à l'état d'hypothèses, car elles ne peuvent fournir la preuve de leur conformité au vrai. Ce n'est point la faute du paléontologiste, si la paléontologie ne peut jamais conduire

qu'à de simples présomptions, dont le degré de certitude est toujours discutable ». Par contre, la biologie disposant de la méthode expérimentale, parvient, déclare l'auteur, aux conclusions suivantes : « Il est remarquable que les expériences sur les vivants actuels contribuent, par leurs résultats les plus assurés et les plus profonds, à ruiner l'idée d'évolution, si largement utilisée par Teilhard de Chardin. C'est l'expérience qui a démontré l'inanité totale de l'idée lamarckienne d'une variation continue des organismes sous l'action du monde extérieur, longtemps regardée comme véritable facteur efficace d'évolution. C'est la Génétique expérimentale qui a révélé en chaque espèce la constance des caractères de détail, parfaitement stables, que l'hybridation combine de mille manières dans les individus, de telle sorte que les mutations, loin de montrer la transformation des espèces les unes dans les autres, représentent les diverses formes que peut prendre une espèce par simple permutation de ses gènes patrimoniaux ».

LA SCIENCE EST HUMAINE

La nature, le cadre de vie de l'homme, l'homme lui-même, portent en eux des merveilles, et constituent un édifice d'une complexité inouïe, en lequel les lois s'harmonisent, les effets s'équilibrent. Cela ne vient pas de l'homme. Il n'est pour rien dans l'existence de cet édifice de réalités, construit sans lui, mais pour lui ». « Où étais-tu quand je fondais la terre ? » demande l'Eternel Dieu à l'homme. Par contre, la science vient de l'homme, elle le met à l'œuvre pour inventorier la nature, pour en percer les mystères et en utiliser les ressources. Elle vient de l'homme en qui apparaissent des forces et des faiblesses, de l'homme dont la Bible révèle l'état actuel, de l'homme pécheur. Il a la connaissance du bien et du mal, et c'est la « loi du péché », selon l'expression de l'Apôtre Paul, qui l'entraîne à faire le mal, même lorsqu'il voudrait faire le bien. La loi du péché enferme l'homme dans une captivité, de telle sorte que toutes ses entreprises, même celles partant d'une bonne inspiration, seront plus ou moins mais toujours entachées de fautes et d'erreurs. L'erreur est humaine, a-t-on dit. La loi du péché, ce sont souvent les influences mêmes de

la nature humaine faussant les intentions que l'on se donne ou que l'on avoue.

La science supporte donc le poids des fautes et des erreurs dues à la nature humaine, dues aussi aux limitations dans lesquelles l'homme est enfermé. Nous voudrions préciser ce que sont ces erreurs, car il est nécessaire de les connaître, afin de savoir user de sagesse à l'égard des enseignements que la société dispense, et auxquels c'est souvent abusivement qu'elle décerne l'autorité de la vérité. Il y a d'abord tout simplement les erreurs personnelles des chercheurs sur lesquelles on reviendra au bout d'un temps plus ou moins long. M. Jean Rostand dont nous allons prendre les avis dans un autre de ses ouvrages : « Science fausse et fausse science » (Gallimard 1958) commence par cette déclaration : « il n'est pas d'homme de science qui, au cours de ses recherches, ne se soit plus ou moins lourdement trompé ; même le grand Pasteur, si clairvoyant, si rigoureux, si scrupuleux, s'est, à maintes reprises, engagé dans des voies où il eut à revenir sur ses pas ». Il y a encore les erreurs collectives, qui font école ; celles qu'engendrent les préjugés ; la science partisane. Nous allons en parler.

multiples sont les causes courantes d'erreur dans le travail de la recherche, qui remontent aux imperfections de la nature humaine. Le raisonnement qui entend justifier un résultat quitte bien des fois la ligne d'une pure logique, lorsque trop vif se fait le désir de ce résultat. L'affectivité pourra aussi contribuer à compromettre l'enchaînement des déductions, ou encore, l'excès de confiance en soi. En somme, par sa personne, l'homme altère la leçon des faits, et nuit à l'efficacité des recherches. Est également à citer le besoin de généralisation qui pousse la pensée à étendre la signification des faits au delà de leur domaine, à extrapoler par pur enthousiasme intellectuel, à croire avoir saisi des causes lointaines en de trop étroites constatations. L'anecdote ci-après de Louis Bounoure témoignera de cette fréquente tendance :

« Au temps où nous faisons nos premières recherches de zoologiste, un de nos camarades de laboratoire, pour égayer la pause que marquait la tasse de thé traditionnelle, imaginait de mettre en scène les maîtres qui s'étaient acquis

quelque renom dans tel ou tel chapitre biologique. « Maître, comment avez-vous découvert le secret de la vie ? » : telle était la question qu'un chroniqueur supposé adressait tour à tour à chacun de ces savants, et celui-ci ne doutant pas qu'il n'eût en effet expliqué la grande énigme, brandissait avec importance la petite découverte qu'il avait apportée à la connaissance de la vie animale. Dans cette plaisanterie, qu'assaisonnait de verve son esprit subtil, notre ami Robert L... soulignait la démesure qui laisse toute étude de détail, même la plus brillante, bien loin des vastes interrogations que posent l'existence et la nature de la vie ».

Les faiblesses de l'humanité, expression en laquelle il faut entendre l'état de péché réunissant les causes de toutes les déviations que l'homme imprime à ses œuvres, ces faiblesses se nomment quelquefois présomption ou orgueil. Ce mal, dont personne n'est exempt, ne trouve son antidote que dans l'humilité, vertu essentiellement chrétienne naissant d'une rencontre avec Jésus-Christ. Or, dans le domaine de la science, l'orgueil plus ou moins dissimulé derrière la modestie des apparences, produit, appuie et conserve bien des erreurs.

LES ERREURS COLLECTIVES

Comment croire qu'en matière de science, des erreurs collectives, appuyées des plus fortes affirmations, naissent et fassent carrière ? Il en est pourtant ainsi. Dans le passé, les histoires les plus extraordinaires trouvaient assez facilement crédit, mais, dira-t-on, c'était à cause de l'ignorance générale. Aujourd'hui, l'esprit scientifique partout répandu met les hommes cultivés à l'abri de succomber en croyant ce qui est faux, bien davantage encore les scientifiques. On ne peut dire cela, et, dans son propre domaine, la science est sujette aux erreurs collectives ; des exemples rapportés par M. Jean Rostand dans l'ouvrage « Fausse science et sciences fausses » nous en convaincront. Résumons d'abord l'affaire des « rayons N », et nous donnerons ensuite les appréciations de l'auteur qui la rapporte longuement :

En 1903, un distingué physicien, professeur à la Faculté des sciences de Nancy, M. René Blondlot, correspondant de

l'Académie des sciences s'efforce de constater la polarisation des rayons X, et, au cours de ses essais, il découvre de nouveaux rayons, distincts des rayons X, qui se montrent polarisables. C'était, dira le savant, « une nouvelle espèce de lumière ». Les nouveaux rayons sont appelés « rayons N » (initiale de Nancy). Ils jouissent de propriétés, notamment celle d'augmenter l'éclat d'une étincelle ou d'une flamme, d'accentuer la phosphorescence de certains composés exposés à la lumière, etc.. Leur observation est accessible à tous. On les trouve dans la lumière solaire, et on peut les emmagasiner par le moyen de certaines substances comme l'eau salée. L'eau de mer peut donc les emmagasiner et les restituer, mais alors, les rayons N doivent exercer une influence sur des phénomènes naturels. Tout ce que le physicien pressent, l'expérience en montre la réalité. La détermination des caractéristiques physiques des nouveaux rayons réussit parfaitement, et la mesure de leur longueur d'onde par divers procédés donnera des résultats concordants. En 1904, on photographie leurs effets. De hautes personnalités scientifiques confirment l'existence des rayons N : le Dr Bordier, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Lyon, le Dr Th. Guilloz, Macé de Lépinay, Bichat, Charpentier, Lambert, Colson, Bugard, J. Becquerel, André Broca, les docteurs Gilbert Ballet et Delherm, le Dr Fabre, etc. En moins de deux ans, l'étude des rayons N avait construit un ensemble imposant de données positives, intéressantes tant pour la physique que pour la biologie et la médecine sur le plan des applications possibles. Alors qu'une bonne part du monde scientifique avait vu les rayons N, brusquement, l'hypnose est rompue ; personne ne les voit plus ! Tout l'édifice s'écroule ; tous les faits d'expérimentation, toutes les interprétations se révèlent erronés. M. Jean Rostand ne désire nullement railler les chercheurs qui se sont fourvoyés, mais il veut nous faire réfléchir sur cette étrange illusion collective apparue dans le milieu le plus scientifique qui soit. Comme il le dit, ce qui est extraordinaire, c'est le nombre et la qualité des « égarés » ; de vrais hommes de science, désintéressés, probes, habitués aux méthodes et aux mesures de laboratoire. Autre sujet d'étonnement : « le degré de cohérence, de

logique, obtenu par la construction illusionnelle ; tous les résultats concordent, s'harmonisent entre eux, se vérifiaient les uns par les autres ». Il cite Lucien Cuénot de « Sciences et pseudosciences » disant qu'il faut se méfier de tout, de son désir de trouver du nouveau, et de l'entourage : les aides, les proches. Dans le cas des rayons N il y a certainement l'idée préconçue et la suggestion, secondées par « l'attrait de coopérer au défrichage d'un domaine encore inexploré ». M. Rostand se plaît à témoigner de son scepticisme de principe : « Autodidacte de l'incrédulité, j'ai appris, j'ai compris peu à peu qu'une foule de livres sont purement formés de mensonges, qu'il a des bibliothèques entières d'imposture, que les gens les plus intelligents et les plus instruits ne sont pas ceux qui, en ce domaine, disent le moins de sottises et répandent le moins d'erreurs. J'ai appris que rien, jamais, ne s'est passé comme on le rapporte, que, même loyal et désintéressé, un témoin fabule toujours sans le vouloir, sans le savoir ; j'ai appris à suspecter partout l'infime déformation, involontaire et invisible, qui suffit à tout fausser et à empêcher un fait d'être un fait... Mais cet acquis, ce trésor de scepticisme, il est, hélas, impossible de le communiquer directement à autrui. Et, quand on le porte en soi, l'on paraît atteint d'une sorte de doute névrotique, alors qu'on possède simplement le minimum de défiance qui s'impose ». M. Rostand, dont la sincérité est captivante, nous permettra de recueillir ses précieux avertissements et d'en recommander la sagesse. Il nous permettra aussi d'en faire application à toutes les données de la doctrine transformiste, que nous n'avons pas les mêmes raisons que lui-même d'accepter. Un tel scepticisme, en effet, donné comme celui de la prudence, suffit amplement à provoquer le rejet de cette doctrine, que tant d'autres motifs nous poussent déjà à considérer comme une illusion collective et une théorie partisane. M. Rostand voit bien, sur la base de ses propres expériences, que l'homme ne peut pas se manifester selon une parfaite droiture. Quelque chose en lui fausse, même à son insu, son comportement : tout témoin fabule ! Et sur toute une carrière, comment un homme pourrait-il conserver une attitude de vérité ; sa nature en est incapable. L'homme doit être changé, son cœur a

besoin d'une régénération comme l'Écriture sainte le proclame ; il peut l'obtenir sans efforts venant de lui-même, par une foi sincère et ardente en Jésus-Christ ; c'est le nécessaire miracle de la nouvelle naissance.

LA SCIENCE PARTISANE

C'est ce que, dans l'ouvrage dont nous parlons, M. Rostand appelle le « dogmatisme idéologique ». Il en fournit un exemple éclatant : le mitchourinisme. Le nom vient d'un biologiste russe mort en 1935 : Ivan Vladimir Mitchourine, mais c'est en 1948 qu'apparaît en France la biologie mitchourinienne, avec les publications du poète Aragon dans la revue « Europe », à la suite de l'officialisation en U.R.S.S. par le Comité central du parti communiste des principes de cette biologie. Le mitchourinisme se développe de 1948 à 1952. Il rejette les notions de la génétique classique, et la biologie occidentale est dénoncée « bourgeoise ». La nouvelle science russe fait état d'expériences démontrant que les espèces se transforment en d'autres, que le seigle se transforme en blé, que les cellules se forment à partir de corps non cellulaires et même de cristaux, etc.. ». On a peine à croire qu'un pareil délire scientifique ait été possible au cours du XX^e siècle » déclare M. Rostand qui poursuit : « Mais l'important pour l'histoire de l'erreur, est de voir qu'à partir du moment où le mitchourinisme fut reconnu en U.R.S.S. comme vérité d'Etat, tous les communistes — ou presque — en tous les pays du monde, adoptèrent comme articles de foi les énormités scientifiques qu'on vient de lire ». L'auteur souligne que les thèses des mitchouriniens découlaient des principes mêmes du matérialisme dialectique. Or, le mitchourinisme s'effondra ! « Ce fut un délire à base d'intoxication doctrinale et idéologique »... « toute idéologie est mauvaise conseillère pour le savant »... « la dictature d'une doctrine, quelle qu'elle soit, fait entrave au développement de la vérité » conclut M. Rostand.

Dans les milieux de la science, un parti pris regrettable intervient, qui, sans être idéologique ou politique, compromet la recherche des explications des phénomènes de la vie ; et

c'est lui qui a poussé des hommes de science vers une acceptation plus ou moins ferme du transformisme. Ce parti pris consiste à écarter a priori tout ce qui apparaîtrait comme une solution métaphysique, et par conséquent, tout recours aux objets de la foi. Pas de finalité, pas de vitalisme, pas d'anti-hasard, pas de créationnisme ; rien que l'étude des faits sensibles. En ce cas, ne tentons pas d'expliquer ; décrivons seulement le déroulement des manifestations de la vie, les structures ; faisons de l'anatomie, de la physiologie, de la génétique et n'allons pas à la découverte des causes que les faits observés ne dévoilent pas ; ne bâtissons pas de théories englobant toute l'histoire de la vie et la faisant entrer par contrainte dans un système que rien n'a démontré.

ON NE PEUT REJETER TOUTE MÉTAPHYSIQUE

Nous touchons l'important problème, depuis longtemps débattu, celui de savoir si les sciences positives ont raison ou tort de ne vouloir considérer que les faits d'observation directe, ce qui peut être mesuré, ou expérimenté, et de refuser de s'intéresser aux choses indéterminables, lesquelles appartiennent au domaine métaphysique. Avec la métaphysique, c'est évidemment la Révélation de Dieu et la foi en Dieu qui sont écartés du champ des connaissances. Bien sûr, cette attitude de la science, nommée « positivisme » ou « scientisme », par laquelle elle préserve son domaine de tout apport non obtenu par les voies rationnelles, peut paraître justifiée ; et cependant elle est étroite et incompatible avec le développement que la science se donnera à elle-même, comme avec les faits qu'elle s'efforcera de comprendre.

En premier lieu, il faut dire que la science sera dans l'impossibilité d'observer ses propres consignes en éliminant toute métaphysique. En effet, si, au départ, elle affirme se désintéresser des causes premières des faits, parce que leur compréhension demeure inaccessible à la raison, chemin faisant, elle se sentira nécessairement attirée vers les causes placées hors de l'expérimentation, et elle avancera des hypothèses explicatives. Elle en viendra donc à traiter de questions dépassant le mécanisme des phénomènes étudiés ;

elle tendra à résoudre le problème des causes premières ; là, elle tombera dans l'erreur, puisque ces causes échappent à la raison. Voulant garder l'état positif, la science se voit livrée au matérialisme qui lui, apporte des solutions à tout. Ainsi, lorsqu'on prend connaissance des enseignements de la science, la prudence, et surtout la prudence de l'homme de foi, opérera le départ entre les faits, les lois, les descriptions connus par expérimentation, et les inductions qui s'éloignent des faits. Le transformisme est l'exemple massif de l'interprétation extensive et aventureuse de faits à portée restreinte, auxquels une signification est prêtée hors de celle que, rationnellement, ils contiennent. Et c'est alors qu'une fausse métaphysique se construit et s'élève contre les vérités dont la connaissance appartient au domaine de la foi.

En second lieu, la science contient en elle-même des éléments métaphysiques ; notamment les mathématiques, appelées « sciences exactes ». Celles-ci, qui ne peuvent être considérées comme sciences expérimentales, et qui ne le sont pas, se sont laissées pénétrer de notions métaphysiques, lesquelles leur sont indispensables ; et, par exemple, les notions d'infini, de divisibilité infinie, d'espaces à N dimensions, la théorie des ensembles, etc.. L'infini, enseigne la théorie fondamentale, est ce qui n'a pas de limites ; c'est donc un concept métaphysique, car il échappe à tout évaluation, et la raison s'en accommode sans pouvoir le comprendre. Les espaces à plus de trois dimensions ne peuvent être acceptés que par discipline d'esprit, d'une manière métaphysique. Les mathématiques fournissent-elles le seul cas d'une imbrication d'éléments rationnels et d'éléments métaphysiques ? Non pas, les autres branches, la physique, la mécanique notamment se servent des notions d'espace, de temps, de mouvement, de force, d'énergie, qui, plus que jamais, ont le caractère métaphysique. Lorsque les transmutations nucléaires libèrent des quantités considérables d'une énergie longtemps insoupçonnée, énergie équivalente à une certaine masse perdue, la science explique que les particules élémentaires constituant le noyau des atomes sont faites d'énergie condensée. Ne faudrait-il pas aller plus loin, et dire comment la raison peut concevoir une énergie condensée

devenant matière ? Ne sommes-nous pas là en présence d'un brusque transport en pleine métaphysique ? En définitive, il faut convenir, avec M. Georges Gusdorf, professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg (Science et foi au milieu du XX^e siècle - S.C.E. Paris) : « La science d'hier pouvait se donner comme un absolu, parce qu'elle se croyait une connaissance sans présupposé. Elle reposait sur elle-même n'ayant pas besoin de notre consentement pour être vraie, et d'ailleurs ne faisant point acception de personne, ce qui lui permettait de réaliser cette universalité qu'aucune religion n'est parvenue à s'assurer de gré ou de force. Les développements récents ont fait voir, tout au contraire, que l'homme, si savant soit-il, ne peut s'affranchir du présupposé de sa propre condition »... « Chaque science apparaît désormais comme un ensemble hypothético-déductif, c'est-à-dire que l'intelligence scientifique ne fait souverainement autorité qu'à l'intérieur des territoires qu'elle a elle-même constitués de toutes pièces ».

En écartant l'existence de Dieu et Sa souveraineté sur tout ce qui existe, la science, surtout en celles de ses disciples qui touchent à la vie, s'est entièrement fermée la connaissance des rapports entre les faits observés et leurs causes et si elle en traite, elle tombe dans l'échec. Un physicien français du 19^e siècle Gustave Adolphe Hirn, disait : « L'existence de Dieu est une vérité mathématique et le dernier mot de la science moderne ». Que n'a-t-on persisté dans cette vue, alors que les découvertes réalisées au XX^e siècle ont tout pour confirmer l'existence de Dieu ; et, sans le chercher, les auteurs de travaux récents ont mis souvent cette vérité première en évidence. N'en est-il pas ainsi des découvertes sur la vision de l'œil humain réalisées par les professeurs Haldan M. Hartline, Ragnar Granit, Georges Wald, tous trois lauréats du prix Nobel de médecine 1967, puisque ces découvertes font disparaître l'idée sommaire que l'on possédait de l'œil en le comparant tout simplement à l'appareil photographique, et montrent que dans l'œil s'accomplissent de fines opérations de sélection, d'organisation des sensations reçues, que Ton avait précédemment cru réservées au cerveau. Les mécanismes minutieux, complexes et intelligents qui s'y déroulent chassent,

même devant la raison, toute conception matérialiste de la vie. Voici encore un autre exemple de ce que, en allant plus avant dans les mystères de la vie, les savants se voient forcés, s'ils ne sont pas liés au matérialisme, de reconnaître l'intervention d'un pouvoir immatériel, et nous citerons alors les conclusions d'un article de M. Gabriel Véraldi, paru dans la revue « Science et vie » de Décembre 1967 sous le titre : « L'aventure de la nouvelle biologie commence au seuil de l'atome » : « Or, les « submoléculistes » pensent que, tout en utilisant au maximum la physique de l'inerte, il faut reconnaître une spécificité de la vie, un ordre irréductible du vivant. Il est exclu, affirme Laborit, que les mécanismes vitaux obéissent aux lois chimiques classiques. Il doit y avoir une régulation active à tous les niveaux »... « Mais la question reste posée, celle que tout récemment encore, soixante Prix Nobel et nobélisables, Szent-Györgyi au premier rang, discutaient au grand Congrès de la Vie réuni à Versailles : « Pourquoi des milliards d'atomes qui forment une machine vivante se groupent pour faire, tantôt un œil de mouche, tantôt un œil humain ? ». Quand nous connaissons la réponse, la condition humaine sera changée ». Cette réponse, elle est dans le monde actuel ; pourquoi la science s'en prive-t-elle ? Nous la rappellerons par la citation biblique suivante : « Tout a été créé par Lui et pour Lui. Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en Lui ». (Colossiens 1/16-17). Rien n'est compréhensible en dehors de cette vérité fondamentale dont les hommes non prévenus par l'athéisme ont l'intuition, et que déclare la Parole de Dieu. Que la condition humaine soit changée, selon le mot de M. Véraldi, voilà bien ce qui résulte, en effet, actuellement, de l'acceptation d'un Créateur en Jésus-Christ, par une foi qui voit en Lui le Sauveur dont tout homme a besoin.

En résumé, le positivisme s'oppose au véritable développement de la science, en s'opposant aux principes transcendants pour tout ramener à l'immanence, il en fait une chose « inaccomplie », selon le mot de M. Gusdorf, qui (op. cit.) dit également : « c'est pourquoi les entreprises les plus extraordinaires de la science demeurent frappées d'une sorte d'insuffisance spirituelle, d'une indigence intrinsèque. Ils

manquent à la réalité qu'elles évoquent la plénitude de la vie. La réflexion scientifique demande à être réfléchie au niveau d'une réflexion seconde qui situe les systèmes théoriques dans le contexte de la terre des hommes ».

LA SCIENCE ET LE BIEN

Le bien c'est tout ce qui concourt à fournir à la vie, et notamment à la famille humaine, la juste satisfaction de ses besoins. Cela ne peut se faire que selon les lois mêmes de la vie, et sous la conduite de la sagesse. Or, il n'est de lois de la vie que celles que Dieu a établies pour soutenir, égale à elle-même, la vie qu'il a donnée ; il n'est de sagesse que celle dont le Créateur fait Lui-même emploi, comme nous l'avons rappelé, et cette sagesse est aussi celle que Dieu veut communiquer à l'homme. Les besoins de la vie n'étant pas seulement matériels, mais spirituels avant tout, faire le bien sera donc user de la sagesse dont la source est en Dieu, afin d'accomplir la justice de Dieu, c'est-à-dire d'observer les lois qui supportent la vie. Jésus a condensé cela en cette parole : « que ta volonté soit faite ».

La question à poser maintenant est celle de savoir si la science qui livre au monde tant de techniques et fait tant de prodiges travaille ou non au bien de l'humanité. Généralement on l'affirme. Dans les discours exaltant le progrès, la science est présentée comme la grande bienfaitrice. Il faut toutefois un tour d'horizon général pour en juger autrement. Il est aisé de constater comment la technique, née de la science, équipe la société d'habitations, de moyens de locomotion, de sources de lumière et de chaleur, de mille instruments robots épargnant à l'homme beaucoup de dépense physique, mais, il serait équitable de porter le même regard sur les autres applications de la technique, ainsi que sur la contrepartie de la mécanisation et de l'industrialisation. Les autres applications de la technique, disons les principales, nous les trouvons toutes réunies et florissantes dans le camp des armements. Dès qu'une possibilité nouvelle se dégage des groupes qui mènent diligemment la recherche scientifique, aussitôt guettée, elle entre dans le grand arsenal de la terre pour y

accroître la puissance offensive ou défensive selon les plans de la stratégie du moment. L'argent afflue et ne marchande pas ; cependant que des techniques bien moins coûteuses font encore défaut là où elles auraient l'humble rôle d'aider au secours des grandes et petites misères de la masse. Les techniques, mesurez-les encore quant à leur emploi par les sommes qu'elles absorbent, vous les rencontrerez en majeure partie aujourd'hui sur les aires de lancement des engins spatiaux, réalisant les ambitions nouvelles de notre monde vers d'autres mondes. Tout cela, est-ce pour le bien des hommes ? ou pour l'accomplissement de la volonté de Dieu ? M. Jean Rostand qui réfléchit à beaucoup de choses, avec pertinence, livre la pensée suivante dans « Inquiétudes d'un biologiste » (Stock 1967) : « Je sais, il y a des gens qui disent, enivrés par nos petits bonds dans le cosmos : eh bien quand l'homme aura épuisé le capital nourricier de sa planète, quand il aura pillé tous les magasins terrestres, quand il aura rendu son logis inhabitable avec ses ordures radioactives, avec ses pétroles, avec sa chimie, il émigrera sur un autre globe, qu'il mettra à sac et souillera à son tour. N'y comptons pas trop... En attendant que ces rêves prennent corps, conduisons-nous en bons terricoles. Respectons cette petite boule qui nous supporte. Locataires consciencieux, ne dégradons pas les lieux où nous respirons. L'humanité n'est pas une passante. Un poète a dit : naître, vivre et mourir dans la même maison... Il y a apparence que le sort de l'homme est de naître, de vivre et de mourir sur la même planète ».

Nous sommes amenés aux conséquences, pour la vie, de l'industrialisation de la terre, elle-même corollaire du progrès scientifique. Ces conséquences, ce sont les diverses pollutions qui souillent en sa totalité le cadre de la vie. Sur la couverture du livre de Rachel Carson « Printemps silencieux » (Plon 1963), un des « best-sellers » américains d'il y a quelques années, M. Jean Rostand signe cet avis : « une grande voix nous appelle au secours de la Nature, lentement assassinée par les hommes ». Cet ouvrage traite des destructions profondes et souvent irréparables que subissent la flore et la faune du fait de l'emploi intempestif de produits chimiques en agriculture. L'homme lui-même n'est pas

épargné, et d'une façon subtile, les substances retenues en petites quantités par les végétaux seront susceptibles de modifier certains équilibres de l'organisme. La toxicité n'est pas toujours directe et peut n'apparaître qu'indirectement, mais non de façon moins redoutable. Le livre, dit l'éditeur français, a déclenché aux Etats-Unis une puissante contre-offensive des industries chimiques ; on le comprend aisément. Pensons aux gaz répandus dans l'atmosphère, aux suies et aux cendres également évacuées dans l'atmosphère. En certaines villes, le taux de gaz nocifs dans l'air a souvent dépassé la cote d'alerte ; encore est-il qu'en dessous des seuils admis, la pollution n'en est pas moins nocive. Les gaz brûlés éjectés dans l'air par tous les moteurs contribuent aussi à cette pollution. Pensons à ce que sont les eaux de beaucoup de fleuves et de rivières lorsqu'elles ont traversé des villes ; pensons aux retombées radioactives qui ne sont pas l'exception, puisqu'il existe, en France notamment, un service public chargé de mesurer la radioactivité des denrées agricoles ; n'oublions pas l'emploi d'ingrédients chimiques en alimentation, et, modestement encore, nous aurons entrevu quelques-unes des grandes conséquences de la mécanisation et de l'industrialisation. Est-ce là, demandons-le à nouveau, l'heureux aboutissement de la science ? Est-ce là l'accomplissement du bien ? Georges Gusdorf (op. cit.) écrit : « L'enrichissement constant du savoir scientifique, l'extraordinaire multiplication des possibilités techniques ont remis en question les structures mêmes de la civilisation ; le rythme des événements s'est accéléré et les destinées des individus et des sociétés ont eu à subir les conséquences les plus imprévues et les plus effroyables de cette évolution dont le contrôle semble échapper à ceux-là mêmes qui paraissent en être les promoteurs. L'humanité contemporaine se débat parmi les temps obscurs d'une sorte de Moyen Age technique et sous la menace multiple d'une barbarie mécanicienne. Il serait absurde et ridicule de soutenir que le développement spontané de la technique entraîne, de manière automatique, le plus grand bonheur du plus grand nombre. Ce qui paraissait promettre à l'humanité toutes les libérations s'est révélé en même temps comme un facteur d'asservissement, une cause

d'aliénation économique et d'aliénation mentale ». Ajoutons enfin que si la science a servi l'extension de la mentalité matérialiste (ce qui n'aurait pas dû être, mais ce qui est pourtant) et de toutes les philosophies qui la contiennent, elle n'a nullement travaillé au bien des hommes. Le rejet de Dieu, pour raison d'agnosticisme ou d'athéisme, et de la Parole de Dieu est la cause centrale des désordres de la terre et des énormes risques qui s'amoncellent sur l'horizon : « L'Eternel a un procès avec les habitants du pays, parce qu'il n'y a point de vérité, point de miséricorde, point de connaissance de Dieu dans le pays ; il n'y a que parjures et mensonges, assassinats, vols et adultères. On use de violence, on commet meurtre sur meurtre... Mon peuple est détruit parce qu'il lui manque la connaissance ». (Osée 4/1 à 6). Parlant du « Consolateur » qui allait venir dans le monde, Jésus proclama : « Quand il sera venu, il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la justice et le jugement : en ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ». Les péchés des hommes seraient effacés s'ils croyaient en Jésus-Christ, mais le seul péché qui subsiste et qui contient tous les autres c'est de ne pas croire. Le rejet de la Parole annoncée et par conséquent de Jésus-Christ, tel est le grand motif du procès de Dieu avec les hommes ; telle est aussi la cause des échecs de l'humanité, des malheurs qui l'accablent déjà et qui iront en s'accroissant.

Or, quelle est la responsabilité de l'essor des sciences et des techniques dans cette prise de position de l'humanité contre Dieu de la Parole annoncée ? Si les prouesses de l'intelligence et la puissance mise aux mains de l'homme par la science l'ont porté à l'orgueil, à se faire Dieu, la responsabilité de cette science est énorme ; si les échanges que permettent les journaux, les livres, les revues et si les voyages ont contribué à détruire la foi, les techniques auront fait le plus grand mal à l'humanité.

En conséquence de toutes les réserves que l'on est obligé de faire quant au rôle de la science parmi les hommes, ainsi qu'à l'égard de ses imperfections et de ses erreurs, il importe qu'elle ne puisse jamais nous séduire et que nous ayons le plus grand sang-froid en présence de ses

enseignements. Si elle est l'idole du monde, qu'elle ne puisse être celle du croyant. La science est humaine, elle est relative, elle sert plus les ambitions, la guerre et le mal qu'elle ne sert le bien ; sachons le, si nous avons au cœur la paix et la joie de Jésus-Christ. Que vaut ce qui vient des hommes auprès de ce que Dieu donne ! Ce n'est pas ce qu'on admire en ce temps : l'aviation, l'automobile, la conquête du cosmos, les pétroliers de 500.000 tonnes, les ordinateurs, la greffe du cœur, etc., ce n'est rien de tout cela qui assurera le salut des hommes ! Or, le salut c'est la vie, la vie véritable, dont le caractère évident est d'être éternelle. Cette vie se place au-dessus de toutes choses, et, infiniment plus précieuse que la vie présente considérée surtout comme celle du corps, elle vient de Jésus-Christ qui la donne à tous ceux qui s'attachent à Lui et à ses paroles par la foi. Si nous l'avons reçue, et que l'Esprit de Dieu atteste en nous que nous sommes devenus des enfants de Dieu, surtout, ne permettons pas aux voix du monde agnostique ou athée, fussent ces voix celles des savants, de contredire la Parole de Dieu. Restons fidèles, et la fidélité est en premier lieu celle de l'esprit.

LES MESURES DU TEMPS

L'une des importantes questions que soulève le rapprochement du texte biblique et des données de la géologie, est celle de l'énorme discordance entre les périodes si profondes dont parle cette science, et l'étroitesse relative des temps bibliques. D'un côté, l'unité de mesure la mieux adéquate est le million d'années, de l'autre, l'année reste l'unité suffisante. Selon la paléontologie et la géologie, les êtres vivants peuplent la terre depuis plus de 600 millions d'années, alors que, selon les chronologies bibliques, la création de l'homme ne remonterait qu'à quelques millénaires, et celle des animaux et des plantes aux troisième et cinquième jours génésiaques. La géologie nous montre sur l'écorce terrestre elle-même les témoignages de grands bouleversements, ceux des sédimentations ayant formé les roches stratifiées, ceux du travail des glaciers ; tout cela n'a pu se faire en peu de temps, ni d'une manière presque simultanée. Il faut donc admettre des espacements importants

entre les différents états par lesquels la surface de la terre est passée. Les couches sédimentaires forment quelquefois des hauteurs considérables qui n'ont pu se former qu'au cours de bien longues périodes, or, les couches inférieures contiennent des fossiles, ce qui montre la grande ancienneté de l'apparition de la vie sur la terre.

Comment peut-on concilier deux sources d'information sur l'histoire de la terre qui apportent des éléments d'évaluation du temps si différents les uns des autres ? Le problème n'est pas nouveau, et, comme le texte sacré a toute autorité, bien des hommes de foi et de science se sont efforcés de découvrir les explications laissant à chacune des sources sa valeur. Toutes les explications données n'ont pu subsister, et il n'y a guère d'utilité à les rappeler ; retenons celles qui sont acceptées par les géologues qui possèdent la foi chrétienne, et savent que l'Écriture sainte est inspirée en totalité. Les explications qui nous sont ainsi offertes doivent-elles s'imposer à notre cœur au même titre que les affirmations de la Parole de Dieu elle-même ? Certainement pas ; elles ne prétendent pas être absolues ; mais, devant des problèmes délicats qui se posent à la conscience du chrétien, elles ont pour intention de montrer qu'il existe une conciliation entre le texte de la Genèse, concis mais précis et inspiré, et les archives de la terre. Cette conciliation peut encore dérober à notre vue toute sa force, et nous ne faisons qu'approcher de l'entière solution ; prenons-en, tous croyants ensemble, ce que nous pouvons en saisir. Le dossier n'est pas fermé et les réflexions peuvent se poursuivre, mais, de toute manière, notre foi garde intact le récit de la Genèse, qui, lui, a valeur absolue.

L'une des premières difficultés réside dans l'interprétation du mot « jour », alors que ce dernier figure en compagnie des termes « soir » et « matin » qui semblent bien lui donner la signification de : jour de 24 heures. Beaucoup de croyants ont voulu, par esprit de fidélité, s'attacher à cette signification donnant au mot « jour » sa portée courante, et la question de savoir si l'étude exégétique permet une autre interprétation, c'est-à-dire autorise à considérer les jours de la création comme des périodes géologiques indéfinies,

demeure controversée. Par exemple, M. Franck Michaeli, Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris (Le livre de la Genèse - Delachaux et Niestlé 1957) repousse l'interprétation des « jours-périodes », et avec lui, quelques auteurs du 19^e siècle. Par contre beaucoup plus d'auteurs modernes évangéliques l'acceptent, non pas pour céder à la tendance que l'on a appelée le « concordisme » et qui procède d'un esprit de concession incompatible avec la fidélité à la Parole de Dieu, mais parce qu'ils pensent que le texte de la Genèse évoque des jours-périodes et non pas des jours de 24 heures. M. Daniel Vernet, professeur agrégé de sciences naturelles, pense que le mot hébreu « Yom » traduit par « jour » peut être pris dans un sens étroit ou dans un sens large (Revue Certitudes - 1967) et que les mots « soir » et « matin » ne peuvent être invoqués en faveur de périodes de 24 heures, et voici comment il justifie cette assertion : « je ferai à cet égard trois remarques : la première c'est que l'œuvre créatrice ne commence pas avec le premier jour, mais a débuté bien avant, au cours d'une période indéfinie qui se situe en dehors et en deçà du premier jour, et que l'auteur sacré indique par l'expression « au commencement ». La seconde remarque, c'est que, d'après le texte même, les jours solaires de 24 heures n'ont pu exister qu'après l'apparition du soleil, au quatrième jour cosmogonique. Et enfin, notre troisième remarque sera celle-ci : à propos du septième jour, il n'est question ni de soir ni de matin. Qu'est-ce à dire ? sinon que le septième jour n'est pas terminé, c'est le « sabbat » de Dieu après la création, le jour où l'Eternel cessa de créer, mais non point d'agir, la période qui se poursuit actuellement, dans laquelle nous vivons présentement. Si donc le septième jour dure des milliers d'années, il est logique semble-t-il, de conclure que les autres jours ont eu aussi une longue durée. Que notre semaine soit divisée d'après les sept jours de la création ne signifie nullement que chacun des jours cosmogoniques du récit mosaïque ait la valeur d'un jour solaire. Il y a aussi les évaluations de l'âge de la terre dont nous pourrions ici faire état et qui nous donnent un ordre approximatif et relatif de grandeur ». Ces arguments ont du poids, puisqu'ils utilisent la précision même du texte biblique,

dont les silences sont aussi éloquents que les affirmations, et qui d'autre part découpe des périodes appelées « jour » avant même l'apparition du soleil.

Il nous paraît utile d'examiner l'emploi qui est fait du mot « jour » dans la Bible. Lorsqu'il nous est parlé du « jour de l'Éternel » ou du « jour de la colère de Dieu », ou encore du « jour du jugement », nous savons, par la Bible elle-même que les jugements de Dieu s'exerceront non pas en 24 heures, mais en une période comprenant non seulement plusieurs jours, mais plusieurs années. Certes, cette période ne supporte pas la comparaison avec les périodes géologiques, mais ce que nous voulons simplement mettre en relief est le fait que « jour » désigne un espace de temps autre que celui du jour de 24 heures. Le Seigneur Jésus, dans son discours eschatologique de Matthieu 24 décrit une période finale de détresse disant : « en ces jours-là... » ; « si ces jours n'étaient abrégés... » ; « aussitôt après ces jours de détresse... » ; or, cette période finale est le « jour de l'Éternel ». D'autre part, le prophète Ezékiel déclare : (36/33) « Ainsi parle le Seigneur : le jour où je vous purifierai de toutes vos iniquités, je peuplerai les villes, et les ruines seront relevées ; la terre dévastée sera cultivée, tandis qu'elle était déserte aux yeux de tous les passants ». Nous voyons aujourd'hui cette prophétie, à laquelle tant d'autres du même objet sont associées, avancer dans son accomplissement depuis plusieurs années, au moins depuis le 15 mai 1948, jour de la proclamation de l'Etat d'Israël, mais l'accomplissement se poursuivra jusqu'à ce qu'il soit total ; et cela ne se fait pas en un jour de 24 heures, alors que le prophète a dit : « le jour où... je peuplerai les villes... ». Il y a un autre exemple frappant de cet emploi extensif du mot « jour » dans Esaïe 11/10 à 12 : là, le prophète commence par déclarer : « En ce jour, le rejeton d'Isaï sera là comme une bannière pour les peuples » (il s'agit du fils de David, lui-même fils d'Isaï) ; un peu plus loin, il dit : « Dans ce même temps, le Seigneur étendra une seconde fois sa main pour racheter le reste de son peuple dispersé... Il rassemblera les exilés d'Israël... ». Tous ces événements ne contiennent pas en un seul jour. Il y a un jour caractéristique, mais les événements qui le préparent occupent une certaine période de temps ; l'on

voit ainsi qu'autour d'un grand événement central se groupent des actions préparatoires nécessitant un certain temps, alors que le tout est appelé : « en ce jour ». Ainsi, dans l'Écriture, le mot « jour » prend tantôt le sens littéral, tantôt un sens étendu à une certaine période. Ce mot n'est pas le seul à revêtir deux significations, ou plutôt à correspondre à deux portées différentes.

M. Daniel Vernet a donné, dans le « Nouveau Dictionnaire Biblique » (Editions Emmaüs - 1961), au mot « création » une correspondance indicative, sous forme de tableau, entre les jours génésiaques et les ères et périodes géologiques ; et l'on pourra se reporter à ce tableau, en le considérant comme une proposition permettant d'entrevoir comment le tracé du récit de la création peut retrouver les divisions des immensités du temps géologique.

Pour finir pensons qu'il ne peut y avoir une correspondance définitive et absolue entre la Genèse et la géologie pour les raisons suivantes : l'une est absolue, mais ne porte que les grands faits auxquels la foi doit s'attacher, pour la bonne intelligence de la Bible, faits présentés dans un cadre simple et clair, car le récit était destiné à traverser des millénaires et à être compris de toutes les générations ; l'autre reste sujette à changements et est l'œuvre d'hommes qui n'ont pu observer et concevoir que dans les limitations de l'homme. D'autre part, ce qu'on oublie souvent, c'est que le temps de Dieu ne correspond pas au temps des hommes. La parole de Pierre est chargée d'une puissante vérité (2 Pi 3/8) : « Mais il est une chose bien-aimés que vous ne devez pas ignorer, c'est que, devant le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour ». Par là, l'Apôtre entend nous faire comprendre que le Seigneur qui a dit « Je viens bientôt » ne tarde pas dans l'accomplissement de la promesse. Le Seigneur avait pourtant bien enseigné qu'avant son retour il y aurait accumulation de bruits de guerre, de guerres, de famines, de tremblements de terre, etc., et tout cela ne pouvait se faire sans de grands délais, au calendrier de la terre. Il avait dit aussi, dans une parabole, qu'il reviendrait « longtemps après » (Matthieu 25/19) ; tout cela, en parlant le langage des hommes, et en se référant à la notion du temps qu'ont les

hommes eu égard à la durée de leur vie. Mais, parlant en Dieu, face à l'Éternité, en terminant la Bible, Jésus avait dit : « Je viens bientôt ». Comme Pierre le recommande, il ne faut pas ignorer ou oublier qu'il y a entre la notion de temps devant Dieu et la notion qu'ont les hommes une différence du tout au tout ; il n'y a aucune commune mesure entre l'une et l'autre notion. Devant le Seigneur, c'est-à-dire, exclusion faite des dispositions transitoires de mesure du temps données à la terre, un jour est comme mille ans, soit, comme une durée indéterminée ; mais l'inverse doit aussi être énoncé : mille ans sont comme un jour. Donc, aucune commune mesure, aucun rapport possible. Le sens étroit de l'homme sur la marche du temps lui est particulier, c'est provisoire, mais Dieu en a un tout autre. Cela est d'autant plus évident que Dieu dispose de toute puissance, et que ses opérations s'accomplissent on peut dire sans consommation de temps. En effet, combien allons nous consentir de temps, au calendrier des hommes, aux actes de la création tels qu'ils sont présentés dans la Genèse ? Allons-nous dire que, pour séparer la lumière d'avec les ténèbres, il a fallu une heure, un jour de 24 heures, une année, un siècle, un millénaire ; que pour tracer un cercle, séparer les eaux du dessous et celle du dessus, faire l'étendue, il a fallu un ou plusieurs millénaires, un ou plusieurs millions d'années ? Ces questions sont absurdes. Si alors, on ne peut les poser parce qu'elles sont absurdes, n'essayons pas de les résoudre implicitement, sans les poser. Or, c'est ce que nous faisons lorsque nous nous efforçons de résoudre l'énigme des jours de la création : nous voulons, pour concilier science et foi, estimer la durée des grandes opérations de Dieu. On ne le peut pas. Ce qu'on peut dire, c'est que si la géologie désire que l'histoire de la terre comprenne des périodes se chiffrant par centaines de millions d'années, et délimite ces périodes, eh bien, nous acceptons, car nous savons que, vus de la terre, vus par l'observateur homme, les actes de la création, à cause de leur échelle, doivent paraître avoir nécessité des temps considérables, quand on les décompte par assimilation au calendrier de la terre. Si, demain, la géologie nous apprend que les périodes et les ères sont à augmenter encore, peu nous importe ! Les opérations

de Dieu décrites dans le récit de la création s'accomplissent par la mise en œuvre du pouvoir créateur, auquel aucun délai ne peut être assigné (autrement ce serait limiter Dieu et Sa puissance), et, justement à cause de ce que l'acte créateur, si important soit-il, ne se mesure pas dans le temps, la Genèse nous présente la succession des actes créateurs dans un cadre qui leur donne un échelonnement, car Dieu les a séparés les uns des autres. Mais comment la Genèse aurait-elle fait pour fournir une évaluation du temps d'accomplissement de ces actes, attendu que cette évaluation est utopique. Donc, des périodes courtes, celles qui précisément vont servir d'unité à la terre des hommes, seront bien suffisantes pour présenter l'échelonnement des actes créateurs, lesquels ne peuvent pas être donnés comme consommant du temps. La Genèse eut été dans l'erreur en accordant de vastes périodes définies aux opérations de la puissance de Dieu, or, elle est inspirée, nous le voyons encore en cela, et elle ne peut être dans l'erreur.

Posons encore cette question absurde : combien de temps le Seigneur Jésus mettra-t-il, lorsqu'il posera ses pieds sur cette terre ravagée et bouleversée, pour rétablir la splendeur passée et ouvrir le millénium ? Il usera du pouvoir créateur, et c'est sans délai que la terre se transformera de fond en comble ; ce sera : un jour !

Amis chrétiens, abandonnez votre pensée au Seigneur, ne butez sur aucune difficulté née d'une confrontation de la Parole de Dieu avec la science, sachez que Celui qui vous parle, vous aime et vous sauve à la puissance que rien ne limite, et que, de la terre, on ne peut comprendre les effets de cette puissance, autrement que par l'Esprit. Mais l'Esprit n'accorde qu'à la foi.

ÉPILOGUE

Au moment où les physiciens s'interrogent de plus en plus sur la question de savoir de quoi est fait le « tissu de l'Univers », et recherchent une théorie unitaire de l'Univers, alors que la matière leur apparaît de plus en plus complexe, on assiste à une véritable rétrogression dans le domaine des sciences de la vie, car l'insistance employée au service des thèses matérialistes en est une. Un progrès scientifique ne peut être que ce qui découvre davantage la nature des choses ; or, les toutes dernières conquêtes faites en ce sens font tomber beaucoup de vues jusqu'ici retenues, les faisant considérer comme simplistes. Toutes les théories bâties sur une connaissance tant partielle que relative du réel finissent par le rebut, quand un peu plus de connaissance permet à nos regards de se porter plus loin. Mais la théorie transformiste, déjà vieille, qu'on s'ingénie à rafraîchir, s'incruste dans la science moderne et refuse de mourir. Elle ne peut pourtant pas se défaire de son caractère mécaniste, se nourrit surtout d'apparences, ne va jamais au fond des choses, est bien comme on l'a dit « la doctrine du moindre effort », a toujours besoin de facteurs irrationnels comme le hasard, se trouve gravement en défaut devant des faits, postule un monde qui n'existe pas, et poursuit cependant sa carrière, défendue beaucoup plus grâce à l'autorité de ses défenseurs qui se font affirmatifs et absolus même, que par d'authentiques démonstrations scientifiques. Le récent ouvrage déjà cité du Docteur Maurice Vernet « La vie dans l'énergie universelle - 1966 » appelle ainsi notre réflexion : « Les récentes découvertes de la science touchant la notion d'énergie nous ont amené à une vision plus haute de la vie et du monde dont la portée est considérable à nos yeux. Cette perspective nouvelle qui s'ouvre à nous semble devoir s'imposer à tout esprit qui veut bien y réfléchir. Nos connaissances actuelles, en effet, nous permettent de considérer que ce n'est pas une seule et même énergie, l'énergie physique, qui se manifeste dans l'univers, énergie de laquelle procéderait celle de la vie elle-même, mais que celle-ci est dotée d'une énergie qui lui

est propre, la différenciant nettement, dans sa nature même, de l'énergie physique proprement dite ». La matière est organisée par la vie, disposant de cette énergie propre, et ce n'est donc pas la matière qui s'organise elle-même. Rien que ce principe, si on en reconnaît le bien-fondé, suffit à mettre en pièces la théorie transformiste. Or les travaux récents ont eu pour conséquence d'asseoir le principe en cause. Sur cela, le dossier transformiste pourrait tout simplement être fermé. Pour nous, c'est chose faite, car l'énergie spécifique de la vie, ses « pouvoirs immatériels », nous les connaissons sous la désignation du « souffle » qui, lorsqu'il est donné par Dieu crée la vie, et qui, lorsqu'il est retiré, la supprime tout aussitôt : « leur souffle s'en va, ils rentrent dans la terre ». (Ps 146/4).

Les pouvoirs de la vie vont tout d'abord organiser la vie selon des structures et des formes prédéterminées ; puis, ils apportent l'être, ou si l'on veut les possibilités de subsister, ainsi que l'énergie d'entretien ; enfin, ils assurent la régulation incessante des organismes. Qu'en est-il par contre de l'énergie physique ? Elle correspond aux propriétés de la matière, mais elle n'assure qu'une existence statique à la matière. Il nous paraît utile de reproduire ci-dessous les énonciations condensées qui résument tous les exposés du Docteur Maurice Vernet :

« En bref : Impossibilités même expérimentales de transformations de l'organisation fondamentale de la vie :

- 1- Réalité des pouvoirs de la vie, en opposition avec les propriétés de la matière : *aucune preuve de passage d'une espèce à une autre.*
- 2- Processus d'organisation parfaitement définis (du côté de la vie) : aucune preuve de passage d'un niveau d'organisation à un autre.
- 3- Prédétermination excluant toute transformation fondamentale des espèces : *aucune transformation fondamentale par les mutations spontanées ou provoquées les plus violentes.*
- 4- Régulation spécifique des rythmes, fonctions et équilibres biologiques : *aucune explication de la*

limitation de toutes les espèces vivantes dans leur forme et leur durée (par la théorie transformiste).

- 5- Possibilités de variations évolutives (races, types, variétés dans l'espèce) : *aucune explication de la régulation extraordinaire du fonctionnement de tous les phénomènes vitaux (par la théorie transformiste).*
- 6- Explication possible des fonctions de l'esprit et du corps par un même mécanisme immatériel et matériel de sensibilité organique : *aucune explication valable de la formation de l'esprit à partir de la matière inerte.*

MATIÈRE INERTE - VIE ACTUELLE – VIE ÉTERNELLE

Ainsi les caractéristiques de la matière vivante demeurent strictement étrangères à la matière inerte ; et il est absolument impossible que la matière inerte devienne matière vivante ; quand cela s'est fait, l'énergie de la vie ou, selon le langage biblique « le souffle de vie » est intervenu, provenant de sa source, qui est en Dieu. Tout vivant provient d'un autre vivant, et, à l'origine seul l'acte créateur a pu engendrer la vie au sein de la matière. Cette constatation de l'absolue séparation de la matière et de la vie, sans passage possible de l'une à l'autre autrement que par un acte créateur, a, à la fin du 19^e siècle, inspiré un parallèle fort intéressant pour des croyants à un auteur chrétien anglais, Henry-M. Drummond, qu'il a exposé dans l'ouvrage intitulé « Les lois de la nature dans le monde spirituel ». Nous voudrions le rappeler :

Déjà deux points de vue s'opposaient : l'un voulant que la vie puisse naître de la matière inorganique ; c'était alors la génération spontanée ; l'autre que seule la vie peut donner la vie. Aujourd'hui, la génération spontanée n'est plus soutenue, mais, sous le nom de « biogenèse », le matérialisme conserve la notion d'une apparition première de la vie sur la terre produite par la matière inanimée. Drummond pensait ainsi : « Si nous traduisons le langage de la science dans la langue de la religion, la théorie de la génération spontanée revient à dire qu'un homme peut devenir graduellement de meilleur en meilleur, jusqu'à ce que, dans cette marche progressive, il

atteigne à cette qualité de nature religieuse connue sous le nom de vie spirituelle. Cette vie n'est pas quelque chose d'ajouté ab extra à l'homme naturel ; c'est le développement normal et approprié de l'homme naturel. La biogénésie (ce qui signifiait alors : naissance de la vie par la vie) oppose à cela toute la doctrine de la régénération. La vie spirituelle est le don de l'Esprit vivant. L'homme spirituel n'est pas le simple développement de l'homme naturel, il est une nouvelle création d'en haut ». L'auteur s'applique ensuite à mettre en évidence le gouffre qui sépare les vivants et les morts, tout comme le monde minéral et irrémédiablement tenu séparé du monde vivant. Il y a entre ces deux mondes des barrières qui n'ont jamais été franchies. Aucun atome du monde inorganique ne peut recevoir l'attribut de la vie d'un quelconque changement de substance ou d'une évolution. De même, le monde des hommes qui n'ont pas reçu la vie par Jésus-Christ, se trouve séparé de celui des hommes « nés de nouveau ». « Le passage du monde naturel au monde spirituel est clos hermétiquement du côté du naturel » écrit Drummond. « La porte de l'inorganique à l'organique est fermée, aucun minéral ne peut l'ouvrir ». Ainsi, une grande vérité révélée dans l'Écriture sainte se fait jour de façon saisissante dans son rapprochement avec la vie physique. Aucun effort moral, aucune évolution de caractère, aucun progrès ne peut douer une âme humaine de l'attribut de la vie véritable et éternelle : « Si un homme ne naît de nouveau... Si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu » a déclaré le Seigneur Jésus (Jean 2/3 à 5). Il est bien écrit : ne peut entrer, ce qui indique une impossibilité absolue, et non simple difficulté. Nous pouvons alors nous représenter la création de Dieu sur trois plans, depuis que le péché du premier homme s'est étendu à toute l'humanité : c'est d'abord le plan du monde minéral ou inorganique ; puis, celui de « l'organique » c'est-à-dire de la vie physique, à laquelle l'homme participe ; enfin, celui du « spirituel ». Entre ces trois plans aucun passage n'est possible, à moins que la Vie n'intervienne ; c'est seulement par cette intervention qu'une matière minérale peut s'élever au plan qui lui est supérieur, celui de l'organique ; c'est aussi par la Vie reçue que l'homme

naturel, situé au plan de l'organique, peut parvenir au plan supérieur, le plan spirituel. Drummond explique : « la plante s'étend jusqu'au monde mort sis au-dessous d'elle, touche à ses minéraux et à ses gaz avec son mystère de vie et les apporte ennoblis et transformés dans la sphère vivante. L'Esprit de Dieu soufflant où Il veut, touche, avec son mystère de vie, aux âmes mortes des hommes, les transporte à travers le gouffre béant entre le naturel et le spirituel, entre l'inorganique et l'organique au sens spirituel, les dote de ses hautes qualités, et développe en elles ces nouvelles facultés secrètes au moyen desquelles on dit que ceux qui naissent de nouveau voient le royaume de Dieu ». Il est vrai que la vie des plantes repose sur un miracle incessant. La sève brute de nature minérale, monte des racines jusqu'aux feuilles, et, dans les merveilleux laboratoires que sont les feuilles, s'opère ce qu'on appelle la « photosynthèse ». La chlorophylle qui utilise la lumière solaire en est l'agent. Par cette synthèse la sève brute devient la sève vivante, nourricière de la plante. Dauvillier et Desguin, ont dit de la chlorophylle qu'ils ont étudiée particulièrement : « la formation et l'activité même de la chlorophylle sont liées à l'existence d'un substratum vivant qui a dû nécessairement exister préalablement ». En effet, la chlorophylle devient incapable de jouer son rôle, même en présence de lumière solaire, lorsque la plante meurt. Drummond poursuit : « le monde naturel est au monde spirituel ce que l'inorganique est à l'organique », et il cite à l'appui, différents passages de l'Écriture, notamment : « vous étiez morts par vos offenses et par vos péchés dans lesquels vous marchiez autrefois, selon le train de ce monde ». (Ephésiens 2/1,2). La première Épître de Paul aux Corinthiens oppose (ch. 2/14,15) l'homme « animal » à l'homme « spirituel ». Par « homme animal » ou « homme psychique » ou encore « homme naturel », il faut entendre, selon une note de la version Darby : l'homme animé seulement par son âme créée, sans l'enseignement et la puissance du Saint-Esprit. Selon la note de la version de Jérusalem, l'homme psychique est « l'homme laissé aux seules ressources de sa nature ». D'une manière objective, l'homme naturel ou animal est celui qui n'est pas passé par l'expérience de la nouvelle naissance.

Dans la même épître, au chapitre 15, l'apôtre Paul expose de façon claire que ce qui est spirituel n'est pas le premier ; c'est ce qui est animal, ce qui est spirituel vient ensuite. « Le premier homme tiré de la terre (Adam) est terrestre, le second homme (Jésus-Christ) est du ciel. Tel est le terrestre, tels sont aussi les terrestres ; et tel est le céleste, tels sont aussi les célestes. Et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste ». Or, l'homme naturel considère comme une folie les choses de l'Esprit de Dieu, dit toujours l'apôtre ; il ne peut pas les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge. Cet homme, déclare l'Épître aux Ephésiens est étranger à la vie de Dieu, à cause de l'ignorance et de l'endurcissement du cœur. Il lui faut donc « revêtir » l'homme nouveau « créé selon Dieu dans une justice et une sainteté que produit la vérité ». La parole de Jésus-Christ à Nicodème est elle-même tout à fait décisive : « Si un homme ne naît d'eau et d'esprit il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit ». (Jean 3/5,6). Tout homme avant de « naître de nouveau » reste ce qu'il est ; rien ne peut le changer et le promouvoir au plan spirituel. S'il naît de l'Esprit, alors il sera « esprit » ou « homme spirituel » ; mais cette venue en lui de l'Esprit de Dieu est indispensable pour qu'il passe d'un plan à un autre. On comprend alors toute la force du témoignage de Dieu (1 Jean 5/12) : « Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie ».

Drummond tire de ces puissantes notions bibliques des conséquences à l'égard des savants qui parlent des mystères de la vie et à qui manque la connaissance des choses de l'Esprit de Dieu, « choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment ». La science positiviste ou agnostique, proclame elle-même son ignorance du monde spirituel ; comment pourrait-elle demeurer dans la vérité ; elle s'efforcera donc de combler le fossé qui sépare le monde minéral de l'organique. La vie physique demande à être vue et « jugée spirituellement », tout comme la vie nouvelle de l'homme régénéré. Le fossé existe entre l'inorganique et l'organique, comme entre l'homme

naturel et l'homme spirituel. Notre auteur anglais l'exprime de façon saisissante : « Nous trouvons une grande loi gardant les seuils des deux mondes ; l'assurance de l'entrée d'une sphère inférieure n'aura lieu que par un acte régénérateur et direct, et celui-ci émanera du monde qui le suit dans l'ordre supérieur. Il n'y a pas deux lois de biogénésie, une pour le naturel, une pour le spirituel ; il n'y a qu'une loi pour les deux. Cette même loi s'impose partout où la vie existe quelle que soit la vie. Donc l'analogie n'est qu'entre les phénomènes ; entre les lois il n'y a pas d'analogie, il y a une continuité. Dans l'un et l'autre cas, le premier acte de peupler ces mondes de formes vivantes appropriées est virtuellement un miracle. L'acte créateur n'est pas moins mystérieux dans un cas que dans l'autre. La seconde naissance est à peine moins embarrassante pour le théologien que la première ne l'est pour l'embryologiste ».

Ces choses étant considérées, comment un croyant qui a la vie en lui-même, parce qu'il a reçu le Fils, qui a franchi la porte entre l'état de l'homme naturel et l'état de l'homme spirituel par l'action de l'Esprit de Dieu, ce que lui a valu sa foi, comment cet enfant de Dieu pourra-t-il accepter les enseignements du positivisme qui, hors de l'expérience et des faits qu'il établit, conduit nécessairement à l'erreur dans la supputation des causes, car il fait reposer ses hypothèses sur la matière et sur les lois physiques, et ne peut qu'imaginer, la réalité étant tout autre. Que jamais donc la foi de l'homme spirituel ne tremble devant la science lorsque celle-ci s'engage sur le terrain de la négation des vérités révélées quelles qu'elles soient ; de celle de ces vérités qui paraîtrait moindre ou secondaire à la plus importante. Le faisant, elle prouve qu'elle puise ses affirmations dans l'empire des ténèbres. Elle entend, hors de toute parole divine, faire droit à la raison ; or, il arrive qu'elle serve très mal Sa raison, avançant en son nom des choses irrationnelles.

LA NATURE N'EST PAS ILLOGIQUE

Pourtant, que d'illogisme le transformisme ne prête-t-il pas à la nature, voulant l'expliquer en la retranchant de Son Créateur. Avec cette doctrine, il devient nécessaire d'accepter que la matière possède le pouvoir de s'organiser elle-même. Personne, aucune intelligence, aucune énergie extérieure n'entrent en jeu, faut-il admettre, et cependant l'eau, la poussière minérale acquièrent lentement, et avec la plus étonnante persistance, des propriétés nouvelles et exorbitantes pour en définitive produire des êtres vivants. Comme M. Claude Tresmontant en fait la remarque bien simple : « La matière n'est pas une personne pour être sujet d'un verbe réfléchi. Elle n'est pas quelqu'un pour être capable de s'organiser elle-même. La matière est une multiplicité. Comment s'organiserait-elle elle-même ? Pour que cette suffisance, cette auto-organisation soit possible, il faudrait que la matière puisse être sujet, qu'elle puisse dominer elle-même cette multiplicité qu'elle est, afin de s'organiser. Pour intégrer une multiplicité d'éléments dans une synthèse, il faut une puissance supérieure à cette multiplicité d'éléments, il faut quelque chose d'autre que cette multiplicité... Il faut faire appel à un principe d'organisation, qu'Aristote appelait la cause formelle, et il faut rechercher la cause même de cette organisation, la cause qui a porté la matière à s'organiser. La matière ne suffit pas par elle-même à rendre compte de sa propre organisation. La matière ne suffit pas à rendre compte de la réalité objective telle qu'elle se présente à nous. Il faut chercher d'autres causes ». (Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu - Ed. du Seuil, 1966). Avec cet auteur, disons aussi selon une simple et toujours bonne logique : « C'est donc la matière qui a inventé la vie, les organismes originels, c'est la matière qui produit l'évolution biologique, qui invente les organes nécessaires pour que les organismes s'adaptent, c'est la matière qui a inventé et réalisé l'organe de la vue, le système nerveux, le cerveau ?... Il faut aller ici encore jusqu'au bout des conséquences logiques exigées par les principes que l'on adopte : il faut le dire, dans

ces conditions la matière est créée, autocréatrice et ontologiquement suffisante, comme l'écrit Marx ; elle produit de plus la vie et la conscience ; elle est donc elle-même vie et conscience, car nul ne peut donner ce qu'il n'a pas. Elle est quelqu'un, elle est l'Incréée, et la créatrice : elle est divine, rendons-lui un culte, et essayons de nous faire pardonner nos négligences à son égard et nos infidélités ». Il n'y a aucun doute, ce qui précède exprime la logique, cette logique à laquelle aucune science n'a donné tort ; voilà donc bien l'inversion dont nous avons parlé : ce qu'on ôte à Dieu, on se voit amené à le consentir à la matière : créée, intelligente, créatrice, et souveraine. Nous voyons là comme une démonstration qu'on ne peut pas écarter l'existence de Dieu sans le remplacer ; on ne peut se passer de la notion d'un Dieu créateur et Lui-même créé, puisqu'il faut, lorsqu'on décide de l'ignorer, en admettre un autre ; mais, celui qu'on imagine n'a plus rien pour lui, et la logique elle-même s'en offusque. Comment des hommes de savoir, philosophes, paléontologistes ou biologistes peuvent-ils agréer les conclusions qui conduisent à une matière créée, intelligente et créatrice ? Leur sens de la logique est-il étouffé par la force du préjugé agnostique et matérialiste ? Nous apprécions beaucoup la sincérité du Professeur d'Anthropologie Georges Olivier — déjà cité —. Parlant de deux formes d'agnosticisme, l'une de paresse, l'autre d'humilité, il déclare : « La seconde offre un scepticisme plus constructeur et, je le reconnais, curieusement contradictoire avec elle-même ! Car il s'agit de prouver rationnellement que notre raisonnement ne vaut rien. Commençons par le commencement : « Pour les philosophes, le vrai problème est celui du pourquoi et du sens de l'évolution ». (Grassé). Or, sommes-nous armés pour aller ainsi jusqu'au fond des choses ? Avons-nous une intelligence suffisamment vaste pour saisir des problèmes très complexes ? Je ne crois pas. Je suis d'accord : l'Homme n'est pas un animal comme les autres, il a des facultés supérieures du point de vue psychique ; mais sommes-nous sûrs qu'il s'agisse là d'une qualité éminente, et non d'un degré de plus de cérébralisation ? Nous n'admettrions pas qu'un singe ou qu'un bœuf ait des vues sur l'évolution : pourquoi alors en

aurions-nous, nous les hommes ? Songeons que nous ne sommes même pas capables de concevoir la quatrième dimension, que notre esprit se cantonne dans d'étroites limites. J'appelle M. Prenant à la rescousse, bien que ce ne soient pas ses opinions : « L'homme est un être matériel, non un pur esprit ; il ne saisit du monde qu'une parcelle ; cela ne peut suffire à une explication complète ». Cela est bien vrai. Nous ne percevons du monde que ce que nous connaissons. Et notre connaissance est loin d'aller jusqu'à l'essence la plus intime des choses, jusqu'à la réalité. « Le connu n'est pas identique au Réel » (J. Charon).. Allons encore plus loin. Nous basons toutes nos discussions sur le Rationalisme. Tant qu'il s'agit de faits, de mécanismes évolutifs, passe encore. Mais sommes-nous sûrs que la connaissance rationnelle soit la seule valable ? Nombre de découvertes ont été le fait du hasard, ou de l'Intuition, non d'un travail logique et ordonné. Je suis trop agnostique pour essayer d'introduire l'Irrationnel dans le raisonnement scientifique, mais je suis prêt à l'admettre, s'il se révèle qu'une connaissance complète des choses comporte des données irrationnelles. Car « trop de facteurs évolutifs et de mécanismes d'une importance capitale nous échappent encore (Grassé) ». Notons bien que l'auteur de ces lignes loyales est professeur à la Sorbonne et à la Faculté de Médecine de Paris, et que c'est précisément pour avoir poussé la science jusqu'à ses limites actuelles qu'il peut donner ces appréciations fort intéressantes, et sur lesquelles l'attention des jeunes lecteurs est particulièrement attirée. N'y a-t-il pas correspondance entre celles-ci et ce que nous avons pu dire de l'homme psychique ?

Il est bien dommage qu'une sorte de tradition maintenant impérative ait enfermé le monde scientifique, dans ce positivisme de principe, et que l'opinion n'admettrait pas qu'un savant abandonne, mais M. Georges Olivier se déclare prêt à accepter l'Irrationnel pour atteindre, s'il le faut, à une connaissance complète des choses. Ce n'est pas tout irrationnel qu'il convient d'admettre, mais l'Irrationnel fondé, dont l'apport ne peut s'introduire dans l'homme par le canal de son raisonnement, mais seulement en son cœur, que la foi peut ouvrir aux certitudes « irrationnelles » mais combien

fermes de la Révélation. Darwin a-t-il été satisfait de ses recherches et des solutions qu'il avait cru pouvoir apporter aux problèmes de la vie ? Certes non, puisqu'il a dit, à la fin de sa vie : « Le mystère des commencements de toutes choses est insoluble pour nous ». Quelle expérience que celle de cet homme qui a cédé aux enthousiasmes des idées, pour n'aboutir qu'à reconnaître l'échec.

Bien d'autres aspects du transformisme offensent la logique, comme encore ce que M. Cl. Tresmontant appelle « le passage du moins au plus ». Tout du thème transformiste consiste à faire aller la vie du moins au plus, et jamais l'inverse. Réfléchissons-y ! Qui peut accepter pareille chose, avec, pour ouvriers, le temps, le hasard, l'adaptation, les mutations spontanées, etc.. M. Tresmontant dit ce que la réflexion amène à penser : « le moins ne peut pas, par lui-même, rendre compte du plus ». Il cite ce verset de Jérémie : « Ils disent au bois : tu es mon père ! et la pierre : tu m'as donné la vie ! Car ils me tournent le dos, ils ne me regardent pas ». (2/27). Illogisme : toute chose qui existe maintenant ne peut accroître son volume, sa complexité, ses capacités par elle-même ; le penser n'est pas rationnel.

Autre point de logique : avant qu'une chose soit, ne faut-il pas qu'elle soit conçue ? N'est-ce pas là ce que toute mathématique, toute science, toute technique confirme ? Le physicien convient de ce que la lumière ne s'est pas faite sans une conception préalable. L'homme peut-il réaliser sans concevoir et penser ? Eh bien, le transformisme nous présente une vie qui pousse, partant d'une organisation relativement simple, elle s'oriente à travers le temps en réalisant d'étape en étape les formes supérieures les mieux organisées. Pas de conception, pas de plan ; tout se fait au gré des circonstances devenues grandes responsables des réalisations ! Sommes-nous dans le rêve ; l'homme est-il vraiment ce logicien qu'il veut être ?

LA LIBERTÉ D'ESPRIT EST CHOSE RARE

L'esprit des artisans et des défenseurs de l'hypothèse transformiste n'a pas joui de la liberté dont l'affranchissement

à l'égard de la foi aurait dû être la conséquence. En effet, conquise du côté de Dieu, cette liberté s'est bien vite trouvée aliénée par des adhésions à des idéologies souveraines. L'on peut lire, sous la plume de quelques auteurs, cette expression « biologiste marxiste » ou aussi « biologiste matérialiste ». Pierre Courbet pensait qu'en dernière analyse, deux camps étaient en présence, les nuances n'y changeant rien : le déisme et le matérialisme. Celui-ci va donc peser fortement sur l'orientation des sciences qui touchent à la vie, car ce terrain lui importe avant tout, puisque c'est là qu'il devra faire disparaître les apports de la foi et l'idée de Dieu. Désolidariser la vie du créationnisme, telle sera sa première ambition. Il trouvera dans le marxisme l'allié d'une époque. Deux positions seulement, deux attitudes philosophiques, deux lignes de pensée, le matérialisme et le spiritualisme, c'est aussi ce que reconnaît M. Jules Caries. Si le transformisme à lui-même évolué dans les milieux scientifiques dans le sens d'un développement, c'est nourri de matérialisme et de marxisme qu'il l'a pu. Autrement, jamais il ne se serait implanté avec tant d'autorité ; cette autorité, cela se voit clairement, il l'emprunte aux ardentes tendances matérialistes de notre époque. Le transformisme est dans le vent ; c'est tout son succès. Il est « construit autour et à propos de faits de science » dit M. René Bertrand-Serret dans « La superstition transformiste ». « Il s'affranchit des règles élémentaires de la logique formelle », observe encore cet auteur. A n'en pas douter, il est un dogme, un objet de foi matérialiste, une sorte de révélation naturelle, un néo-évangile ! C'est pourquoi ses conséquences dans le monde actuel sont immenses ; c'est pourquoi la jeunesse attachée à la foi doit savoir s'en garder farouchement. Un autre évangile, on ne peut que le repousser. Il prend l'aspect d'une séduction ; il s'intègre dans le flot des séductions de notre temps, comme le montre l'attrait dont il dispose. « Je suis absolument convaincu qu'on est ou n'est pas transformiste, non pour des raisons tirées de l'histoire naturelle, mais en raison de ses opinions philosophiques » écrivait le Professeur Yves Delage (Les théories de l'Evolution). Le Docteur Dubois et le Professeur Fribault (Evolution ou création) voient le transformisme

comme « le maître de la pensée moderne ». Dans certains pays, notamment, la croyance à la descendance animale de l'homme est à la base de la sociologie.

Demandons-nous encore avec le Professeur Louis Bounoure comment le mythe de l'évolution a pu bénéficier de tant de succès dans la pensée de notre époque. La réponse est la suivante : « Il règne comme une doctrine officielle ; il est enseigné dans les écoles comme le dernier mot de la science ; les « savants » lui consacrent discours, mémoires et congrès ; c'est un dogme que bien peu de biologistes osent récuser. Pourquoi cela ? Parce qu'il s'inspire d'un motif dissimulé, qui a quelque honte à s'avouer clairement. Ce motif, c'est le désir d'attribuer aux forces de la nature l'origine des espèces vivantes, afin de n'avoir plus à voir dans leur création l'œuvre de Dieu ; croire en un Dieu Créateur, disent beaucoup de biologistes, c'est un acte de foi religieuse, ce n'est pas une solution scientifique ; ils préfèrent croire à une théorie fautive, c'est-à-dire faire un acte de foi pseudo scientifique. Or, c'est la science elle-même qui déceit dans le monde vivant la trace d'une intelligence créatrice (Réforme - 6 nov. 1965).

ENCORE QUELQUES APPRÉCIATIONS

Indépendamment des avis que nous avons reproduits dans les chapitres précédents, il paraît intéressant d'en donner encore quelques autres : L'Encyclopédie française, publiée en 1938 sous le patronage de M. de Monzie, contient l'appréciation suivante : « Il résulte de cet exposé que la théorie de l'évolution est impossible. Au fond, malgré les apparences, personne n'y croit plus et l'on dit sans y attacher autrement d'importance « évolution » pour signifier « enchaînement » ou « plus évolué », « moins évolué » au sens de « plus perfectionné », « moins perfectionné », parce que c'est un langage conventionnel admis et presque obligatoire dans le monde scientifique. L'évolution est une sorte de dogme auquel ses prêtres ne croient plus, mais qu'ils maintiennent pour le peuple. Cela, il faut avoir le courage de le dire pour que les hommes de la génération future orientent leurs recherches d'une autre façon ». (ce texte était de Paul

Lemoine, ancien directeur du Muséum).

Dans un ouvrage publié en 1964 (R. Laffont) sous le titre « l'Homme et l'invisible », le Professeur d'Ethnologie à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Montpellier, Jean Servier traite, sans ménagement, des « dogmes » de la civilisation, et notamment du transformisme, dont il dénonce la fausseté. Nous citerons ci-après quelques passages de cet ouvrage : « Il devient de plus en plus difficile de garder comme autant de pieuses reliques les idées reçues au début du XIX^e siècle. Des observations récentes, des études menées dans tous les domaines, remettent en question l'évolutionnisme et la notion de progrès : une théorie qui n'a pas changé ses arguments depuis cent cinquante ans, un mensonge rejetant sans fin dans l'avenir la solution de nos problèmes, l'apaisement de notre angoisse. L'imposture de notre science au XX^e siècle est de maintenir, à force de dissimulation, des faits nouveaux dans la même ornière »... « Dans ses livres de vulgarisation, dans ses manuels qui sont autant de catéchismes, la science officielle nous présente comme un acquis de chancelantes hypothèses. Poussée à bout, elle en est réduite à nous demander toute une série d'actes de foi »... « Depuis longtemps, nos prétendus ancêtres ont essayé la station debout ; beaucoup comme le Gibbon ont une marche bipède et gardent la tête verticale : cependant nous n'avons constaté aucun transformisme, aucune faille dans la continuité de l'espèce, aucun mutant dont l'encéphale aurait augmenté. Aucun singe jouant avec des éclats de silex ou des baguettes n'a retrouvé le secret du feu et pris le chemin de « l'hominisation ». Les faits s'écartent donc de cette vision simplette du monde qu'est l'évolutionnisme, cette théorie qui se voudrait conclusion scientifique et qui n'est pourtant qu'un dogme. Nous sommes en plein mythe, au cœur même d'un faux scientifique géant »... « Jamais, dans l'état actuel de nos connaissances, la vie n'a pu naître de la matière, en laboratoire, alors que nous pouvons constater couramment que la matière peut naître de la vie. La foi matérialiste repose sur un Credo ; en cela elle rejoint les religions qu'elle prétend combattre et remplacer »... « L'évolution est devenue une religion sans cesse contredite par les faits »... « Le physicien

peut, en déviant les électrons, changer la nature de l'atome : il y a transmutation de la matière. Les biologistes ne peuvent guère que provoquer des mutations à l'intérieur d'une même espèce sans arriver à transformer cette espèce, sans réaliser le passage d'une espèce à l'autre ».

Dans son livre intitulé « Le cas Teilhard de Chardin », publié en 1966 aux Editions Fischbacher, Norbert Hagedé écrit : « A cause de je ne sais quelle inertie désespérante de l'opinion publique, qui accepte sans contrôle tout ce qui parle plus ou moins un langage à la mode ; à cause aussi de cette inquiétante mise en veilleuse de l'esprit scientifique, le mythe du transformisme s'est installé en maître dans les esprits. L'enseignement le respecte à tous les échelons, les revues spécialisées, les grandes encyclopédies le présentent comme un fait établi. Et comme on prend peu en considération la prudence des vrais chercheurs, qui n'ont jamais vu dans l'évolutionnisme qu'une hypothèse provisoire ! ».

Notons de Paul Claudel cette boutade : (« L'œil écoute » Paris 1946). « Cette belle théorie de l'évolution, quel dommage ! Comme on s'est bien amusé avec ! Quelle tristesse d'être obligé de la ranger maintenant dans la boîte à joujoux ».

Enfin, un important témoignage, celui du professeur Louis Bounoure, plusieurs fois cité, qui, dans « Recherche d'une doctrine de la vie » (Laffont 1964) produit le témoignage de l'évolution de ses propres idées, au fil de sa vie et de ses travaux : « Un point encore aura pu surprendre le lecteur, c'est le retournement de pensée, qui, de notre lointaine adhésion scolaire à l'évolutionnisme nous a fait passer à une philosophie biologique tout opposée, à mesure que le vivant nous découvrait son activité autonome, sa préadaptation spécifique, ses corrélations organiques et sa finalité. Il n'y eut là ni illumination miraculeuse, ni brusque caprice de l'esprit, mais un long effort de révision et de réflexion pour tirer une vue rationnelle des faits positifs de la réalité biologique. Toutes nos idées sur la vie, nous avons voulu les repenser honnêtement, loin de tout système à priori et de tout conformisme d'école. Ce coup de barre, nous ne sommes pas seul à l'avoir donné, et plusieurs de nos contemporains, jadis

nourris aussi de l'évangile transformiste, pensent aujourd'hui, comme dit l'un d'eux, que « la phylogénie du Palais de la Découverte ira rejoindre l'Arche de Noé dans les musées de l'avenir ». En terminant ce livre, le Professeur Louis Bounoure, lui aussi, pense que la correction élémentaire de l'esprit exige que l'on avoue qu'il y a des bornes à nos connaissances ; et il regrette que le Public exige des explications de tout, même par des mythes, et surtout en de « brillantes anticipations, promesses de l'âge d'or ». Tout comme M. Jean Rostand disant : « En savoir autant que les autres, mais en ignorer davantage », Louis Bounoure revendique le droit à l'ignorance, car : « en face de certaines énigmes, le seul savoir que le philosophe ait de plus que le savant, c'est celui de l'insuffisance de son savoir » ; et il termine ainsi son dernier ouvrage : « Notre humilité et notre dignité, c'est de nous soumettre à cette vérité que Pascal, en peu de mots, enseignait à Mlle de Roannez : toutes choses couvrent quelque mystère ».

LE TRANSFORMISME ET LES BASES DE LA RÉDEMPTION

Ce serait une faute de la part d'un enfant de Dieu que de ne pas attacher sa foi de façon égale à tous les points de la Révélation, en faisant une distinction entre les vérités essentielles qui requièrent une foi intangible, et certains autres enseignements des Ecritures qui seraient regardés comme secondaires ; sur ceux-là, la foi disposerait d'une certaine latitude. C'est par cette pensée que des chrétiens de différentes appartenances ont été amenés à la position dite du « concordisme », consistant en des tentatives de conciliation entre les hypothèses émanant des milieux scientifiques et les données simples et décisives de l'Ecriture. Or ce concordisme, outre qu'il s'est perdu dans un dédale de subtilités dialectiques, ouvrant un champ nouveau à la casuistique, n'a jamais réussi à mettre un terme à ses concessions, même lorsqu'il eut défiguré les énonciations de l'Ecriture. Or, ces dernières ne sont jamais à débattre ; ce que l'on fait souvent sous couleur d'interprétation « à la lumière des connaissances scientifiques modernes ». L'apôtre Pierre (2^e Epître 1/20)

proclame « qu'aucune prophétie de l'Écriture ne peut être un objet d'interprétation particulière » ; et comme toute l'Écriture est inspirée, comme elle est « prophétie » en son entier, l'interprétation consistant à imposer aux textes sacrés des significations, ou des conséquences qu'ils ne portent pas, en repoussant celles qu'ils ont, a reçu sa juste condamnation. Il faut s'assurer du sens premier exact du texte, recueillir ce sens, et laisser au Saint-Esprit le soin d'en enseigner la portée et les aboutissements. Comme éclatante concession, pensons à celle qui allait jusqu'à abandonner le corps de l'homme aux transformistes, acceptant qu'ils le fassent sortir d'où bon leur semblerait en réservant toutefois l'âme à la Création. Ne voit-on pas quel monstrueux piège est ainsi tendu sous les pas du pauvre chrétien. C'est ni plus ni moins la rédemption qu'il abandonnerait s'il consentait tant soit peu à cet affreux marché. Que déclare l'Écriture ? « C'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus-Christ, une fois pour toutes » (Hébreux 10/10) et un peu plus haut, au verset 5 de la même Épître : « C'est pourquoy, Christ, entrant dans le monde dit : « Tu n'as voulu ni sacrifier ni offrande, mais tu m'as formé un corps. Le corps avec lequel Jésus allait accomplir le grand acte de justice libérant les hommes de foi de toute condamnation, qu'était-il ? La Parole de Dieu prononce : « une chair semblable à celle du péché (Romains 8/3). Pour être victime expiatoire et satisfaire la Justice de Dieu valablement en faveur des hommes pécheurs, il était indispensable que ceux-ci devinssent ses frères ; il fallait que Christ « participe au sang et à la chair » (Hébreux 2/14) ; qu'il soit « rendu semblable en toutes choses à ses frères » afin d'être leur souverain sacrificateur. S'il n'y avait pas eu cette communauté de nature (esprit, âme et corps, sauf le péché) entre Christ et les hommes, l'acte de rédemption reposant sur sa mort expiatoire n'eût revêtu aucune valeur devant la justice, pas plus que les sacrifices d'animaux de la loi de Moïse, présentés comme un culte « image et ombre des choses célestes ». L'homme pécheur doit pouvoir être identifié à Christ dans sa mort, pour être identifié à Lui dans la vie. La communauté de nature était donc une condition fondamentale de la validité de la

rédemption (n'oublions jamais que celle-ci est un acte objectif devant satisfaire les lois inflexibles de la justice de Dieu). Mais cette communauté de nature que Christ doit avoir avec ceux qu'il conduit au salut comporte elle-même ses exigences : il faut notamment que l'humanité soit une seule famille ; qu'il y ait entre les hommes identité et unité d'origine. On ne peut se rendre solidaire que d'une masse homogène. Dieu a pris, en conséquence, la précaution de ne pas donner deux origines distinctes à l'humanité, car Il se réservait de la sauver par un « rédempteur » ; c'est pourquoi il a tiré la femme de la chair même d'Adam, celui-ci ayant pu proclamer : « Voici celle qui est os de mes os et chair de ma chair ». Avec ce point de départ, il n'y avait qu'un seul acte créateur à l'origine de l'homme et non deux ; puis, en s'élargissant par procréation, l'humanité allait conserver cette unicité de nature et d'origine ; et tous les humains allaient être « os des os et chair de la chair » d'Adam. Cette importante vérité est mise à dessein en relief par l'apôtre Paul : « Il (Dieu) a fait que tous les hommes sortis d'un seul sang... » (Actes 17/26). Ceci étant posé, comment le transformisme porte-t-il atteinte à ce concept d'unicité ? Comme nous l'avons noté, le polygénisme (pluralité d'origines) a été presque entièrement abandonné dans les milieux de l'Anthropologie, en faveur du monogénisme, doctrine de l'unité d'origine ; et même, on y admet l'unité géographique d'apparition de l'homme : un seul foyer. Malheureusement cette nouvelle orientation, pour en partie satisfaisante qu'elle soit, n'exclut pas, dans la pensée des enseignants universitaires, l'ascendance animale de l'homme. Or, à travers tous les groupes par lesquels il faut repasser hypothétiquement, en remontant les temps, pour suivre à rebours la marche de l'évolution, peut-on être assuré que des souches plus nouvellement venues que les toutes premières n'aient pas concouru à édifier la lignée dont l'homme devait sortir (nous parlons à la manière transformiste) ? ; et si même aucun apport ne s'est produit tout au long de l'évolution, qu'en est-il de l'origine de la vie ? Y eut-il unité d'émergence ou pluralité ? Le Transformisme peut répondre avec quelques hypothèses de plus, mais il n'en peut rien savoir, pour la bonne raison que les choses ne se sont pas passées selon

ses vues. Mais nous, nous savons ! Nous savons que les animaux ont été créés chacun « selon son espèce », ce que la paléontologie et la biologie n'infirmant pas ; nous savons donc qu'il y a pluralité d'origine. Si, donc, on prête à l'humanité une ascendance qui la fait entrer dans le règne animal, on détruit son unité d'origine et elle ne peut plus « sortir d'un seul sang ». Son origine se brouille. En ce cas, Christ n'a pas pu entrer dans un ensemble dépourvu lui-même d'homogénéité, et la rédemption n'a pu s'opérer. Voilà un premier point. En bref, croire à l'origine animale de l'homme, et ne pas recueillir par la foi l'unité de son origine, c'est ébranler la doctrine de la Rédemption ; c'est alors s'inscrire en faux contre la Parole de Dieu, chose infiniment grave. Ce pourrait être, de la part du croyant, une sorte d'inconséquence ; c'est pourquoi nous pensons qu'il importe de prévenir nos amis dans la foi, afin qu'ils deviennent scrupuleux dans leur volonté de « garder » intégralement toute la Parole de Dieu.

Un second point appelle l'attention : si l'on consent à ce que l'homme descende des Primates, et provienne ainsi du monde animal, ou seulement, si l'on ne réagit pas devant un tel mensonge, que fait-on à l'égard de la doctrine du salut ? On lui ôte toute raison, et toute signification. En effet, imaginons avec les transformistes un Primate anthropoïde, une sorte de Chimpanzé ou de Gorille, en route vers l'homínisation. Derrière lui s'échelonnent, en sens inverse de l'évolution, toute une série de types de moins en moins « évolués » que lui, dont le cerveau se réduit encore, dont l'intelligence devient de plus en plus rudimentaire. De l'autre côté, du côté de son avenir, il y a promesse de toute une lignée le long de laquelle l'intelligence s'ouvrira, les facultés, celle de compréhension surtout s'éveilleront jusqu'à devenir ce qu'elles sont actuellement dans l'homme. Ajoutons ces lignées l'une à l'autre, celle qui est dans le passé du Primate considéré, et celle qui se trouve constituer sa destinée supposée. Nous avons alors une ligne générale qui va du fond de l'animalité la plus obscure à l'homme, en passant par notre Primate. Qu'on me dise à quel moment une quelconque responsabilité doit être attribuée à l'homme ? Est-ce au niveau du Primate anthropoïde ? (Animal considéré comme se

rapprochant le plus de l'homme ; c'est pourquoi nous l'avons choisi). Non pas, car, ce Primate, nous le connaissons encore aujourd'hui en forme de Chimpanzé ou de Gibbon, ou de Gorille, et nous ne pouvons pas lui consentir la responsabilité de ses actions, de ses colères, de ses méchantes malices (et il est ingénieux en cela). Donc, la responsabilité serait venue après le stade Primate anthropoïde. Mais quand ? Avant ce stade, c'est impossible, car on s'enfonce au cœur de la vie de moins en moins éveillée. En définitive, il n'est pas possible de penser qu'à un moment donné de son évolution supposée, l'homme ait pu recevoir la charge de la responsabilité ou de ses paroles, ou de ses pensées, ou de ses actes ; ce serait injuste. Etant un animal qui se perfectionne, qui utilise et apprend à mieux utiliser le pouvoir de la pensée, mais qui conserve encore des vestiges de sa sauvagerie passée, ce dont il parviendra à se défaire progressivement, que pourrait-on lui reprocher ? Est-ce ma faute si je suis né Amibe, Trilobite, Poisson, Amphibien, Reptile, Insectivore, Lémurien, Babouin, Pithécanthrope, pour devenir Homo sapiens, le stade actuel, et pour me transformer encore en je ne sais quel cosmanthrope ?, pourrait dire l'homme, face au grief que lui fait la Bible d'être pécheur. Est-ce par un tort qui m'est imputable que je ne suis pas encore dépouillé de mon animalité ancestrale ? Au travers des âges qui m'ont vu me métamorphoser, j'ai participé à la lutte pour l'existence, et, comme Darwin l'a compris, j'ai gagné, non sans exercer des instincts sanguinaires. Suis-je responsable ? Mes frères les animaux sont-ils responsables eux aussi ? A ces questions baroques, la Bible répond comme par avance : « Le péché n'est pas imputé, quand il n'y a point de loi ». Le monde animal n'a pas reçu de loi de Dieu, sa vie a été organisée, disciplinée par le Créateur, comme le Livre de Job en donne l'évocation ; seul l'homme, en tant que créature recevant l'esprit, la sagesse et l'intelligence, était placé devant la loi de Dieu, avait une conscience en laquelle la voix du bien se faisait entendre. Mais en ramenant l'homme à l'animalité, toute responsabilité disparaît. S'il en est ainsi, il n'y a plus aucune réalité dans les notions de péché, de désobéissance, de chute, de condamnation ; et partant, aucun besoin de pardon,

de rédemption. Voilà la seconde et grave conséquence du transformisme. De toute façon, cette doctrine annule complètement les enseignements bibliques et même, les couvre de ridicule. Nous voulons, en conséquence, vivement conseiller à tous enfants de Dieu de prendre garde à la légèreté d'une position qui n'est pas fermement celle du rejet des doctrines abominables, et à la responsabilité devant le Seigneur qu'une telle légèreté ferait apparaître. Le Seigneur nous veut entiers, refusant tout partage, en esprit d'abord, avec les produits de l'incrédulité. Rien, nous le voyons aussi, n'est à négliger dans la Révélation de Dieu, car tout a sa place, tout est vrai, tout se tient.

ECRASÉE SOUS LE POIDS DE SON INIQUITÉ

C'est une apocalypse que déjà prononce le prophète Esaïe, dans le chapitre 24 de son livre (les chapitres 24 à 27 de ce livre portent la suscription « Apocalypse » dans la version de Jérusalem). De la fin du verset 18 au verset 20 inclus, voici la traduction de Jérusalem : « OUI, les vanes de là-haut s'ouvriront, et les fondements de la terre seront secoués. La terre volera en éclats, la terre craquera, se craquellera, la terre tremblera, la terre titubera comme un ivrogne, elle sera balancée comme une cahute ; son péché lui pèsera tant qu'elle tombera sans pouvoir se relever ». La version de Zadoc Kahn emploie l'expression suivante : « elle est écrasée sous le poids de son iniquité » ; et la version Darby : sa transgression pèse sur elle. Reprenant cette prophétie dans son discours eschatologique, le Seigneur Jésus annonce : « Aussitôt après ces jours de détresse, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées » (Matthieu 24/29).

De telles paroles ne sont pas à prendre à la légère ; nous avons besoin de les connaître, de ressentir leur force et d'être pénétrés de leur puissance d'accomplissement. Mieux, maintenant, l'heure a plus que jamais sonné de les considérer comme le proche dénouement des désordres de la terre. La cause de ce dénouement est toute contenue dans ce verdict :

« son péché lui pèsera tant qu'elle tombera ». Beaucoup de gens ont actuellement conscience de la proximité d'un dénouement aux embarras de la terre ; une grande « mutation » dit-on est en vue. Le pressentiment d'une fin inéluctable gagne beaucoup d'esprits. « Un monde qui est en voie d'engloutissement » a-t-on dit, ou encore : « notre situation est eschatologique au plein sens apocalyptique du mot ». Madame Berthe Gavalda, agrégée de philosophie, parle du « chaos intellectuel contemporain » et de « la décadence idéologique qui va s'accéléralant et qui rend le monde littéralement fou » (Le monde et la vie - Août 1966). M. Billy Graham qui publie un livre intitulé « Le monde en flammes », donne l'information suivante : « La plupart des experts actuels, des analystes, des historiens, des savants, des philosophes et des hommes d'Etat s'entendent pour dire que l'homme est malade. Avons-nous dépassé le point où il est encore possible d'être sauvés ? Notre situation est-elle au delà de toute espérance ? Quelques-uns des plus grands esprits de notre temps s'accordent pour penser que nous avons déjà dépassé la limite au delà de laquelle aucun retour n'est possible ». Puis l'auteur voit l'immoralité grossissant comme un fleuve en crue : érotisme, pornographie, perversion, manque d'honnêteté, culture décadente. Il dénonce l'idolâtrie moderne, les dieux des étudiants, l'homme adorant la science et les techniques, s'adorant lui-même, l'intellectualisme orgueilleux et pédant qui s'oppose à la foi, l'apostasie en matière religieuse, la venue des moqueurs, etc.. M. Basilea Schlink, affirme, dans « Et personne ne voulut le croire » (Labor et Fides 1966) : Les jugements du courroux de Dieu annoncés sont imminents, l'effondrement menace... Raynold Schneider qui, sa vie durant, s'est employé à découvrir les puissances cachées et agissantes de l'esprit, déclara peu avant sa mort qu'il était persuadé de la fin prochaine de l'histoire ».

La jeunesse elle-même est en désarroi ; ses éducateurs lui ont préparé un temps de malheur en la nourrissant de matérialisme et en lui apprenant le mépris de toute loi morale. Une jeune fille mexicaine de vingt ans, Mlle Helena Paz, a publié une lettre ouverte dans « L'Universal » du 25 octobre 1968, où elle reproche à ses professeurs et aux intellectuels

ceci : « Vous nous avez enseigné la lutte des classes plutôt que l'amour de Dieu, vous faisant les propagandistes des fausses idéologies de vieillards de 80 ans comme Althusser..., qui, avec les Rudi Dutschke, Cohn-Bendit, les Beatles et les hippies, sont le naufrage de la civilisation occidentale ». Emouvante protestation d'un cœur qui rejette la gangue des perversités de la pensée. Que devient la civilisation, non pas seulement celle de l'Occident, mais celle de la terre entière ? M. Tony Andréani de l'Université de Nanterre, nous le dit dans « les hommes devant l'échec » (Presses universitaires de France-1968) : « En 1932, le chaos était encore banal. Il fallait avoir le sens du négatif, un regard myope comme l'aigle de Zarathoustra pour apercevoir au sein de l'ordre nouveau, qui, dans le drame, semblait néanmoins accomplir sa genèse à travers toute la planète, une prolifération inquiétante de contraires, une multitude de craquements dans l'édifice de la culture, bref les symptômes encore voilés d'une phase critique de l'histoire bien plus que cet âge adulte que nous annonçaient les penseurs du siècle précédent »... « C'est ainsi que le monde nouveau, sous ses brillants dehors, laisse deviner des symptômes inquiétants : émoussement des sens, habitude du désordre, mécanisation de la pensée, égalisation des caractères sur le type le plus bas, resserrement du réseau des règles et contraintes, automatisation des conduites, le pire étant que l'esprit finit par avoir besoin de ses poisons »... « Les symptômes ont tellement grandi qu'il suffit de regarder autour de soi et en soi pour en apercevoir de patents et pour donner à l'angoisse et au malaise le visage de l'échec ».

« Son péché lui pèsera tant qu'elle tombera » ; voilà le moment venu de considérer que cette prophétie va s'accomplir bientôt ; il s'agit tout autant de la société des hommes que de la terre, car l'ébranlement annoncé sera celui d'une ruine de la civilisation et des nations, mais aussi il sera géophysique. Ensemble le globe et les hommes connaîtront le terrible ébranlement, pour que les dévastations du péché laissent place au royaume inébranlable, qui s'ouvrira, en la présence du Fils de Dieu, venant dans Sa gloire, pour le bonheur éternel des hommes qui auront lavé leurs robes, afin

d'avoir droit à l'arbre de vie, qui auront eu soif de vérité, de justice et de vie, et auront pris et bu l'eau de la vie, gratuitement ; aux hommes qui auront reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, et auront fui, avec fermeté de cœur, les puissances d'égarement et les mensonges de la terre.

« Que le Seigneur dirige vos cœurs vers l'amour de Dieu et la patience de Christ » (2 Thessaloniens 3/5).

FIN